

LA CHUTE DU CIEL

*Dans notre société (...) la forme marchandise
est si familière à tout le monde que personne n'y voit malice.*

Karl Marx,
Le Capital, Chapitre I.IV.

XVII

Parler aux Blancs

Ton peuple souhaiterait-il recevoir des informations pour cultiver la terre ?
Général R. Bayma Denys.

Non. Ce que je voudrais obtenir, c'est la démarcation de notre territoire.
Davi Kopenawa¹

Peu avant l'aube ou au début de la nuit nos grands hommes, nos anciens, ceux que nous nommons *pata t'èpë*², ont pour coutume de parler aux gens de leurs maisons. Ils les exhortent à chasser ou à travailler dans leurs jardins. Ils évoquent le premier temps des ancêtres devenus gibier et s'expriment avec sagesse. Nous appelons cela *hereamu*.³ Encore jeune, j'ai appris à parler aux Blancs. Pourtant, pendant longtemps, je n'ai pas osé discourir à la manière de nos anciens dans ma propre maison. Ma bouche avait peur. À l'époque, si je m'y étais essayé, ils m'auraient rabroué avec colère en me disant qu'un jeune homme ne commande pas aux anciens⁴ et personne n'aurait donné suite à mes dires. J'aurais fait peine à voir ! C'est pourquoi ma bouche demeurait close, j'avais honte. Je pensais ne pas être encore assez avisé. Pourtant, je voulais absolument penser aussi droit que mes aînés. Je me disais que, pour cela, ma pensée devait rester fixée sur les esprits *xapiripë* que m'avaient donné les anciens chamans.

Lorsque nous sommes jeunes, nous ne savons rien. Notre pensée est pleine d'oubli. Les paroles des anciens ne s'imprègnent en nous que bien plus tard, lorsque

¹ Echange au cours d'une audience concédée par le Président de la République du Brésil, J. Sarney, Brasília le 19/4/89 (CCPY, 1989a).

² Ces *pata t'èpë* (« gens anciens/grands ») sont plus des hommes d'influence que des chefs, quoique l'autorité des beaux-pères sur leurs gendres soit nettement marquée.

³ La racine de ce verbe (*here-*) est également celle des termes qui désignent les poumons et les mouvements respiratoires. Les harangues des *pata t'èpë* sont ainsi portées par de puissantes expirations et ponctuées par des syllabes exclamatives (-*kë*, - *yë*, - *xë* !). Ils y "parlent avec sagesse" (*möyami hwaï*), organisant et commentant les activités collectives (économiques, sociales, politiques et cérémonielles) du groupe et en transmettant leur savoir historique et mythologique.

⁴ Davi utilise ici le verbe *nosiamu* qui signifie « commander, donner un ordre, faire travailler ». La relation de contrainte à laquelle ce terme renvoie n'opère véritablement que dans le cadre des relations entre un beau-père et son gendre.

l'on devient vraiment adulte, et cela se fait lentement. Les enfants des Blancs doivent, durant longtemps, apprendre à dessiner leurs paroles en se tordant les doigts avec maladresse et en fixant de leurs yeux des peaux d'images. Chez nous, les jeunes gens qui veulent connaître les *xapiripë* doivent boire avec frayeur la *yãkoana* que les anciens leur soufflent dans les narines. Ils font peine et cela dure aussi très longtemps. Par la suite, ils doivent continuer à réfléchir par eux-mêmes, en associant leurs pensées l'une à l'autre, le plus loin qu'ils le peuvent. C'est ainsi. Personne n'apprend à être avisé, on doit s'y efforcer seul. C'est pourquoi, à cette époque, j'étudiais avec zèle les choses que le pouvoir de la *yãkoana* me permettait de voir. Lorsque je voulais donner mes propres paroles aux gens de notre maison, je ne me risquais pas à faire de discours *hereamu*. Je me contentais de les faire entendre au cours des dialogues que nous chantons durant la première nuit de nos fêtes *reahu*. C'est là notre façon de faire, lorsque l'on est encore trop jeune.

Les jeunes gens, hôtes et invités, commencent à chanter en se répondant l'un à l'autre, debout par paires, face à face, sur la place intérieure de l'habitation. Puis, une fois qu'ils en ont terminé, les hommes plus âgés les remplacent peu à peu et se succèdent ainsi sans trêve jusqu'au milieu de la nuit. C'est ce que nous appelons faire *wayamu*. Les paroles de ce dialogue sont très longues. Elles sont comme les nouvelles données par la radio* des Blancs. Nous y rapportons ce que nous avons ouï dire en visitant d'autres maisons. Nous rapportons ainsi à nos visiteurs que des gens en colère veulent les défier à la massue ou même les flécher. Nous y relatons aussi les maux qui affectent les nôtres. Nous évoquons ainsi ceux qu'un serpent a mordus, ceux dont le double animal *rixixi* a été blessé par des chasseurs ennemis, ceux à qui des sorciers *okapë* ont brisé les os ou encore ceux que l'épidémie *xawara* a dévorés. Puis, lorsque les paroles du *wayamu* prennent fin, les anciens, amphitryons et visiteurs, s'accroupissent face à face, très proches l'un de l'autre. Ils entament alors un autre dialogue chanté que nous appelons *yãimu*.⁵ Ses paroles sont des mots de près ; des dires avisés qui pénètrent profondément en nous. Durant le *wayamu* on n'exprime pas encore véritablement ce que l'on veut dire. On

⁵ *Wayamu* et *yãimu* sont des verbes que nous employons ici par commodité comme s'il s'agissait de substantifs. Le *wayamu* véhicule essentiellement des nouvelles politiques. Le *yãimu*, qui concerne les hommes les plus murs, est surtout réservé à la négociation d'échanges (ou de différents) économiques et matrimoniaux ainsi qu'à celle des relations politiques et cérémonielles. Il est repris le dernier jour du *reahu*, juste avant l'inhumation ou l'ingestion des cendres funéraires. Ces deux types de dialogue se caractérisent par l'emploi de longues périphrases dont les figures de rhétorique et la prosodie complexes n'ont pas été encore étudiées en détail.

est toujours affligé d'une langue de spectre. Ainsi, lorsque les anciens souhaitent vraiment parler entre eux et mettre fin à l'hostilité qui les oppose, ils s'expriment à travers le *yāimu*. Ainsi, un visiteur qui rapportera avec irritation les dires désobligeants que la rumeur attribue à ses hôtes, il se verra mettre en garde : « Oublie ces propos tordus ! Restons amis ! Mes paroles sont bonnes. Ne prête pas l'oreille à celles que des gens lointains ont fait devenir autres ! Ce sont des menteurs ! » Alors, le visiteur s'apaisera et répondra : « *Haixopë* ! C'est bien ! Voici un discours vraiment droit ! Je ne veux plus de ces mauvaises paroles pour lesquelles nous pourrions nous frapper le crâne à la massue ou nous flécher ! Soyons amis ! » Durant le *yāimu* les anciens avisent aussi leurs visiteurs qu'ils les inviteront plus tard à nouveau pour venir boire les cendres de leurs défunts : « Nous voulons terminer cette gourde *pora axi* sous vos yeux ! Nous la mettrons en oubli ensemble ! » Si on ne parle pas clairement de cette manière, les gens se mettent en colère d'avoir été maintenus dans l'ignorance. C'est aussi en *yāimu* que l'on demande des marchandises : marmites ou hamacs, haches, machettes et couteaux, hameçons ou allumettes. C'est encore avec le *yāimu* qu'un jeune homme fera la demande d'une épouse et proposera à son beau-père de travailler pour lui. Celui-ci lui répondra alors : « Viens t'établir auprès de moi et prends ma fille ! Mais ne la désire pas sans contrepartie ! Lorsque tu vivras auprès de moi, il te faudra satisfaire ma faim de gibier et travailler dans mon jardin ! Alors, je te donnerai vraiment une femme ! »

C'est *Titiri*, l'esprit de la nuit, qui, au premier temps, a enseigné l'usage du *wayamu* et du *yāimu*⁶. Il l'a fait pour que nous puissions nous avertir les uns les autres de nos pensées et, ainsi, éviter de nous combattre sans mesure. Mais, avant cela, *Titiri*, furieux, dévora *Xõemari*, l'être de l'aube, afin qu'il ne revienne plus à tout moment sur son chemin de lumière depuis l'aval du ciel⁷. C'est ainsi. Le spectre de *Xõemari* ne peut maintenant interrompre l'obscurité qu'une seule fois, au lever du jour. Alors, *Titiri* dit à nos ancêtres : « Que ce parler de la nuit demeure au fond de votre pensée ! Grâce à lui, vous serez véritablement entendus de ceux qui vous rendront visite. » Depuis lors, nous avons continué à discourir au cours de nos fêtes *reahu*, de la tombée de la nuit à l'aube, d'abord en faisant le *wayamu* puis le *yāimu*.

⁶ Sur *Titiri* et l'origine des dialogues cérémoniels chez les Yanomami occidentaux voir Lizot, 1994 et Carrera Rubio, 2004.

⁷ *Xõemari*, « l'être de l'aube » est le gendre de *Harikari*, « l'être de la rosée » qui annonce le jour avant lui. L'« aval du ciel » désigne, bien entendu, l'est.

Les paroles de ces dialogues n'ont cessé de croître en nous, jusqu'à aujourd'hui. *Titiri* les a faites se multiplier afin que nous puissions converser d'une maison à l'autre et nous faire penser droit. C'est le coeur de notre parler. Lorsque nous exprimons seulement avec la bouche, durant le jour, nous ne nous entendons pas vraiment.⁸ Nous écoutons bien le son des paroles que l'on nous adresse, mais nous les oublions avec facilité. Par contre, durant la nuit, les paroles du *wayamu* et du *yāimu* s'accumulent et pénètrent profondément dans notre pensée. C'est ainsi qu'elles se révèlent avec clarté et peuvent alors être véritablement entendues. C'est pourquoi, au début, je préférais dialoguer ainsi dans l'obscurité pour parler aux anciens des choses qu'ils ne connaissaient pas. De cette manière, ils n'en étaient pas contrariés, même lorsque je leur disais : « Ne pensez pas trop souvent aux aliments de Blancs ! La richesse* de la forêt est là pour nous nourrir ! Il nous suffit de chasser et d'ouvrir de vastes jardins ! Ce sont là de vraies nourritures, pas de vieilles denrées comme celles que les Blancs laissent moisir cachées dans leurs maisons ! ». Ils me répondaient alors, sans animosité : « Awe ! Lorsque tu nous donnes ainsi tes paroles, toi qui défends notre forêt, tu nous préviens contre les choses des Blancs. C'est bien, cela nous rend avisés ! »

*

C'était ainsi, au début. Les miens savaient que, depuis longtemps déjà, je faisais entendre mes paroles chez les Blancs, très loin de notre forêt. Pourtant, dans notre maison, à *Watoriki*, ils me disaient : « Plus tard, devenu plus vieux, tu pourras, si tu le désires, nous exhorter par tes paroles de *hereamu*. Pour l'instant, contente-toi de nous les faire entendre dans les dialogues du *wayamu* et du *yāimu*. C'est bien ainsi ! ». Ainsi, ce n'est que lorsqu'un homme a pris de l'âge et acquis de la sagesse qu'il peut s'essayer à haranguer les siens. Il s'efforcera d'abord de lancer de temps à autre des conseils sur la chasse ou le travail des jardins. S'il enchaîne bien ses paroles et que les plus jeunes suivent ses propos, il poursuivra sa tentative. Mais, si personne ne réagit ou que certains récriminent, il cessera aussitôt et se sentira honteux. Il se dira aussitôt : « Les gens me sont hostiles. Ils préfèrent entendre le discours des véritables anciens ! Je dois être patient et imiter leur manière ! » Puis, le temps passant, si les jeunes gens finissent par tenir compte de ses exhortations,

⁸ Ce qui est dit simplement « avec la bouche » (*kahinā*) relève du discours informel et de la rumeur (dont les limites de circulation sont celles des réseaux de parenté) et s'oppose ainsi à la parole publique légitime des dialogues cérémoniels (ouverts à tous les hommes adultes, contrairement aux discours des « grands hommes/anciens ») et des discours formels (*hereamu*) des anciens.

sa bouche perdra peu à peu sa peur. Il parlera alors avec sagesse en suivant ceux qui l'ont précédé dans cette tâche. Il aura commencé ses discours en *hereamu* alors qu'il était encore un jeune adulte et continuera jusqu'à sa vieillesse.

C'est le chemin que je me suis efforcé de suivre. Je parle quelquefois en *hereamu*, pour m'y essayer⁹. Si les gens de ma maison commencent à bien répondre mes propos, alors, je continuerai. Sinon, je redeviendrai muet et je resterai tranquille dans mon hamac. Jusqu'à présent, je n'ai pas parlé souvent de cette manière. Je crains toujours que les anciens ne me fassent taire avec irritation : « Tu nous fais des discours car tu juges sans doute être devenu un grand homme ! Il n'en est rien. Tes paroles nous exaspèrent. Tu es trop jeune, travaille donc en silence pour nourrir les tiens au lieu d'exhorter les autres ! » Toutefois, mon beau-père n'est pas hostile à mes paroles. Cela me donne de la force. Il me dit : « C'est bien que tu parles ainsi, car je deviens vieux. Lorsque je ne serai plus là, tu continueras à ma place ! » Je lui réponds alors : « Beau-père, si jamais vous mourrez et que l'épidémie *xawara* me laisse en vie, alors oui, je resterai pour parler après vous ! Faites descendre en moi votre esprit faucon *Kaõmari*¹⁰ pour que je devienne aussi éloquent que vous l'êtes ! Ensuite, ce sera à mon tour de mourir car, aujourd'hui, les Blancs ne nous laissent pas vivre longtemps ! »

C'est ainsi. Plus tard, j'aurai à mon tour de nombreux gendres et je les enverrai travailler dans mon jardin et chasser pour moi. Alors je pourrai vraiment parler en *hereamu* comme les anciens le faisaient avant moi. Je dirai aux époux de mes filles : « Je vais rester dans notre maison. Allez donc abattre les grands arbres de mon jardin ! Allez flécher du gibier et collecter des fruits de palmier *hokosi* pour moi ! » Pourtant, je n'aimerais pas devoir leur donner des ordres sans cesse. Lorsqu'ils sont avisés, les gendres travaillent seuls, sans que leur beau-père ait sans cesse besoin de le leur demander. Je ne leur donnerai des consignes que lorsqu'ils ne sauront pas quoi faire. Je leur dirai alors : « Défrichez un nouveau jardin et plantez-le de bananiers, de pieds de manioc et de cannes à sucre afin que nous ne souffrions pas de la faim. Je ne veux pas subir la honte de devoir demander ma

⁹ Le présent de cette affirmation est 1993. Davi avait alors environ 37 ans, son quatrième enfant venait de naître, une troisième fille, ce qui commençait à faire de lui un futur beau-père intéressant et donc de consolider ses prétentions à « faire le grand homme » (*patamu*).

¹⁰ Il s'agit ici de l'image faucon *kãokãoma*. Son appel sonore est considéré, dans la forêt, comme « l'indice annonciateur » (*heã*) de Yanomami qui discutent en *hereamu*. Lorsque son image « vient habiter » un homme, ce dernier devient habile aux exhortations (*herea xio*), son « discours est proche » (*thë ã ahete*), il sait « commander avec droiture » (*nosiamu xariru*) et « on tient compte de son avis » (*wã huo*).

nourriture aux autres ! » Et, lorsque je serai vraiment devenu plus vieux, je donnerai à mon tour aux jeunes gens les paroles des choses que j'ai vues depuis mon enfance. Je leur parlerai de tous les Blancs que j'ai rencontré dans mes voyages au loin. Ainsi pourront-ils devenir avisés à leur tour.

Si je ne leur parle qu'avec la bouche, sans faire de discours, cela n'ira pas. Ils entendront bien le son de ma voix, mais ils continueront à chercher leurs pensées et à se demander : « Que va-t-il nous arriver ? D'autres Blancs vont-ils encore venir dans la forêt pour s'emparer de notre terre ? » Sans leur faire entendre de paroles de *hereamu*, ils ne comprendront pas vraiment les choses. Mes paroles ne pénétreront pas dans leur pensée. Si je veux qu'ils se mettent à penser droit, il me faudra leur parler souvent de cette façon. C'est pour cela que, parfois, je commence déjà à le faire en leur disant : « Les terres nues qui s'étendent loin de nous sont celles d'autres gens ! N'essayez pas de vivre chez les Blancs ! Vous ne ferez que ramener derrière vous l'épidémie *xawara* qui dévorera tous les gens de votre maison ! N'allez pas non plus sans cesse vagabonder, ici et là, dans les habitations de nos alliés. Vos visites finiront par lasser. Vos hôtes deviendront jaloux de leurs femmes et suspicieux de leurs filles. Ils se mettront en colère contre vous. Vous vous disputerez et ils voudront vous frapper ! Restez plutôt travailler avec droiture auprès des vôtres.¹¹ » Je leur explique aussi souvent que l'hostilité doit cesser entre nous que nous devons plus nous maltraiter en nous frappant le crâne au bâton ou en nous fléchant les uns les autres. Je sais bien que certains pensent que mes propos sont dus à la couardise, mais ce n'est pas vrai. Ce que je souhaite, c'est que nous soyons plutôt vaillants contre ceux qui veulent dévaster notre terre. Ce sont là nos véritables ennemis. Nous, habitants de la forêt, nous sommes les mêmes gens, nous devons être amis. C'est là le début de mes paroles. Plus tard, lorsque je deviendrai un ancien, elles seront plus longues et plus solides.

*

Pour pouvoir faire des discours *hereamu* solide il faut que *Kāōmari*, l'image du faucon *kāōkāōma* à la voix puissante, descende en nous. Nos ancêtres la font danser depuis le premier temps et nous suivons leur chemin. Ainsi est-ce toujours cette image qui donne force aux paroles de nos exhortations. Elle arrive à nous par

¹¹ Les adultes du village de *Watoriki* se plaignent souvent de ce que les adolescents disparaissent durant de longues périodes pour s'en aller à l'aventure, d'une fête *reahu* à l'autre, multipliant les aventures féminines, afin d'échapper aux travaux de la communauté qu'ils sont en âge d'assumer.

elle-même, même si l'on n'est pas un chaman. Elle vient habiter notre poitrine¹² et y demeure invisible. Puis, une fois établie chez un homme, elle descend ensuite de la même façon habiter auprès de son fils, qui l'imitera à son tour. C'est ainsi. Elle enseigne à notre gorge la manière de bien parler. Elle y fait surgir les mots les uns après les autres, sans qu'ils ne s'emmêlent ou perdent leur force. Elle nous permet de déployer en toutes directions les paroles d'une pensée avisée. Avec elle, notre gorge demeure ferme, sans faillir ni se dessécher. Par contre, ceux chez qui elle n'habite pas font des discours malhabiles aux périodes trop courtes. Leurs dires sont hésitants et leur voix devient grêle. Ils s'expriment avec une langue de spectre et font peine à entendre !

Les grands hommes qui possèdent en eux l'image du faucon *kãokãoma* savent, au contraire, proférer des exhortations longues et puissantes. Ils sont habiles à convaincre les jeunes gens de suivre leurs paroles. Ils ne les traitent jamais de paresseux afin de ne pas les rendre furieux et rétifs. Ils leur disent au contraire : « Nous avons tous faim de viande. Allez flécher du gibier ! Suivez la piste d'un tapir et nous aurons le ventre plein ! », ou bien : « Défrichez de grands jardins, les nourritures y seront abondantes ! Vos enfants ne gémiront pas en vous demandant à manger ! Vous n'aurez pas honte d'envoyer vos femmes dans le jardin des autres !¹³ Nous pourrions appeler beaucoup d'invités à nos fêtes ! » C'est avec la même habileté qu'ils envoient les femmes pêcher à la nivrée lorsque les rivières sont en décrue, qu'ils recommandent aux hommes d'entreposer les régimes de bananes dans la maison lorsqu'ils sont mûrs ou qu'ils les engagent à préparer les viandes boucanées et les galettes de manioc pour les fêtes *reahu*. C'est ainsi. Les grands hommes exhortent les gens de leur maison en *hereamu* durant la nuit et ces derniers, même s'ils demeurent silencieux et paraissent endormis, tendent l'oreille. **Alors, au lever du jour, leur esprit s'éveille et ils se disent** : « *Haixopë* ! Ce sont là des paroles avisées ! Nous allons y répondre en suivant leur avis ! ».

Bien souvent, cependant, les anciens ne font que discourir avec sagesse, simplement pour que ceux qui les entendent pensent droit. Ainsi, lorsque l'un d'entre

¹² Le verbe qui décrit la possession de ces images prototype des qualités personnelles socialement valorisées est *yãmapu* : « être installé (hamac)/habiter-garder/porter ».

¹³ Une épouse peut se joindre à un groupe de femmes (épouses, filles, belles-filles) qui va récolter des cultigènes dans le jardin d'un autre homme avec lequel a été conclu un tel arrangement (*naremu*). La situation, qui dénote la paresse, l'imprévoyance ou l'invalidité d'un mari, est, à l'évidence, humiliante ; à moins qu'il ne s'agisse d'une famille de réfugiés qui n'a pas encore eu le temps d'ouvrir son propre jardin.

eux se réveille avant l'aube, à l'heure de la rosée, pourra-t-il nommer en *hereamu* les anciennes forêts où ses pères et ses grands-pères ont vécu en venant peu à peu des hautes terres¹⁴. Il évoquera le site où il est né et ceux où il a grandi. Il se souviendra de la maison où il s'est mis à chasser des lézards et des petits oiseaux avec des fléchettes, celle où il est devenu pubère et où sa gorge a imité le hocco¹⁵, celle encore où il aura pris femme. Il relatera ce qu'il aura observé de la vie des anciens durant sa jeunesse : leurs voyages d'une maison à l'autre, les fêtes *reahu* auxquels ils s'invitaient, les raids guerriers qu'ils lançaient pour se venger. Il expliquera comment étaient en ces temps lointains où les marchandises des Blancs étaient rares. Et, s'il est mécontent de la paresse de ses gendres, il en profitera pour ajouter : « Lorsque j'étais jeune les choses n'étaient pas comme elles le sont aujourd'hui. Je chassais sans trêve pour satisfaire la faim de viande des anciens. Je fléchais nombre de tapirs, de pécaris et de singes-araignées. Tous se frottaient les dents de mon gibier¹⁶ et, pourtant, la forêt des hautes terres où nous vivions était escarpée et sa végétation enchevêtrée ! En ce temps, j'étais un très bon chasseur ! Maintenant les jeunes gens reviennent souvent bredouilles. Ils doivent trop souvent manger eux-mêmes les quelques prises qu'il leur arrive de flécher ! »

Dans leurs discours, les chamans, eux, rappellent plutôt le temps des origines. Ils ouvrent souvent leur *hereamu* ainsi : « Au premier temps, nos ancêtres sont devenus autres, ils se sont métamorphosés en chevreuils, en tapirs, en singes et en perroquets ». Puis ils poursuivent en contant l'histoire des uns ou des autres. Ils racontent également comment une femme assise sur le sol durant ses règles est devenue un rocher et de quelle manière les ancêtres singes-araignées lui ont arraché les bras en essayant de la remettre debout.¹⁷ Ils évoquent *Ōeoeri*, le nouveau-né que des sorciers ennemis ont abandonné en le posant sur un nid de fourmis *kaxi* après avoir tué sa mère.¹⁸ Ils rapportent comment l'ancêtre martre *hoari*

¹⁴ Les villages des basses terres (*yari a*) sont issus d'un mouvement de migrations et de fissions successives depuis les hautes terres (*horepi a*) de la Serra Parima (interfluve Orénoque/rio Parima), centre historique de l'ethnie.

¹⁵ Allusion au rite de puberté masculin marqué par la mue de la voix (lorsque « la gorge imite le hocco », *ureme paaripru*).

¹⁶ Les prises de chasses sont qualifiées de « reste, reliefs » (*kanasi*). Les victimes d'un acte de sorcellerie ou d'un raid guerrier sont considérées comme « restes ou reliefs » d'une prédation cannibale. Le corps d'un malade est également désigné comme « reste ou relief » d'un agent pathogène, de la même façon qu'une morsure ou piqûre constitue le « reste ou relief » de l'animal qui l'a produite.

¹⁷ Pour une version de ce mythe, voir M305.

¹⁸ Pour une version de ce mythe, voir M47.

a mis en fuite les miels alors facilement accessibles aux pieds des arbres.¹⁹ Ils content encore comment l'ancêtre fourmi *koyo* défrichait en secret dans la forêt un immense jardin pour y perdre sa belle-mère²⁰. Ils donnent aussi à entendre des paroles sur les lieux où sont descendus leurs esprits, au-delà du ciel, dans le monde souterrain ou sur la terre des Blancs. C'est ainsi. Les gens communs ne connaissent ni les ancêtres animaux ni tous ces endroits lointains car ils ne peuvent en faire descendre les images. Alors, ne sachant qu'en penser, ils se contentent de tendre l'oreille pour savoir, à travers leurs paroles, ce que les chamans en ont vu.

*

Nos anciens ont grandi dans les hautes terres, très loin des Blancs, de leurs routes et de leurs villes. Lorsque ceux-ci ont commencé à remonter les rivières, bien avant que je ne sois né, ils étaient déjà des adultes. Leur langue avait durci et ils ne parvinrent pas à imiter le parler de ces étrangers. Lorsqu'ils les rencontraient, ils se contentaient de leur demander des marchandises avec des gestes et quelques paroles emmêlées. Ils n'avaient aucune idée de ce que pourrait être de défendre leur terre. Ils ne pensaient pas qu'un jour, ces Blancs envahiraient la forêt pour couper ses arbres, ouvrir une route et creuser le lit de ses rivières. Ils se demandaient seulement pourquoi ces étrangers étaient venus jusqu'à eux. Ils en parlaient souvent entre eux, mais ces paroles sont restées cachées dans la forêt.

Bien plus tard, j'ai grandi et je suis devenu adulte à mon tour. Alors, j'ai souvent vécu et travaillé avec les Blancs. Peu à peu, leurs paroles ont pénétré en moi. Ainsi, une fois revenu dans la forêt, voyant que les miens ne savaient toujours pas comment leur parler, je me suis mis à penser : « Je suis jeune encore, pourtant je connais un peu de Portugais*. Au premier temps, *Omama* nous a donné cette terre. J'y vis maintenant avec ma femme et mes enfants et je la porte dans ma pensée. N'est-ce pas à moi de la défendre ? » Puis, je me suis dit : « Nous sommes les fils et petit-fils d'ancêtres qui ne craignaient pas de flécher leurs ennemis. Les images d'*Õeõeri* et *Aiamori* qui leur ont enseigné la vaillance, sont toujours parmi nous. Je ne veux pas passer pour un poltron face aux Blancs qui nous maltraitent ! » C'est ainsi que j'ai décidé d'aller faire entendre nos paroles dans la ville et d'y parler durement. J'étais en colère. Je ne voulais plus que les miens continuent à mourir. J'avais l'intention de dire aux Blancs combien la pensée de leurs anciens est pleine

¹⁹ Pour une version de ce mythe, voir M110.

²⁰ Sur ce mythe voir chapitre VIII et M86.

d'oubli, malgré leur habileté pour fabriquer des marchandises. Sinon, pourquoi voudraient-ils détruire la forêt et nous maltraiter ainsi ?

Alors, les anciens de ma maison m'ont encouragé : « Tu parleras en *hereamu* aux Blancs. Nous, nous ne pouvons aller chez eux. Ils ne nous comprendraient pas. Toi, tu sais comment les imiter. Tu leur donneras nos paroles. Ne les crains pas ! Réponds leur sur le même ton ! Pendant ce temps, nous défendrons la forêt et les nôtres en faisant danser nos *xapiripë* ! » Cela m'a rendu heureux d'entendre ces paroles. Mon beau-père, pour sa part, a ajouté : « Malgré la distance, mes esprits ne te quitteront pas des yeux et te protégeront toujours ! Si les Blancs s'en prennent à toi, ils les attaqueront aussitôt ! » C'est ainsi. Il a toujours pris soin de moi durant mes voyages. Ainsi, lorsque je me mettais en route, je rassurais ma femme et mes enfants : « Ne soyez pas inquiets ! Les Blancs ne me tueront pas ! S'ils essaient de s'en prendre à moi, notre ancien me vengera ! » Alors, je partais tranquille en me disant : « C'est bien ! Je vais défendre notre forêt ! Je vais parler aux Blancs avec fermeté et je ne craindrai pas de leur faire entendre mes paroles ! »

À cette époque, les images des ancêtres des Blancs, les *Napënapëripë*, sont souvent venues me visiter. Ce sont les anciens chamans de notre maison de la montagne du vent qui les ont appelés pour moi en me donnant à boire la poudre *yakōana*. Elles descendaient faire leur danse de présentation accompagnée par celle d'*Omama*, leur créateur. S'y mêlaient aussi l'image de *Remori*, l'esprit abeille qui leur a donné leur langue de revenant, et celle de *Porepatari*, l'ancêtre spectre qui, autrefois, a acquis leur manière de parler. *Porepatari* n'est pas un Blanc. Il échange avec les *Napënapëripë* des peaux de jaguar contre des fusils et des cartouches. Il ne chasse que les jaguars qui, comme lui, sont très agressifs. C'est un grand chasseur, il ne reste jamais inactif dans son hamac. Il se déplace sans cesse dans la forêt, invisible comme un souffle de vent. On y entend parfois son appel : “*yãri ! yãri ! yãri !*”²¹ Il lui arrive aussi de flécher les arbres ou des humains avec des pointes au curare dont on ne guérit jamais. C'est un habitant de la forêt, un grand ancien. Il prend soin d'elle et des esprits *xapiripë* qui y jouent. Il se réjouit de leur beauté. S'il n'entend pas leurs chants, il se met en colère contre nous : « N'y a-t-il plus de chamans parmi vous ! Êtes vous endormis ? Vos poitrines sont-elles devenues trop sales ! » C'est ainsi que les images de *Remori* et de *Porepatari* ont placé dans ma

²¹ Cet appel annonce, dans les narrations mythologiques et les chants chamaniques, la présence ou l'arrivée de spectres.

gorge un nouveaux larynx d'esprit afin que je puisse mieux imiter la langue des Blancs. Elles m'ont enseigné à proférer leurs paroles avec plus d'habileté. Si j'avais été seul, je n'aurais pas réussi à les proférer, l'une après l'autre, avec fermeté. Je n'aurais pas été capable de discourir en parlant cet autre langage. Je n'y suis parvenu que parce ces images ont placé en moi la langue des esprits *Napënapëripë*.

*

La toute première fois où j'ai parlé de notre forêt loin de chez moi, ce fut dans une rencontre à Manaus, face à d'autres Indiens*. C'était à l'époque où les *garimpeiros* commençaient à pénétrer dans notre forêt, sur les rio Apiaú et Uraricaá. Ce sont Ailton Krenak et Alvaro Tukano, des leaders*²² de l'Union des Nations Indigènes* qui m'y avaient invité. J'y ai accompagné un représentant* Makuxi et un Wapixana qui venaient aussi du même état que moi, le Roraima.²³ Ailton et Alvaro m'ont dit : « Il faut que tu défendes ta forêt, comme nous le faisons ! Il faut que nous parlions tous ensemble, sinon nous disparaîtrons, comme beaucoup de nos ancêtres avant nous ! » Alors, avec appréhension, je me suis efforcé de donner pour la première fois quelques paroles sur les orpailleurs qui détruisaient notre terre et nous apportaient leurs fumées d'épidémie. Je ne savais pas encore comment parler et mon souffle de vie était bien trop court. Pourtant, je n'ai pas renoncé, au contraire. Quelque temps après, les Makuxi m'ont à leur tour invité à leur tour dans une de leurs assemblées*. Ils m'ont convaincu à parler de nouveau en me disant : « Vient chez nous pour défendre ta forêt, comme nous le faisons avec notre terre ! » Cette fois, c'était une réunion beaucoup plus grande. Il y avait beaucoup d'autres Indiens et aussi de nombreux Blancs.²⁴

Au début, je ne savais pas comment m'y prendre pour faire un discours devant tous ces gens assis qui avaient les yeux fixés sur moi. Ainsi, au début, je me suis contenté de tendre l'oreille pour observer comment les autres parlaient avant moi. J'écoutais les Makuxi et les Wapixana défendre leur territoire contre les éleveurs

²² Davi emploie en portugais ici l'expression *liderança*.

²³ Cette réunion de l'Union des Nations Indigènes (UNI) s'est tenue en juillet 1983 au siège du Conseil Indigéniste Missionnaire (CIMI), à Manaus. L'UNI a été fondée en 1980 et a été active jusqu'au début des années 1990 (voir Albert, 1997b :188). Davi a ensuite été invité à une autre réunion de l'UNI à Brasília entre le 26 et le 28 novembre 1984.

²⁴ Cette assemblée s'est tenue au début janvier 1985 à la Mission Surumu, sur le terroir des Makuxi de l'état de Roraima. Environ 150 personnes y ont assisté, principalement des représentants de six ethnies (Makuxi, Wapixana, Taurepang, Yanomami, Munduruku et Apurinã), les coordinateurs de l'UNI (Ailton Krenak et Alvaro Tukano) et divers observateurs blancs (Église, FUNAI, anthropologues, ONGs indigénistes). Une transcription de l'intervention de Davi en Portugais figure in Albert, 1985 : 81.

en disant : « Ces Blancs veulent nous chasser des terres où vivaient nos ancêtres en prétendant qu'elles leur appartiennent. Nous sommes encerclés par leur fil de fer barbelé et leur bétail. Ils brûlent nos maisons, nous insultent et nous frappent. Plus tard, il voudront faire de même avec les Yanomami. Mais, si nous élevons ensemble nos paroles contre eux, ils reculeront car ce sont des menteurs ! » À cette époque, je craignais de parler devant un groupe d'inconnus, loin de ma forêt, et, en plus, dans la langue des Blancs. J'avais une langue de spectre et mes paroles étaient rares. Je ne savais vraiment pas même comment les faire sortir de ma gorge, l'une après l'autre. Je n'avais même jamais encore proféré de discours en *hereamu* dans ma propre maison ! J'étais très anxieux et mon cœur battait très fort dans ma poitrine. Je me disais : « Comment vais-je vais bien pouvoir faire ? Comment les Blancs parlent-ils en ces occasions ? Comment commencer ? » Je cherchais avec anxiété l'amont des paroles que je pourrais faire entendre. Ma bouche était sèche de peur. Et, finalement, mon tour de parler arriva. Je me sentais honteux et je devais faire peine à voir ! Alors, j'ai commencé en disant ce que je pensais vraiment : « Je ne sais pas parler comme les Blancs. Dès que je cherche à les imiter, mes paroles s'enfuient ou s'emmêlent, même si ma pensée reste droite. Ma langue ne serait pas si tordue si je parlais aux miens ! Mais, tant pis, puisque vous me prêtez l'oreille, je vais essayer. Ainsi, mes dires pourront-ils devenir plus solides et même, plus tard, rendre les grands hommes des Blancs inquiets ! » Puis j'ai continué en m'efforçant de suivre la manière de ceux qui m'avaient précédés. J'ai dit ce que je pensais des *garimpeiros* : « Les orpailleurs sont d'autres gens, des mangeurs de terre et de métal. Ce sont des êtres maléfiques. Leur pensée est vide et ils sont imprégnés de fumées d'épidémie. On doit les arrêter de salir toutes les rivières de la forêt. Lorsque j'étais enfant, mes anciens sont déjà presque tous morts de l'épidémie *xawara* des Blancs. Je ne veux pas que cela arrive de nouveau. Pourquoi ces gens ne travaillent-ils pas sur leur propre terre ? » Je crois que ce sont là les premières paroles que j'ai proférées en essayant peu à peu de les rendre droites et plus longues. Je n'y suis parvenu que parce que la colère était en moi l'était depuis longtemps, depuis que mes anciens étaient presque tous morts à Toototobi et que j'avais moi-même échappé de peu à l'épidémie de rougeole des missionnaires²⁵.

²⁵ Voir le chapitre XI.

Quelque temps plus tard, mon beau-père et moi avons invité des gens de nombreuses maisons yanomami chez nous, à *Watoriki*, pour y tenir notre première assemblée* et parler de notre terre. D'autres Indiens* vinrent aussi de très loin pour être à nos côtés, comme Ailton Krenak et Anine Suruí de l'Union des Nations Indigènes*. Il y avait aussi des leaders* Makuxi et quelques Blancs qui sont nos amis.²⁶ Chacun a parlé tour à tour pour défendre notre forêt. À la fin, nous avons fait notre danse de présentation et offert beaucoup de viande de pécari boucanée à nos hôtes²⁷. Après cette réunion, j'ai été aussi candidat* pour être un député* à ce que les Blancs appelaient la Constituante*, à Brasília.²⁸ Durant ce temps, j'ai souvent parlé aux autres Indiens du Roraima dans des assemblées et aussi à la radio*. Je l'ai fait pour essayer la politique* des Blancs, pour apprendre quelque chose. Mais cela n'a pas duré très longtemps et je n'ai pas gagné.²⁹

Les *garimpeiros* étaient maintenant devenus très nombreux dans les hautes terres de notre forêt, ravageant toutes les rivières et faisant périr ses habitants les uns après les autres de toux et la malaria ou en les tuant avec leurs fusils³⁰. J'ai alors commencé à voyager de plus en plus souvent, très loin de chez moi, où j'ai souvent rejoint d'autres habitants de la forêt venus de tout le pays pour parler contre les orpailleurs, les éleveurs et les forestiers qui envahissent et saccagent leurs terres. À partir de ce moment, je n'ai plus eu besoin de chercher mes paroles. J'étais de plus en plus révolté et je voulais avertir tous les Blancs des villes de ce qui se passait dans la forêt. Peu à peu, j'ai appris à faire de longs discours sous leurs regards. Les mots qu'il fallait pour leur parler durement sont entrés en moi.

Après Manaus et Brasília, j'ai connu São Paulo. C'était la première fois que je volais si loin au-dessus de la terre du Brésil. Alors, j'ai compris combien le territoire des Blancs est immense au-delà de notre forêt et je me suis demandé : « Leur terre est si vaste ! Ils n'y sont regroupés, çà et là, que dans quelles villes. Entre elles, au centre, tout est vide ! Pourquoi alors vouloir s'emparer de notre forêt et la dévaster

²⁶ Cette assemblée a eu lieu en mars 1986. Elle a réuni une centaine de yanomami venu de quatorze maisons représentant la plupart des régions du territoire du groupe au Brésil. L'assistance non indienne était, par contre, relativement réduite (quelques représentants de la CCPY et de la FUNAI, le chef de cabinet du Ministère de la Justice, un sénateur, un représentant d'une commission des Droits de l'Homme et une journaliste de l'agence de presse nationale).

²⁷ Les nouvelles assemblées politiques yanomami sont toujours encadrées par le cadre traditionnel de la commensalité rituelle des fêtes *reahu*.

²⁸ Davi a été désigné en juillet 1986 comme candidat de l'UNI et du Parti des Travailleurs (PT) dans l'état de Roraima pour l'Assemblée Constituante qui a élaboré la Constitution brésilienne de 1988.

²⁹ Aucun des neuf candidats indiens du pays n'a été élu.

³⁰ Nous étions maintenant en 1988-89, apogée de la ruée vers l'or dans le territoire Yanomami.

avec cette frénésie ?» Cette pensée ne cessait de revenir en moi et la colère a fini par m'enlever toute peur de parler. C'est elle qui a fait augmenter mes paroles et les a rendues solides. Ainsi, je disais souvent aux Blancs qui m'écoutaient : « Vos terres ne sont pas vraiment habitées. Vos anciens les gardent vacantes et s'en disent les détenteurs. Ils en sont jaloux et ne veulent rien en céder. Ils préfèrent que leurs gens aillent manger la terre notre forêt pour vivre ! » Puis j'ajoutais : « Vos pères et vos grands-pères ont déjà fait périr beaucoup de nos anciens de la toux et de la rougeole. Je ne veux pas que leurs enfants et leurs petits-enfants meurent aujourd'hui de la fumée de l'or ! Faites chasser les *garimpeiros* de la forêt. Ce ne sont pas des Blancs comme vous. Leur pensée n'est qu'oubli et obscurité. Ce sont des êtres maléfiques, des mangeurs de métal imprégnés d'épidémie *xawara*. Nous finirons par les flécher et beaucoup de gens mourront encore dans la forêt ! » C'était ainsi. Je devais dire tout cela dans une langue qui n'est pas la mienne. Pourtant, à force d'indignation, ma langue devenait plus agile et mes paroles plus droites. Alors, de nombreux Blancs ont commencé à entendre mon nom et à m'écouter. Ils m'ont encouragé en me disant que mes paroles n'étaient pas si tordue, qu'ils me comprenaient bien et qu'ils aimaient m'entendre défendre ma forêt. Cela m'a rendu confiant. J'étais heureux qu'ils deviennent mes amis et me comprennent. À cette époque, j'ai vraiment beaucoup parlé aux Blancs sur la destruction de la forêt et la mort des miens. Je pensais que s'ils me comprenaient, ils finiraient par empêcher leurs anciens de laisser envahir notre terre. C'est avec cette seule pensée que je me suis mis à voyager, si loin de chez moi et si souvent, pour parler dans les villes*. Je voulais que mes paroles sur la forêt s'étendent partout où on pouvait les entendre.

*

C'est ainsi. Depuis lors je n'ai plus cessé de parler aux Blancs et mon cœur a cessé de battre trop fort sous leurs regards. Ma poitrine est devenue solide et ma langue a perdu sa rigidité. Si les mots s'emmêlaient dans ma gorge et n'en sortaient que d'une voix grêle, ceux qui m'écoutent se diraient : « Pourquoi est-il donc venu nous parler ? Nous pensions entendre des paroles avisées, mais il ne nous dit rien, il a bien trop peur ! » C'est pourquoi, malgré mon appréhension, je parle toujours avec force ! Je ne veux pas que l'on pense : « Les Yanomami sont idiots et n'ont rien à dire. Ils restent devant nous les yeux perdus, muets et apeurés ! » Cette idée suffit à m'irriter et me fait parler avec force ! Les Blancs peuvent bien garder leurs yeux plantés sur moi pour essayer de m'intimider. Cela ne donne rien, je fais tonner mes

paroles malgré tout. Je leur déclare d'abord : « Vous qui m'écoutez, vous êtes pour nous des étrangers que nous appelons *napëpë*. Moi, je suis le fils des Yanomami qu'*Omama* a créé au premier temps. Je suis né de son sang, de son sperme ! N'ai-je pas les cheveux noirs ? Je suis un gendre d'*Omama*, j'ai la valeur de son image ! C'est pourquoi je défends la forêt que nos ancêtres nous ont laissée ! »³¹ Puis, je poursuis : « Vous ne donnez pas de fêtes *reahu* et vous ne savez pas faire danser les *xapiripë*. Vous êtes d'autres gens. Nous, nous sommes des habitants de la forêt. Nous sommes ceux qui ont survécu aux fumées épidémiques de vos pères et vos grands-pères ! C'est pourquoi nous voulons vous parler. Ne soyez pas sourds à nos paroles et faites que les vôtres cessent de détruire la forêt ! »

Mes paroles ne sont plus difformes et la honte a disparu de ma bouche. Ne reste que le courroux qui fait croître les mots au fond de moi. Penser à la mort de mes anciens me rend triste et la colère du deuil revient aussitôt à moi. Alors, mes paroles se durcissent et l'inquiétude gagne les gens des villes* qui m'écoutent. Ils demeurent silencieux, leurs yeux font peine. Je leur demande avec force : « Vous ne comprenez pas pourquoi les Yanomami veulent garder leur forêt ? Interrogez-moi, Je vous répondrai ! Nos ancêtres ont été créés avec elle au premier temps. Depuis lors les nôtres y vivent en mangeant son gibier et les fruits de ses arbres. Nous voulons que nos enfants y grandissent en riant. Nous voulons y redevenir aussi nombreux qu'avant vos fumées d'épidémie. Nous voulons continuer à y vivre comme nos anciens. Nous ne voulons pas devenir des Blancs ! Regardez-moi ! J'imité votre parler comme un spectre et m'enveloppe de vos vêtements seulement pour venir vous parler. Chez moi, je parle ma propre langue. Je chasse dans la forêt et je travaille dans mon jardin. Je bois la poudre *yãkoana* et fais danser les *xapiripë*. Je parle à nos invités en dialogue *wayamu* ! Je suis un habitant de la forêt. C'est ainsi. »

Autrefois, les Blancs parlaient de nous à notre insu et nos propres paroles demeurées cachées avec nous dans la forêt. Personne d'autres que nous ne pouvait les entendre. Alors, j'ai voyagé très loin pour les faire écouter aux gens des villes*. Je les ai éparpillées dans leurs oreilles, sur leurs peaux de papier* et même sur les images de leur télévision*. Elles se sont maintenant répandues très loin de notre forêt et, même si nous finissons tous par disparaître, elles ne cesseront plus d'exister. Personne ne pourra en finir avec elles. De nombreux Blancs les

³¹ La théorie yanomami de la conception considère que le fœtus est formé par le sperme du père accumulé au cours de copulation successives et progressivement transformé en sang puis en chair.

connaissent et se sont mis à penser droit à notre propos. Ainsi se disent-ils : « C'est un fils des anciens Yanomami qui nous parle. Ses yeux ont vu les siens brûler de fièvre et leur terre transformée en borbier ! Ses paroles sont vraies ! » C'est ainsi. Les paroles pour défendre notre forêt viennent d'*Omama*. Elles donnent force à notre voix et peuvent se propager très loin. Aussi je ne crains pas de les faire entendre avec force. C'est pourquoi je parle sans détours aux grands hommes des Blancs et lorsque mes paroles font irruption au milieu leur pensée, ils s'en inquiètent. Ils se disent : « *Hou* ! Ces gens de la forêt n'ont pas peur ! Leurs paroles sont pugnaces et ils ne cèdent pas ! » La première fois que je me suis adressé au Président du Brésil*, je lui ai dit de chasser les *garimpeiros* de notre forêt.³² Il m'a répondu en hésitant : « Ils sont trop nombreux ! Je n'ai ni avions, ni hélicoptères pour cela ! Je n'ai pas d'argent ! ». Tout cela n'était que mensonges. Il m'a parlé comme si je n'avais aucune pensée. Alors, je lui ai aussitôt répondu qu'il n'était pas un véritable grand homme et qu'il nous trompait pour laisser envahir nos terres. J'ai ajouté qu'il était un homme faible à la pensée plein d'oubli. Je portais en moi la colère de ma forêt détruite et de mes parents morts. C'est ainsi. Mes paroles me viennent aussi de l'image des ancêtres qui, au premier temps, ont enseigné aux nôtres la vaillance. Nous sommes leurs revenants.³³

*

Lorsque j'étais plus jeune, je me demandais souvent : « Les Blancs portent-ils des paroles de vérité ? Peuvent-ils devenir nos amis ? » Depuis que j'ai voyagé chez eux pour défendre la forêt, j'ai mieux connu ce qu'ils nomment politique*. Cela m'a fait penser droit. Cette politique* est une parole de mensonge ; le dire de ceux qui veulent notre mort afin d'occuper nos terres.³⁴ Souvent, ces gens ont essayé de me tromper en me disant : « Soyons amis ! Suis notre chemin et nous te donnerons de l'argent* ! Tu auras une maison et tu pourras vivre dans la ville* ! » Mais je ne leur ai jamais prêté l'oreille. Je ne veux pas me perdre parmi les Blancs. **Mon esprit** n'est vraiment calme que lorsque je vis dans la beauté de la forêt auprès des miens. Dans la ville, je ne cesse d'être anxieux et impatient. Les Blancs nous y traitent souvent

³² Davi Kopenawa a été reçu avec Macsuara Kaduweu par le Président de la République du Brésil, José Sarney, le 19 avril 1989, durant la période la plus dramatique de la ruée vers l'or dans le territoire yanomami.

³³ De la même manière que les animaux actuels (*yaropë*) sont considérés comme les revenants (*porepë*) des ancêtres animaux du temps des origines (*Yaroripë*).

³⁴ Davi se réfère ici aux politiciens (députés et sénateurs) locaux pour la plupart étroitement associés à toutes sortes d'entreprises de pillage des territoires indigènes (orpaillage, coupes de bois, colonisation illégale, etc.).

d'ignorants simplement pour être autres qu'eux. Leur pensée est courte et obscure. Elle ne s'élève pas parce qu'ils ne connaissent pas la mort. Elle est prise de vertige car ils ne cessent de manger des animaux incommestibles comme les bœufs* et les moutons* qui sont des gendres d'*Hayakoari*, l'être tapir qui rend autre³⁵. Ils boivent de la bière et de la *cachaça** qui rendent leur poitrine chaude et enfumée. C'est pourquoi leurs paroles sont mauvaises et enchevêtrées. Nous ne voulons plus les entendre. Pour nous, la politique*, c'est autre chose. Ce sont les paroles d'*Omama* et celles des *xapiripë* ; les paroles que nous écoutons dans le temps du rêve. Ce sont celles que nous préférons car ce sont vraiment les nôtres. Les Blancs, eux, ne rêvent pas aussi loin que nous. Ils dorment beaucoup et ne rêvent que d'eux-mêmes. Leur pensée demeure obstruée et ils sommeillent comme des tapirs ou des tortues. C'est pourquoi ils ne parviennent pas à comprendre nos paroles. Nous n'avons pas de lois* comme eux. Nous ne connaissons pas leurs paroles de *Teosi*. Nous possédons l'image d'*Omama* et celle de son fils, le premier chaman. C'est notre loi* et notre gouvernement*. Nous ne possédons pas de livres*. Les paroles d'*Omama*, dont nous sommes le sang, et celle des esprits qu'il nous a laissé pénétrer en nous durant le temps du rêve. Ainsi gardons-nous notre loi* cachée au fond de notre pensée depuis le premier temps. Nous continuons à suivre ce qu'*Omama* nous a enseigné lorsqu'il a fait venir nos ancêtres à l'existence. Nous sommes d'habiles chasseurs parce qu'il nous a placé les images des faucons *wakoa* et *kãokãoma* dans le sang de chacun d'entre nous. Nous n'avons pas besoin d'enseigner la chasse à nos enfants. Tout petits, ils fléchent d'abord les lézards et les petits oiseaux puis, dès qu'ils grandissent, ils vont chasser du gibier. *Omama* nous a aussi donné les plantes de nos jardins qu'il a acquises de son beau-père venu du fond des eaux. Il nous a enseigné la manière de construire nos maisons et de couper nos cheveux ; de donner nos fêtes *reahu* et de mettre en oubli les cendres de nos morts. Il nous a donné toutes les paroles de notre savoir. C'est ainsi. Les Blancs ont leur école* pour devenir avisés. Pour nous, étudier* c'est boire la poudre *yakõana* et faire danser les esprits. Ce qu'ils nomment éducation*, ce sont les paroles d'*Omama* et des *xapiripë*, les discours *hereamu* de nos anciens, les dialogues *wayamu* et *yãimu* de nos fêtes. Cela seul nous fait penser droit. Ainsi, la loi* d'*Omama* est-elle très solide dans notre pensée et, ainsi, n'aura pas de fin.

³⁵ Sur cet être et la feuille de sorcellerie qui porte son nom, voir le chapitre VIII.

C'est à cause d'elle que nous ne maltraitons pas la forêt, comme le font les Blancs. Ses paroles, données à nos ancêtres, sont toujours en nous : « Le sol de forêt sans arbres devient brûlant et friable. Rien n'y pousse plus et les eaux s'enfuient sous la terre ! » C'est vrai. Si la forêt qu'*Omama* nous a donnée est dévastée, que mangerons nous ? Qui nous nourrira s'il n'y a plus ni arbres ni gibier ? Ce ne sera certainement pas les Blancs, qui sont si avares ! Si nous ne chassons plus et ne plantons plus de jardins, ils nous laisseront mourir de faim. C'est pourquoi nous devons défendre la forêt pour pouvoir manger du manioc et des bananes plantains lorsque nous avons le ventre vide, pour pouvoir boucaner des singes et des tapirs lorsque nous avons faim de viande. Nous devons aussi protéger ses cours d'eau pour pouvoir boire et pêcher. Sinon, il ne nous restera que des ruisseaux d'eau fangeuses pleins de poissons morts. Ce sont les paroles que les *xapiripë* veulent faire entendre ces aux Blancs : « Vous vous entretenez souvent, pourtant, vous êtes toujours aussi innombrables que des fourmis ! Les habitants de la forêt eux, sont très peu nombreux. Ils doivent vivre comme ils l'entendent. Si vous saccagez leurs terres, ils disparaîtront très vite ! » C'est ainsi. L'image d'*Omama* est de plus en plus inquiète car les siens ne cessent de périr depuis les Blancs les ont approchés. Autrefois, nous n'étions pas obligés de parler ainsi de la forêt avec colère. Nous ne connaissions pas les orpailleurs et les éleveurs, ces Blancs mangeurs de terre et incendiaires d'arbres. Nos pensées étaient calmes. Nous n'écoutions que nos propres paroles et les chants des *xapiripë*. C'est que nous voulons faire à nouveau.

Je ne fais pas de discours pour défendre la forêt sans motif. Je parle d'elle pour avoir fait descendre l'image de sa fertilité de ses arbres et celle de la graisse de son gibier. Je connais la voix des esprits abeilles qui se nourrissent de ses fleurs, celle des êtres de la pluie et du vent qui en chassent les fumées d'épidémie. Je fais descendre les esprits de ses rivières, de sa terre et de ses pierres. Je fais danser les images de ses animaux et de ses poissons. Je la défends car je la connais par le pouvoir de la poudre *yākoana*. C'est ainsi. *Urihinari*, l'image de la forêt, est comme celle d'*Omama*, invisible aux yeux de spectres des Blancs. Pourtant, nous, chamans, la voyons souvent et ce sont leurs paroles que je transmets. Je ne me contente pas de simplement de dire ma propre pensée.

*

Lorsque je vais en visite dans la ville*, je songe à tout cela. J'ai vu avec les *xapiripë* des choses dangereuses et je veux mettre les Blancs en garde avant qu'ils

ne finissent par arracher du sol jusqu'aux racines qui tiennent le ciel en place. Si leurs anciens connaissaient le parler de nos dialogues *yãimu*, je pourrais leur dire véritablement ma pensée. Accroupis l'un en face de l'autre, nous nous disputerions longuement en nous frappant les flancs. Ma langue serait plus habile que la leur et je leur parlerais avec une telle fermeté qu'ils en seraient épuisés. Je finirai ainsi par faire s'emmêler leurs paroles d'hostilité. Malheureusement, les Blancs ignorent tout de nos manières de parler. Lorsqu'ils nous entendent dialoguer durant les fêtes *reahu*, ils se demandent même avec perplexité : « Qu'est-ce donc que ces chants ? Que se disent-ils ? » Comme s'il s'agissait de simples chants *heri* !³⁶ Pourtant, s'ils pouvaient vraiment entendre mes paroles de *yãimu*, je leur dirais : « Cessez donc de feindre d'être de grands hommes, vous faites peine à voir ! Je ferai cesser vos mauvaises paroles ! Si votre pensée n'était pas aussi obstruée, vous chasseriez de la forêt ceux qui la dévastent ! Vous prétendez souvent que les habitants de la forêt veulent découper la terre du Brésil pour vivre seuls.³⁷ Ce ne sont là que des mensonges pour voler nos terres et nous y confiner dans de petits enclos comme des poules ! Pourtant, vous ne savez rien faire de la forêt. Vous ne savez qu'y creuser des trous, abattre et brûler ses arbres ou salir ses cours d'eau. Nous ne voulons plus de cela ! Votre pensée est fixée sur ce que vous appelez l'argent* comme si c'était une belle femme ! Vous êtes avares de vos marchandises ! Vous ne savez que faire le beau avec des vêtements et courir en tous sens dans vos voitures*. Vous ne laissez pas même de terre aux vôtres pour y vivre. Vous pensez seulement : 'Tant pis pour eux ! Ils sont sales ! Qu'ils meurent de faim !' Pourtant, la terre ne vous appartient pas car vous ne l'avez pas créée. Vous ne faites qu'y dessiner vos mensonges pour la découper en morceaux !»

C'est ainsi. Depuis que je connais les Blancs, toutes ces paroles se sont accumulées en moi. Pourtant, aujourd'hui, je ne me contente plus de les garder au fond de ma poitrine, comme je le faisais au début, lorsque j'étais plus jeune. Je parle souvent aux gens des villes* pour qu'ils me comprennent. À la longue, J'aimerais qu'ils se disent : « Ce sont là des paroles de vérité ! Nos grands hommes n'ont aucune sagesse ! Ne les laissons pas dévaster la forêt où les Yanomami sont venus

³⁶ Les dialogues cérémoniels sont ici opposés aux chants *heri* qui sont plutôt destinés à célébrer la joie de nourritures abondantes lors d'une fête *reahu*.

³⁷ Allusion aux sempiternelles accusations des militaires et des politiciens locaux contre la reconnaissance légale des terres indigènes frontalières sous prétexte d'un supposé séparatisme fomenté par l'étranger.

à l'existence ! » Je pense que leurs anciens ne voudront jamais m'entendre. Sans doute leur pensée est-elle déjà fixée depuis trop longtemps sur les minerais* et les marchandises. Aucune autre parole ne peut plus y pénétrer. Pourtant, les plus jeunes, ceux qui sont nés après eux et qui les remplaceront un jour, eux, comprendront peut-être. Ils auront un jour entendu mes dires ou auront vu le dessin de mes paroles. Elles auront fait leur chemin en eux et ils commenceront à penser de façon plus avisée sur la forêt. Voilà pourquoi je veux parler aux Blancs.

Lorsque j'étais enfant je ne pensais pas qu'un jour j'apprendrai leur langue et qu'ainsi, je pourrai ainsi discourir jusque chez eux ! Je ne me demandais pas comment étaient leurs villes* et encore moins comment était l'amont de leurs paroles et ce qu'ils se disaient entre eux ! En fait, j'en avais tout simplement peur et, dès qu'ils s'approchaient, je m'enfuyais en criant « *napëpë pataaaa !* ». J'aimais la forêt et les paroles des miens et. J'aimais converser avec mon beau-père, l'entendre parler de chasses et de fêtes *reahu*. J'étais heureux ainsi et si les Blancs et leurs épidémies *xawara* n'avaient pas commencé à dévorer les miens, je le serais peut-être encore. Devenu adulte, ce sont les orpailleurs, ces mangeurs de terre, qui m'ont fait réfléchir. Alors, je me suis dit : « *Hou !* Les Blancs sont ainsi, depuis toujours, même lorsque j'étais encore dans le ventre de la mère. Ils voulaient déjà tirer de la forêt du latex, des noix du Para, des lianes *masi kiki* et des peaux de jaguar, comme aujourd'hui de l'or, et c'est pour cela déjà que la plupart de nos anciens sont morts ! » C'est ainsi. Je n'oublierai jamais la peine du deuil des miens lorsque j'étais enfant. C'est pourquoi, aujourd'hui, je ne parle pas avec colère sans motif.

XVIII

Maisons de pierres

*We have asked Davi Kopenawa Yanomami to stand with us
for the Right Livelihood Award ceremonies.
He is spokesman of the 10.000 Yanomami Indians
and has spent many years fighting for the Indians' rights
to their traditional lands. This is the first time he has left Brazil*³⁸.

Finalement, les voyages que j'ai entrepris pour défendre notre forêt m'ont conduit au-delà même de la terre du Brésil*. Des Blancs qui ont entendu mon nom ont fini par m'appeler depuis une terre très éloignée que je ne connaissais pas, l'Angleterre*. J'ai accepté car je voulais parler avec ces gens de loin qui ont de l'amitié pour nous³⁹. C'était la première fois que je quittais notre maison de *Watoriki* pour voler aussi loin et c'est ainsi que je suis arrivé sur la terre des ancêtres des Blancs qu'ils nomment Europe* et que moi j'appelle *eropa urihi*. Alors j'y ai vu de mes yeux la trace des maisons de ces ancêtres étrangers à la peau claire, les *napë kraiwapë*, qu'*Omama* a créé, longtemps après les habitants de la forêt et les esprits *xapiripë*, avec l'écume sanglante des gens de *Hayowari*⁴⁰. C'est vrai. Durant ce voyage, les amis qui se sont occupés de moi m'ont fait connaître l'endroit où ces anciens Blancs ont habité et travaillé autrefois. J'y ai vu un vaste cercle de grandes pierres plantées dans le sol⁴¹. Alors, je me suis dit qu'*Omama* avait dû s'arrêter dans sa fuite vers le levant pour fixer de tels rocs dans la terre et que cet enclos de pierre devait être la trace de son ancienne maison⁴². Ces rochers sont hauts et très solides,

³⁸ *The Right Livelihood Awards, Acceptance Speech*, S. Corry (*Survival International*), le 9/12/1989.

³⁹ Davi a été invité au Royaume Uni par *Survival International* (SI), organisation mondiale de défense des ethnies minoritaires dont le siège est à Londres. En décembre 1989, le *Right Livelihood Award*, considéré comme le Prix Nobel alternatif, a été décerné à SI qui a partagé ce prix avec Davi, lui offrant ainsi une tribune pour défendre son peuple menacé de décimation par l'invasion massive des chercheurs d'or. Lors de ce premier voyage en Europe, qui s'est déroulé en novembre et décembre 1989, Davi a séjourné à Londres avant de se rendre à Stockholm pour la cérémonie de remise du prix. De cette brève incursion en Suède Davi garde peu de souvenir sinon de son discours (*hereamu*) et du froid extrême qui l'a presque paralysé.

⁴⁰ Sur la création des étrangers par *Omama*, voir le chapitre IX.

⁴¹ Lors de ce voyage Davi a visité le site mégalithique d'Avebury dans le sud de l'Angleterre. Il a ramené de cette excursion une brochure touristique dans laquelle figurent des schémas reconstituant des sortes de vastes auvents circulaires semblable aux maisons collectives yanomami.

⁴² Sur la fuite d'*Omama* et la création des montagnes, voir le chapitre IV.

comme les grands pieux d'une habitation, comme des poteaux de pierre. J' ai pensé qu'*Omama* avait choisi de construire sa demeure de cette manière car la pierre ne pourrit pas et, ainsi, ne meurt jamais. Mais il n' a pas travaillé seul. Les ancêtres des Blancs ont dû travailler très dur sous sa conduite, les anciens aussi bien que les jeunes gens. Ils ont sans doute beaucoup souffert pour soulever et hisser ces rochers ! Mais, ainsi, *Omama* leur a-t-il enseigné à édifier des maisons de pierre afin de ne pas détruire les arbres de leur forêt.

Il m' a fait peine de voir les traces de ces ancêtres alors qu' ils sont morts depuis si longtemps, de la même façon que cela me rend triste de voir celle des anciens jardins de nos grands-pères dans la forêt. Ceux qui ont planté ces grandes pierres, ce sont les premiers étrangers créés par *Omama* avec l'écume du sang de nos ancêtres emportés par les eaux du monde souterrain. Ainsi, la terre des Blancs paraît sans doute très loin de la nôtre, mais il ne faut pas s' y tromper. Elle s' en est seulement détachée au temps où les gens de *Hayowari* se sont métamorphosés. Ainsi ne s' agit-il que d' une seule et même terre dont une partie s' est trouvée déchirée et charriée par les flots jaillis du sol avant de se fixer en son lieu actuel lorsqu' ils se sont immobilisés. C' est là que, très loin de nous, nos ancêtres devenus des Blancs ont planté ces blocs de pierre dans le sol. Elles marquent les limites où leur forêt devenue autre s' est stabilisée, bloquée aux confins de la terre par les pieds du ciel. A l' aide de ces énormes rocs *Omama* a marqué les contours de la terre des anciens Blancs afin que ni eux ni leurs enfants ne les oublient. C' est pourquoi il n' y a pas d' autres gens qu' eux sur cette terre nommée *eropa urihi*. C' est leur véritable territoire depuis le premier temps. En ce lieu de la maison de pierre d' *Omama*, j' ai vu le trajet de l' être du soleil *Mot^hokari* se déployer depuis l' aval du ciel ainsi que le chemin par lequel les *xapiripë* viennent jusqu' à nous pour faire leur danse de présentation. J' y ai aussi vu l' endroit où l' être du vent de tempête *Yariporari* a été fixé pour repousser les fumées d' épidémies loin des anciens Blancs et celui où ces-ci ancêtres ont appris à mourir et à se mettre en terre, là où leurs ossements sont restés, ensevelis dans un trou fermé par un grand rocher. C' est ainsi. J' ai vu toutes ces choses en dormant, lorsque les *xapiripë* ont emmené au loin mon image durant le temps du rêve et m' ont parlé de ces lignes de pierres qu' ils connaissent.

Ces rochers sont toujours restés en place, même si *Omama* n' est plus depuis longtemps. C' est bien pour cela qu' il a choisi d' utiliser ces blocs de pierre. Il a voulu qu' ils demeurent toujours debout, inaltérables, et que les êtres humains nés bien

après lui puissent encore les voir et penser : « Ce sont là les traces d'*Omama* qui a créé nos ancêtres ! » Ainsi, s'il n'avait pas fixé une telle empreinte, leur esprit, égaré, s'interrogerait en vain sur la manière dont ils sont venus à l'existence. C'est ce que j'ai pensé. Pourtant, les jeunes gens, très nombreux, qui viennent voir ces pierres sans s'effrayer du grand vent qui les entoure, demeurent perplexes. En les contemplant, ils ne savent pas quoi en penser car leurs aînés ont perdu leurs vraies paroles. Ils se demandent seulement comment les anciens ont pu soulever une charge si lourde. Ces pierres d'*Omama* et des anciens Blancs ne doivent pas être maltraitées. Leurs spectres y sont toujours présents auprès de leurs ossements ensevelis. Si elles étaient détruites, leur loi* prendrait fin et serait oubliée. Cette loi* est le centre de la pensée, la mémoire* de ceux qui sont restés après eux : c'est l'enseignement de leurs ancêtres. Elle est pour eux comme le sont pour nous les paroles d'*Omama* dont nous suivons le chemin jusqu'à maintenant. Si cette loi*, cette marque* ne s'interpose plus, les gens deviendront de plus en plus oublieux ; ils ne cesseront alors plus de maltraiter la terre et de s'entretuer. C'est pourquoi elles doivent être préservées telles qu'elles sont car ceux qui se sont donné tant de mal pour ériger ces pierres ont pensé que leurs enfants pourraient les contempler après leur mort pour ne pas oublier. Ils les ont amenées de très loin, sans machines*. Ils ont travaillé sans répit pour les fixer droite dans la terre. C'est de cette manière qu'ils ont inventé la peine du travail, que les Blancs connaissent depuis toujours. Nous, c'est *Koyori*, l'ancêtre Fourmi manioc, qui nous a inculqué le dur labeur de nos jardins sous la brûlure du soleil⁴³. C'est ainsi. Si ces pierres sont renversées par des machines, les spectres des ancêtres des Blancs seront furieux et penseront que ceux qui se prétendent aujourd'hui de grands hommes sur leur terre n'ont aucune sagesse.

*

Après avoir accepté de faire ce voyage, j'étais très inquiet à l'idée de voler vers la terre où *Omama* a créé les ancêtres des Blancs, si loin des miens et des autres chamans de ma maison. C'est pourquoi j'ai demandé à mon beau-père d'être vigilant et de m'aider. Ainsi, avant mon départ, a-t-il commencé à me protéger avec ses paroles d'ancien. Il m'avisa d'abord de n'emmener avec moi que quelques-uns de mes esprits. Tous les autres durent rester confinés dans leur maison au-dessus

⁴³ Sur *Koyori* et l'origine des jardins, voir le chapitre VIII.

de notre forêt. Il remonta ensuite leurs chemins très haut dans la poitrine du ciel afin qu'ils ne soient pas arrachés par l'avion* qui allait m'emmener. Sans cette précaution, ils auraient pu être balayés par les vents et projetés dans des lointains où ils se seraient perdus et étouffés. Les *xapiripë*, malgré leur puissance, sont aussi légers que des plumules. Si les miens avaient été renversés et emportés vers les confins du ciel ou s'ils avaient été capturés par des êtres maléfiques durant mon absence, j'aurais pu en mourir. Ainsi, avant mon départ, afin de les protéger, les anciens chamans de *Watoriki* ont-ils fermé leurs miroirs, tissé sur leur maison un solide revêtement et fixé autour un vent puissant. Puis ils les ont instruits de ne pas s'en éloigner jusqu'à mon retour.

Seuls les plus avisés et les plus résistants des esprits peuvent me suivre et me venir en aide dans de tels voyages, comme l'image d'*Omama*, créateur des Blancs, qui soutient les avions* en les portant sur un chemin de métal dans le ciel ou celle de l'ancien spectre chasseur, *Porepatari*, qui, le premier a côtoyé et imité les paroles de ces étrangers. Mais d'autres esprits m'accompagnent aussi pour me défendre, comme celui du caïman, avec son énorme machette, ou celui du maître du coton, *Xinarumari*, avec sa queue venimeuse. Sans la protection de ces *xapiripë* les esprits hostiles de lointains chamans étrangers auraient m'affaiblir et me rendre somnolent, m'étourdir de vertige ou même faire tomber l'avion* qui m'emménait. Avec leur soutien, je ne crains rien et je garde toute ma force au point d'épuiser les Blancs sans interrompre mes paroles. Pourtant, malgré cela, ceux de mes esprits qui restent dans la forêt s'inquiètent de me voir disparaître dans les lointains. Ainsi l'esprit lune, *Poriporiri*, s'efforce-t-il de maintenir la clarté de ses yeux fixés sur moi, comme une lampe électrique*, afin que je ne perde pas le chemin du retour. Les esprits singes-araignées, eux, ne cessent de lancer des appels afin que les *xapiripë* qui m'accompagnent les rassurent à mon propos. Durant la nuit, devenu spectre sous l'effet de nourritures inconnues, j'entends ainsi souvent, dans mon rêve, leurs clameurs inquiètes: « Où est donc passé notre père ! Il va se perdre ! Qu'il nous revienne très vite ! Ces étrangers vont le maltraiter ! Il va tomber malade ! ». Alors, les esprits qui me protègent les rassurent : « Ma ! Il est ici, avec nous, et il se porte bien ! Ne soyez pas impatients ! Ce n'est pas si loin, il reviendra bientôt ! Si vous

entendez vociférer la voix des tonnerres, ne soyez pas inquiets ! Ils seront en colère en raison de la mort d'autres chamans⁴⁴ !»

C'est de cette manière que je me suis préparé, la première fois, pour me rendre si loin, sur la terre des ancêtres des Blancs. Avant cela, je n'étais guère avisé. Il m'est ainsi arrivé de voyager sans précaution avec mes *xapiripë* en compagnie des Blancs et de manquer d'en mourir, même pas très loin de chez moi, dans notre forêt ! Cela s'est produit lorsque j'étais en visite dans les hautes terres, chez les gens de *Tëpëxina*. J'étais en train de faire danser les esprits avec mes hôtes lorsque, soudain, les Blancs qui m'avaient accompagné se mirent à projeter sur nous une lumière éblouissante⁴⁵. Je ne connaissais pas encore ces choses qui capturent des images pour la télévision* ! Alors, mes *xapiripë*, qui étaient encore proches de la terre, furent aussitôt attirés vers la machine que les Blancs pointaient sur nous. Égarés par cette intense clarté, aussi brillante que celle de leurs chemins et de leurs maisons, ils suivirent le flux de lumière qui les aspira à l'intérieur de la machine où ils se trouvèrent collés et enfermés. À cause de cela, dès que je suis revenu à *Watoriki*, quelques jours après, je tombai très malade. J'étais très affaibli, pris de vertiges et je balbutiais comme un spectre. Mon beau-père, inquiet, me demanda : « À qui as-tu donné tes esprits ? » Je crus bien que je n'en réchapperais pas car je savais que, lorsque les *xapiripë* quittent leur père, celui-ci, devenu vide, risque de mourir rapidement. Pourtant, un de mes beaux-frères - un grand chaman qui n'est plus aujourd'hui - comprit que la machine de télévision* - que nous appelons aussi *amoahiki*, arbres à chants⁴⁶ - les avait dispersés comme des plumules brillantes et enfermés à l'intérieur d'elle-même. À force de travail, il réussit à arracher mes esprits captifs et à les ramener vers leur maison dans la poitrine du ciel. Il fut très habile et je réussis à guérir rapidement. Cependant, il me mit en garde contre mon imprudence et, depuis lors, j'ai toujours suivi ses paroles : « Ne voyage plus avec tes esprits auprès des Blancs ! Ils les captureront à nouveau et tu mourras ! ». C'est pourquoi, maintenant, seuls quelques *xapiripë* très puissants peuvent accompagner mes voyages afin de m'empêcher de devenir autre et de me protéger.

⁴⁴ Les vociférations de colère des tonnerres sont le « signe/son annonciateur » (*heã*) de la mort d'un ancien chaman, voir les chapitre VIII et XXIV.

⁴⁵ C'est une équipe de reportage de la TV Globo qui, au début des années 1980, a filmé ainsi Davi dans la région du poste FUNAI de Surucucus alors qu'il participait à une séance de cure chamanique de ses hôtes.

⁴⁶ Sur ces arbres à chants chamaniques, voir le chapitre IV.

*

Ces terres lointaines sont des terres d'esprits⁴⁷. De là viennent beaucoup des *xapiripë* qui descendent à nous, comme ceux des anciens blancs, les *Napënapëripë*, ou ceux de l'abeille *remoremo moxi*, qui leur a inculqué leur langue, et beaucoup d'autres. C'est pourquoi, il est dangereux de se diriger en avion* dans la direction de la terre d'origine de ces esprits. C'est ainsi. Un chaman qui se dirigerait à son insu vers la terre-miroir⁴⁸ des *xapiripë* qui descendent jusqu'à lui risquerait de périr aussitôt qu'il la verrait. Cependant, les esprits sont très avisés et l'on ne peut jamais atteindre le lieu d'où ils descendent. Dès qu'un chaman se dirige vers leur miroir, ils le font se transformer et disparaître à sa vue. À son approche, ils le font basculer et se retourner sur elle-même. Ainsi, au lieu de s'y heurter et d'en mourir, il continue à s'avancer dans le vide et, aussitôt, lui tourne le dos. Cela l'empêche de perdre conscience et de devenir spectre et il ne ressent alors qu'une profonde somnolence. C'est ce qui m'est arrivé dans ce voyage vers la terre des anciens Blancs. Au moment d'arriver, depuis l'avion*, je la vis s'approcher devant moi comme un immense miroir aux reflets aveuglants. C'était très effrayant car, à cette époque, je ne savais rien de tout cela ! Mes yeux restèrent longtemps fixés sur cette luminosité intense. Je me sentis pris de torpeur et de vertige. J'étais sur le point de perdre conscience et je compris que c'était parce que j'étais en train de m'approcher d'une terre d'esprits. Pourtant, brusquement, au moment où je pensais l'atteindre et mourir, cette terre-miroir se retourna pour prendre, ailleurs, la place de celle d'où je venais. C'est vrai. Les *xapiripë* en me voyant arriver, l'ont fait basculer sur elle-même pour me faire passer au delà. Et lorsque l'avion* était prêt d'atterrir, son chemin reposait déjà sur le sol d'une nouvelle terre qu'ils avaient interposé devant moi. C'est comme s'il y avait eu une substitution : le miroir qui était devant mes yeux a disparu en se renversant tandis qu'une autre terre l'a soudain remplacée. S'il n'en était pas ainsi, si les esprits n'avaient pas retourné leur terre-miroir à mon approche, on aurait bientôt ramené mon corps à *Watoriki* pour que les miens l'exposent en forêt et brûlent mes ossements !

C'est ainsi. Il ne faudrait pas croire que les *xapiripë* n'existent pas sur la terre des anciens Blancs. Le vent n'y souffle pas sans motif et la pluie n'y tombe pas

⁴⁷ La terre des ancêtres Blancs est « une terre d'esprit » (*xapiri urihipë*), une « terre d'où descendent vers nous les esprits » (*xapiripëni ware napë ithouwi thë urihi*).

⁴⁸ Littéralement : *urihi mirekopë*, la « terre-forêt miroir (chamanique) ».

seule, comme ailleurs. Les êtres de l'obscurité et du chaos sont proches. La nuit tombe très vite, sans qu'on ait le temps de s'en apercevoir ! Les Blancs d'aujourd'hui ne voient pas ces esprits et n'y pensent même jamais. Pourtant, ils existaient sur leur terre avant qu'eux-mêmes ne soient créés. Ils y sont nombreux et très puissants. C'est bien pour cela que j'ai été pris d'un tel vertige dès que j'y suis arrivé ! Nous, chamans, nous le savons car nous faisons descendre ces *xapiripë* dans nos maisons en buvant la poudre de *yãkoana*. Ils vivent chez les Blancs dans la fraîcheur des hautes montagnes, loin des êtres humains et des endroits où ils ont détruit la forêt. Ils n'habitent certainement pas dans les villes* pleines de fumées ! C'est ainsi. J'ai vu de mes yeux ces montagnes de la terre des anciens Blancs, couvertes de blancheur comme celle des plumules éclatantes des *xapiripë*. J'y ai aussi voyagé en rêve, sous l'effet de la malaria, jusqu'à la source de l'eau pure qu'ils y possèdent. Le vent y est glacial et ces esprits ont des mains très froides qui savent vraiment guérir. C'est de là que viennent les enveloppes d'eau que les Blancs vendent dans la ville*⁴⁹. C'est la même que celle des pics rocheux de notre forêt. Nous, chamans, nous l'appelons *mãu krouma u*, l'eau de la grenouille *krouma*, ou *mãu pora u*, l'eau du rapide. C'est celle où se baignent et celle que boivent les esprits des oiseaux *seisiki*, des perroquets *werehe* et des milans *witiwitima namo*.

Ces esprits de la terre des Blancs sont les images de leurs ancêtres morts depuis très longtemps. Nous les appelons *Napënapëripë*. Ce sont les images de ceux qui ont fixé les hautes pierres de la maison d'*Omama* ; de ceux qui ont créé les marchandises, les peaux de papier et les médicaments* ; de ceux qui leur ont donné leurs chants et leurs paroles. C'est ainsi, même s'ils l'ont oublié. Lors de mon premier voyage sur cette terre lointaine, j'ai souvent vu ces images dans le temps de mon rêve. Elles descendaient et dansaient auprès de moi sous forme de spectres, comme le font les *xapiripë*. Cela est arrivé parce que c'est sur cette terre qu'*Omama* a, au premier temps, déposé l'écume du sang des anciens habitants d'*Hayowari* avec laquelle il a créé ces étrangers. Ces esprits *Napënapëripë* défendent les descendants des anciens Blancs contre les épidémies et veulent sauvegarder la beauté de leur terre. Pourtant, les Blancs d'aujourd'hui ne savent pas non plus prendre soin de la terre-miroir de ces *xapiripë* qui viennent de leurs ancêtres. Cela me préoccupe. Autrefois, leurs anciens les connaissaient et les faisaient danser. Ils

⁴⁹ En Yanomami, *mãu u pesi*, allusion aux bouteilles d'eau minérale. Lors d'un autre voyage militant en Europe, Davi a fait une excursion dans les Alpes du nord de l'Italie.

savaient imiter leurs chants et construisaient leurs maisons comme les leurs. Mais ceux qui sont venus après eux, leurs fils et leurs gendres, les ont peu à peu oubliés. Ils ont cessé d'entendre leurs paroles et de les appeler quand ils ont créé les villes*. Ils sont alors devenus oublieux avec les livres*. *Teosi* était jaloux de la beauté des paroles des *xapiripë* et s'est mis à en parler avec colère : « N'écoutez plus les paroles des esprits ! Elles salissent votre poitrine. Ce sont celles de *Satanasi*. Regardez plutôt les miennes sur des peaux d'images ! Ces *xapiripë* sont des habitants de la forêt, ils sont mauvais ! Ce ne sont que des animaux, ne regardez pas leurs images, contentez-vous de les manger !⁵⁰ » Les dires de *Teosi* se sont répandus et ils ont chassé ceux des *xapiripë* de la pensée des anciens Blancs, finissant par prendre leur place. Ainsi la pensée de ces derniers est-elle devenue obscure et emmêlée, toujours éperdue à la recherche d'autres paroles. Cependant, malgré cela, les *xapiripë* de leur terre ne sont pas morts. Ils y habitent toujours les maisons que leur a donné *Omama* et ne descendent que pour les chamans qui savent les voir.

*

Lors de ce premier voyage jusqu'à la terre des anciens Blancs, il m'arrivait souvent de dormir en état de spectre sous l'effet de la chaleur des nourritures des Blancs. C'est ainsi que j'ai aussi vu en rêve les esprits des abeilles de la forêt. Au premier temps les femmes miel clamaient elles-mêmes leurs noms de tous côtés à l'ancêtre martre *hoari* qui les collectait d'un endroit à l'autre. Elles finirent ainsi par l'étourdir et par le faire trébucher sur une racine. Il s'emporta et, en pestant contre elles, finit par les faire fuir dans toutes les directions. Alors, leurs images se réfugièrent là où elles les miels sont cachés aujourd'hui⁵¹. C'est pourquoi les nids des abeilles sont si difficiles à trouver ! Certaines s'enfuirent même jusque chez les Blancs, qui les gardent maintenant dans de grandes caisses de bois. Nos anciens faisaient danser ces esprits abeilles depuis toujours. Ce sont eux qui sont venus me parler dans le temps du rêve pour me dire leur inquiétude : « Toi qui es devenu esprit, parle avec force aux Blancs qui vont t'écouter ! Ils manquent par trop de sagesse ! Ils doivent convaincre les leurs de cesser de maltraiter les arbres de la forêt ! Il n'y aura bientôt plus de fleurs parfumées pour nous nourrir et faire du miel.

⁵⁰ Voir le chapitre XI sur les prêches de la *New Tribes Mission* qu'a connu Davi.

⁵¹ Pour une version de ce mythe, voir M110. Les Yanomami consomment plus d'une quarantaine de miels sauvages de toutes saveurs des plus sucrés aux plus acides.

Nous périrons comme tous ses habitants ! » C'est ainsi. Les abeilles sont aussi des esprits *xapiripë*, c'est pourquoi leurs images m'ont parlé de cette façon durant la nuit. Le lendemain j'ai révélé aussitôt dans mon discours aux Blancs ce qu'elles m'avaient dit. D'entendre leur plainte et de penser que les Blancs ne maltraitent pas seulement les êtres humains m'avait fait peine. Ces ancêtres abeilles se sentent menacés et tentent, tout comme nous, de défendre la forêt où, au premier temps, ils sont venus à l'existence. Les abeilles sont très intelligentes et travaillent sans répit dans les fleurs qu'elles vont chercher très loin, d'arbre en arbre, pour fabriquer les miels. C'est pour cela qu'ils sont si savoureux et que, enfants et adultes, nous les apprécions autant. Couper les arbres c'est détruire leurs chemins dans la forêt. Sans arbres en fleurs, elles ne sauront plus où faire leur travail et s'enfuiront à jamais très loin de notre terre. C'est pourquoi j'ai déclaré aux Blancs qui m'écoutaient : « Vous dites souvent que vous voulez défendre ce que vous appelez la nature*. Alors, ne vous contentez pas d'en parler, faites le vraiment. Vous devez nous aider dès maintenant à protéger ce qu'il reste encore de la forêt. Ses habitants nous parlent déjà avec la crainte de disparaître. Pourtant vous êtes sourds à leurs paroles car vous ne voyez pas danser leurs images dans le temps du rêve. A nous, qui savons les écouter, elles demandent souvent de parler aux Blancs pour qu'ils cessent de manger la forêt.»

*

Une fois revenu chez moi de ce premier long voyage sur la terre des ancêtres des Blancs, dès que je me suis assis dans mon hamac, je fus pris d'étourdissement. Après avoir volé si longtemps en avion, le sol de la forêt continuait à tourner autour de moi. Je gardais les yeux fixés devant moi, comme un spectre. Ma pensée était obstruée. J'étais somnolent, mais cela n'était pas par paresse. Je tentai alors d'aller chasser, mais je ne voyais rien autour de moi, aucun gibier. J'étais si affaibli que je trébuchais partout et je fus même obligé de m'étendre de temps à autre sur le sol. De m'être tellement éloigné de la forêt pour m'approcher d'un lieu d'où descendent les esprits m'avait fait vraiment devenir autre ! Si les chamans qui m'avaient initié autrefois ne m'avaient pas aidés, j'aurais peut-être fini par en mourir !

Peu avant mon retour, les *xapiripë* qui m'avaient escorté revinrent en éclaireur pour annoncer mon arrivée. Puis ils s'étendirent dans leurs hamacs pour retrouver leurs forces. Ceux qui étaient restés dans la forêt furent heureux de me savoir proche : « *Haixopë* ! Père revient vers nous ! Rien de fâcheux ne lui est arrivé ! Il est

indemne ! aë ! ». Ils m'attendaient avec impatience, affamés. Les anciens chamans de ma maison étaient à mes côtés. Ils m'aidèrent à replacer leurs chemins dans la poitrine du ciel afin de chasser le sommeil qui s'était emparé de moi. Je bus ainsi jour après jour la poudre de *yãkoana* afin de nourrir à nouveau les esprits que j'avais abandonnés si longtemps. Alors, une fois repus ils ne cessèrent plus de chanter et de faire leur danse de présentation avec allégresse. C'est de cette manière que j'ai pu me remettre après ce lointain voyage et c'est toujours ainsi que je procède lorsque je reviens chez moi après une longue visite chez les Blancs. S'il n'en était pas ainsi, le vertige ne me quitterait plus.

Si on ne nourrit pas ses esprits comme il le faut, ils souffrent de la faim, comme les humains. Je l'ai dit, la poudre de *yãkoana* est leur nourriture. Ils ne peuvent certainement pas rester dans leurs hamacs à ne rien faire, surtout les plus jeunes. Si leur père, le chaman, ne les fait pas souvent danser et chanter ils se sentent négligés. Ils se prennent de courroux et commencent à se plaindre ouvertement de lui : « Il a une langue de revenant ! C'est un paresseux ! En fait, il ne nous veut pas ! Il nous a fait venir à lui pour rien ! Ne restons pas là, partons ! » Et s'il persiste à ne pas s'occuper d'eux, ils finissent vraiment par quitter leur maison d'esprits pour s'en retourner chez eux. Par contre, s'il boit souvent la *yãkoana*, ils sont heureux et dansent avec gaîté. Ils entonnent alors leurs chants l'un après l'autre, sans répit. C'est ainsi que les autres *xapiripë*, entendant leurs voix euphoriques depuis les lointains, sont pris du désir de venir à leur tour s'installer dans la maison d'esprits de leur père.

*

Les ancêtres des Blancs n'ont pas, comme nos anciens, protégé la forêt où ils sont venus à l'existence. Ils en ont coupé presque tous les arbres pour ouvrir d'immenses jardins. J'ai vu de mes yeux le peu qu'il en reste, comme des taches, ici et là. Pourtant, l'image d'*Omama* leur avait enseigné, pour épargner leur forêt, à édifier des maisons de pierre qui ne vieillissent jamais. Elle leur avait dit, dans le temps du rêve : « Les poteaux de bois pourrissent et doivent être remplacés souvent. Découpez de grandes pierres et plantez-les dans le sol pour construire vos maisons. Vous ne travaillerez ainsi qu'une fois et vous préserverez les arbres qui vous donnent leur fruits et dont les fleurs desquels nourrissent les abeilles ! » Ils ont ainsi commencé à briser de grands rocs avec leurs haches. Puis ils sont devenus plus ingénieux. Ils ont fabriqué des outils pour découper de plus petites pierres et une

boue qui, en séchant, durcit et les colle ensemble. Ils ont ainsi réussi à édifier des maisons de pierres solides et plus nombreuses. Ils en ont été satisfaits et l'idée leur est venue de dessiner la terre autour de chacune de leurs maisons. Ils ont alors découvert la beauté des marchandises et se sont mis à les fabriquer sans répit. Puis, elles ont tellement augmenté qu'ils durent construire de nouvelles maisons pour les abriter et les distribuer⁵². Ils en édifièrent aussi pour accumuler les nourritures de leurs jardins. Puis, lorsque toutes ces maisons de pierre sont devenues très nombreuses avec des chemins enchevêtrés allant de l'une à l'autre, ils leur ont donné le nom de « ville* ». C'est ainsi que la forêt a disparu peu à peu de leur terre avec le gibier qui l'habitait. Pourtant, ils ont gardé quelques animaux vivants dans des enclos et en ont enfermé d'autres, morts, dans des caisses de verre* pour que leurs enfants puissent les voir, comme des souvenirs*⁵³. C'est à tout cela que je pensais en marchant dans les villes*. J'étais très loin de ma maison et, pour la première fois, je voyais la terre des anciens blancs. Alors, je me promenais, sans rien dire, en observant les maisons et les gens. Ma pensée ne cessait de se déployer dans toutes les directions car je voulais comprendre.

⁵² Le portugais *loja* (« boutique, magasin ») est traduit par les expressions *matihipë t'hari*, « contenant/abris de marchandises » ou *matihipë rurataatima yahi*, « maison pour acquérir les marchandises ».

⁵³ Allusions, évidemment, aux jardins zoologiques aux musées d'histoire naturelle.

XIX

L'amour de la marchandise

« *Que font les Blancs de tout cet or ? Est-ce qu'ils le mangent ?* »

Davi Kopenawa⁵⁴

Au début, la terre des premiers Blancs ressemblait à la nôtre et ils y étaient aussi peu nombreux que nous le sommes dans la nôtre. Pourtant, peu à peu, leur pensée s'est égarée dans un chemin obscur et enchevêtré. Leurs ancêtres les plus sages, ceux qu'*Omama* avait créés et auxquels il avait donné ses paroles comme aux nôtres, sont morts. Ceux qui vinrent après eux eurent de très nombreux enfants. Ils commencèrent à considérer les dires de leurs anciens comme des mensonges et les oublièrent peu à peu. Ils défrichèrent toute leur forêt pour y ouvrir des jardins de plus en plus étendus. *Omama* avait enseigné à leurs pères l'usage de quelques outils de fer. Ils ne s'en satisfirent plus. Ils se mirent à désirer sans répit la beauté du métal, solide et tranchant, qu'il avait dissimulé sous la terre et les eaux. Ils commencèrent à arracher les minerais* du sol avec avidité. Ils construisirent des usines* pour les cuire et fabriquer des marchandises en grande quantité. Alors, leur pensée se fixa vraiment sur elles. Ils s'en éprurent comme si elles étaient de belles femmes. Ils oublièrent la beauté de la forêt. Ils se dirent : « *Haixopë* ! Nos mains ne sont-elles pas habiles à façonner ces objets ! Il n'y a que nous pour être aussi ingénieux ! Nous sommes le peuple de la marchandise⁵⁵ ! Nous pourrions devenir nombreux sans être jamais démunis ! Créons aussi des peaux de papier* pour les échanger ! » Ils firent alors proliférer partout l'argent* ainsi que les marmites et les boîtes de métal, les machettes et les haches, les couteaux et les ciseaux, les

⁵⁴ Discours au Tribunal permanent des peuples sur l'Amazonie brésilienne, Paris, le 13 octobre 1990. Cette exclamation fait un étrange écho, à travers les siècles, à celle du dernier roi du Michoacan, Tangaxoan Tzintzicha, au moment de la Conquête de l'ancien Mexique : « *Pourquoi veulent-ils tout cet or ? Assurément ces dieux doivent le manger, et c'est pour cela qu'ils le désirent tant.* » (Le Clézio, 1997 : 135).

⁵⁵ Littéralement, « les habitants/gens de la marchandise (*matihi t^hëripë*) ou « les possesseurs/maîtres des marchandises » (*matihipë potima t^hëpë*).

moteurs* et les radios, les fusils et les vêtements et les tôles⁵⁶. Ils capturèrent aussi la lumière avec les éclairs des tonnerres tombés à terre. Ils en furent très satisfaits. En se visitant d'une ville* à l'autre tous les Blancs finirent par s'imiter entre eux. Ainsi, les paroles des marchandises et de l'argent* se répandirent-elles partout sur la terre de leurs ancêtres. C'est ce que je pense. En voulant posséder toutes ces marchandises, ils furent pris d'un désir sans limite⁵⁷. Leur pensée s'enfuma et la nuit l'envahit. Elle se ferma aux autres choses. C'est avec ces paroles de la marchandise que les Blancs ont commencé à couper tous les arbres, à maltraiter la terre et à salir les cours d'eau. Ils ont d'abord commencé chez eux. Maintenant, ils n'ont presque plus de forêt, leur terre est malade et ils ne peuvent plus boire l'eau de leurs rivières. C'est ainsi.

*

Dans notre langue, nous donnons aux objets des Blancs le nom de *matihipë*. Mais cette parole est très ancienne. Elle existait bien avant que ces derniers n'arrivent dans la forêt. C'est une parole du début,⁵⁸ même si nous l'utilisons aujourd'hui pour désigner les marchandises. Ainsi, autrefois, ce sont d'autres choses que nos anciens nommaient ainsi. Ils appelaient *matihipë* les ornements avec lesquels ils se paraient pour les fêtes *reahu*⁵⁹: les bouquets de caudales d'ara, les queues de toucan ainsi que les brassards de crêtes de hoccas et d'agamis qui ornaient leurs bras, mais aussi les plumes de perroquets et de pénélopes qui étaient fichées dans le lobe de leurs oreilles. Ils chassaient également les oiseaux *sei si*, *hëima si* et *wisawisama si* pour la beauté de leurs dépouilles qu'ils nommaient, de la même façon, *matihipë*. Avant leurs fêtes *reahu*, les grands hommes ne manquaient pas d'exhorter les jeunes gens de leur maison en leur clamant : « Allez flécher des *matihipë* pour ne pas paraître laids et malhabiles à la chasse lors de votre danse de présentation ! ». Ils suivaient en cela les paroles que leur avait donné *Omama*. Les

⁵⁶ Les baraquements des Blancs en Amazonie sont souvent couverts de tôles ondulées que les Yanomami nomment *yano siki*, « peaux de maison ». Cette liste de « marchandises » (*matihipë*) est caractéristique de ce qui peut être observé, par exemple, dans le poste de la FUNAI ou une mission.

⁵⁷ L'expression verbale utilisée ici : *xi toai*, désigne aussi bien l'avidité euphorique que la jouissance sexuelle.

⁵⁸ Une « parole du début » traduit l'expression *hapa t'hë ä*.

⁵⁹ Le mot *paixipë* (ou *paixiki*) qui désigne les bouquets de plumes fixés dans les brassards est souvent employé comme un synonyme de *matihipë* (ou *matihiki*), terme qui pourrait ainsi être traduit par « ornement, objet précieux » (voir Lévi-Strauss, 1996 : 41 qui rapproche la valeur des parures de plumes amazoniennes de celle de l'or dans notre histoire). Les menus objets quotidiens conservés dans des vanneries ajourées sont par contre désignés comme *mōrapë*. Arcs, flèches, paniers et autres objets d'usage quotidien n'entrent pas dans la catégorie des *matihipë*.

jeunes filles disaient alors d'un jeune homme toujours magnifiquement paré de plumes : « Comme il est beau, couvert de *matihipë* ! » et les anciens : « C'est un bon chasseur de *matihipë* ! »⁶⁰. C'était ainsi. Pour nous, chamans, cette parole qui désigne les ornements est très haute car il s'agit de biens d'*Omama*. Ces parures évoquent les esprits qu'il a créé et, ainsi, leur vue nous donne-t-elle une pensée claire, fraîche et forte. C'est pourquoi la parole qui les nomme a aussi valeur d'esprits : elle donne à voir la beauté des *xapiripë* à qui ces parures appartiennent et elle nous fait penser à eux⁶¹.

Cependant, lorsque l'un d'entre nous meurt et que sa chair se décompose, nous nommons aussi ses ossements *matihipë*. Nous les brûlons puis nous les pilons afin d'en conserver les cendres dans une petitealebasse *pora axi* et, alors, nous désignons cette gourde cinéraire avec la même parole, *matihipë*. Ainsi avons-nous deux façons de dire : *pora axi* et *matihipë*. Les os des morts et leurs cendres sont des choses que l'on ne peut simplement jeter dans la forêt ! C'est pourquoi cette parole ancienne, *matihipë*, leur est attachée. Une personne qui se débarrassait sans ménagement des cendres d'un mort qui lui ont été confiées⁶² devrait aussitôt affronter la vengeance des proches du mort. Ainsi, s'il venait à être rapporté à ces derniers qu'un invité ait déclaré : « J'ai jeté le contenu de sa gourde *pora axi*, je n'avais aucune amitié pour lui ! », pris de peine et de fureur, ils voudraient aussitôt se battre ! Ils se mettent ainsi en colère même si un invité à qui ils ont demandé d'enterrer ces cendres à côté de leur foyer lors d'une fête *reahu* les renverse par inadvertance dans le feu. C'est ainsi, on ne peut maltraiter les cendres d'un défunt ! Et lorsque ce sont celles d'un homme vaillant et travailleur ou d'un ancien chaman, habile à soigner et à repousser les êtres maléfiques, on en prend encore plus de soin. Ainsi n'est-ce pas sans raison que l'on nomme *matihipë* les cendres des ossements de nos morts. Elles valent pour nous plus que l'or pour les Blancs. C'est pourquoi nos ancêtres nous ont transmis une parole qui les désigne dont la valeur est très haute et solide.

Nos anciens, dès qu'ils ont vu tout les objets que recélaient les campements des Blancs, leur ont attaché la même parole – *matihipë* – car ils n'en avaient jamais

⁶⁰ Littéralement : *matihi xio*, « un cul (bon chasseur) d'ornements ».

⁶¹ Cette « parole a valeur d'esprits » : *t'ë ã në xapiripë* ; elle « donne à voir la valeur de beauté des esprits » : *në taamu xapiripë totihi* ; elle « fait penser aux esprits » : *pihi në xapiripë*.

⁶² Les gourdes cinéraires d'un mort sont généralement réparties entre les membres de plusieurs maisons alliées qui donneront, tour à tour, des cérémonies *reahu* pour les « mettre en oubli ».

vu de semblables et ils les trouvèrent très beaux⁶³. Ils virent ainsi pour la première fois des machettes, des couteaux et des haches neuves ; des marmites de métal, des coupons d'étoffe et de grands hamacs de coton, mais aussi des miroirs, des peignes, des fusils, des moteurs et des radios. Ils ont alors pensé : « Toutes ces choses sont vraiment magnifiques ! Ces étrangers doivent être très avisés pour que les traces de leurs mains soient si belles ! Ils possèdent tellement de ces objets précieux ! » Ils se mirent alors à désirer intensément ces marchandises* des Blancs et les appelèrent *matihipë*, comme si elles étaient des ornements de plumes ou des cendres d'ossements. Puis, ils commencèrent à nommer chacune d'entre elles afin de pouvoir les acquérir⁶⁴. Ce fut ainsi. Mais ils se sont vraiment trompés car ils ne se doutaient pas que ces objets amenaient avec eux les épidémies *xawara* et la mort.

*

Les objets, les nôtres mais surtout ceux des Blancs, persistent après notre mort. Ils ne pourrissent pas comme notre enveloppe corporelle. Les humains tombent malades, vieillissent et meurent facilement. Le métal des machettes, des haches et des couteaux, lui, rouille et se couvre de souillures de termites, mais ne disparaît pas de sitôt ! Il ne se décompose pas comme notre chair. Ainsi, les choses que nous fabriquons durent plus que nous et restent entières au-delà de notre décès. Elles ne meurent pas. Ainsi, nous ne souhaitons pas les garder durablement de notre vivant et nous ne les refusons jamais à ceux qui nous les demandent. Si nous le faisons, elles continueraient à exister après notre mort. Elles resteraient abandonnées sur le sol et ne serviraient qu'à donner peine à ceux qui nous pleurent, jusqu'à ce qu'ils les détruisent. C'est ainsi. Nous ne refusons pas de donner nos biens car nous savons que nous allons mourir. Nous pensons qu'il est laid, alors que nous sommes mortels, de ne pas vouloir lâcher prise des objets que nos mains touchent. Nous ne voulons pas mourir en les gardant solidement par-devers nous car, même si l'on est vraiment avare, on ne les emmène pas en mourant ! Ainsi, à peine les avons-nous acquis que nous ne tardons pas à en faire don à ceux qui les désirent à leur tour, que ce soit à des visiteurs ou à des hôtes de nos fêtes *reahu*.

⁶³ Les objets manufacturés les plus appréciés étant ceux qui pouvaient être considérés comme des versions superlatives d'objets déjà existants (machettes de bois de palmier vs. machettes métalliques, lames de bambou vs. couteaux, marmites d'aluminium vs poteries de terre cuite, etc.). Les objets réellement inconnus n'inspirant qu'indifférence ou crainte. Voir, sur ce sujet, Albert, 1988.

⁶⁴ *Poopë* désigne les outils métalliques, *mareaxipë* (puis, plus récemment, *ratapë*, du portugais *lata*, boîte métallique) les marmites d'aluminium, *kapixapë* les vêtements (du portugais *camisa*, chemise), *thooraa siki* (puis, ensuite, *t^hout^hou siki*) les hamacs industriels, *mirenapë* les miroirs, *t^haimahi* (puis, ensuite, *moka*) les fusils de chasse, etc...

Nous ne les conservons jamais longtemps. Nous suivons en cela les paroles de nos anciens. De plus, nos ancêtres n'ont jamais possédé de marchandises des Blancs, ainsi n'avons-nous cessé de les faire passer au-delà de nous peu après les avoir reçues. Elles s'en vont rapidement loin de nous avec les autres objets et se perdent dans la forêt. De cette manière, tout est bien.

Lorsqu'un être humain meurt, son spectre n'emporte pas sur le dos du ciel les objets que sa peau possédait sur la terre. Ils se trouvent délaissés et ne font qu'affliger les vivants en ravivant la nostalgie de celui qui les avait tenus dans ses mains. Alors, lorsque meurt l'homme ou la femme qui les avait fabriqués ou, simplement, les avait acquis, on dit que la trace de ses mains donne peine et que ces objets abandonnés sont orphelins. Nous disons cela parce qu'ils portent encore la trace du toucher du mort⁶⁵. Ainsi, si l'un de mes enfants ou ma femme venait à mourir, les choses qu'il avait l'habitude de manier conserveraient la trace de leur toucher. Alors je devrais, en pleurant, les brûler pour les faire disparaître à jamais. Les marchandises sont solides au-delà des humains, c'est pourquoi nous devons les détruire à la mort de leurs détenteurs, même si ceux qui leur survivent se sentent démunis. Nous ne voulons pas garder des objets qui portent la trace des mains d'un homme qui est mort en les possédant. Alors, nous les détruisons, ainsi que les paroles d'*Omama* l'ont enseigné à nos anciens. Nous sommes des gens différents des Blancs et notre pensée est autre. Chez eux, lorsqu'un père meurt, ses enfants se disent avec satisfaction : « Nous allons diviser ses marchandises et son argent* et les garder pour nous ! » Les Blancs ne brûlent pas les biens et les vieux objets de leurs défunts car leur pensée est pleine d'oubli. Moi, je ne dirai pas à mon fils : « À ma mort tu posséderas les haches et les machettes que j'ai accumulées ! » Je lui dis simplement : « Lorsque je ne serai plus, tu brûleras mes biens et tu vivras à ton tour dans cette forêt que je laisse pour toi. Elle seule ne meurt pas. Tu y chasseras et tu y ouvriras tes jardins pour nourrir les tiens ! » C'est ainsi. Nous, nous pensons qu'il est mauvais de posséder les biens d'un mort. Cela nous fait peine. Nos vrais biens ce sont les choses de la forêt, ses eaux, ses poissons, son gibier, ses arbres et ses fruits. Ce ne sont pas les marchandises. C'est pourquoi, dès que quelqu'un meurt, nous détruisons tous les objets qu'il a fabriqué et tous ceux qu'il possédait. Nous

⁶⁵ La trace de toucher (*hupano*) se dit aussi, dans ce contexte, *imisipë* (« peaux de la main »), *imino* (« trace de la main ») ou, simplement, *õno* (« trace ») et l'on dit qu'elle a « valeur de peine » (*ně õhotaĩ*). Tous ces termes sont considérés comme des synonymes (« parole proche », *thě ã ahete*).

broyons ses colliers de perle ; nous brûlons son hamac, ses flèches, son carquois, ses calebasses et ses ornements de plume. Nous écrasons ses marmites et les jetons au fonds de la rivière. Nous brisons sa machette contre une pierre avant d'en cacher les éclats dans un nid de termites. Nous ne voulons laisser subsister aucune de ses traces. Nous raclons la terre où il s'est accroupi et l'endroit où il attachait les cordes de son hamac sur les poteaux de la maison. Nous suivons ainsi ce que faisaient nos anciens depuis très longtemps. Ce n'est pas chose récente. C'est de cette manière que les vivants peuvent faire enfin cesser la peine qu'ils ressentent à voir les objets et les traces de celui qui n'est plus. Après cela, leur douleur s'apaise peu à peu et leur pensée redevient calme. Dans le cas contraire, ils garderaient entière leur nostalgie du défunt et la colère de son deuil.

Les pierres, les eaux, la terre, les montagnes, le ciel et le soleil ne meurent pas, comme les esprits. Ce sont des choses qui ne peuvent être détruites, que les *Xamat^hari* disent *parimi*, éternelles⁶⁶. Au contraire, le souffle de vie des humains est très court. Nous vivons peu de temps. Les épidémies *xawara*, les esprits maléfiques ou les sorciers de nos ennemis peuvent nous tuer facilement. Alors, la nostalgie de ceux qui ont disparu donne peine à ceux qui leur survivent. Ainsi, est-ce en songeant à la mort des nôtres ou de ceux pour qui nous avons de l'amitié que nous voulons être généreux. Nous nous disons que lorsqu'ils ne seront plus, nous serons tristes de n'avoir pas écouté leurs requêtes. Nous pensons alors : « *Hou ! J'ai manqué de jugement en me montrant aussi pingre ! Je n'ai pas répondu à ses demandes et, maintenant, le souvenir de sa bouche me fait peine !* » Et, puis, je l'ai dit, en sachant que nous allons nous-mêmes disparaître, nous ne voulons pas laisser de biens sur le sol après nous. C'est pourquoi, lorsqu'un visiteur d'une maison amie nous demande des marchandises, nous ne les lui refusons pas. Nous lui disons plutôt : « Saisis-toi de cette machette à ton tour ! Si je viens à mourir, porteras-tu mon deuil ? Te lamenteras-tu vraiment ? » Alors, il nous répond : « *Ma ! Je suis celui qui te pleurera avec le plus d'affliction !* » Enfin, on ajoute : « Si la morsure d'un serpent me fait périr, brise l'objet que je viens de te donner et enfouis ses fragments dans la boue de la rivière ! » Puis nous ne demandons rien en échange sur le moment, seulement plus tard, à une autre occasion. Il n'y a que dans le cas où c'est notre arc que notre

⁶⁶ Un grand chaman est parfois désigné par les expressions *xapiri tihi*, « arbre d'esprit », ou *parimi tihi*, « arbre d'éternité ».

invité convoite que nous pouvons obtenir aussitôt le sien en échange⁶⁷. Les anciens peuvent aussi se dire : « J'ai déjà des cheveux blancs et les étrangers sont proches. Je vais sans doute bientôt périr de leurs fumées d'épidémie et faire pleurer les miens. Je suis un ancien et je fais déjà peine à voir ! Je lâcherai bientôt prise de mes biens, c'est pourquoi je te donne ces marchandises ! » Ce sont de telles paroles que nous avons coutume d'employer à propos de nos possessions. Les Blancs ne sont pas ainsi. Ils accumulent leurs marchandises auprès d'eux, alignées sur des planches de bois au fond de leurs maisons et les y laissent vieillir très longtemps avant de s'en défaire. Ils passent leur temps à les refuser, à faire des promesses et à exiger que l'on travaille pour les obtenir. Puis, à la fin, ils ne donnent rien ou n'en cèdent que quelques-unes, à contrecœur, en exigeant encore plus de travail en contrepartie. Ils se comportent comme un beau-père qui trompe son gendre en service marital *turahamu*. Il le fait travailler longtemps en lui promettant sa fille lorsqu'elle est encore une enfant, puis, dès qu'elle a atteint la puberté, il commence à trouver des prétextes pour retarder le moment où il l'enverra attacher son hamac au foyer de son mari, ou, pire, il finit par la donner à un autre.

*

Nous, Yanomami, nous ne détenons pas vraiment de biens en propre. Nous ne conservons jamais bien longtemps les objets que nous possédons, même si nous sommes très démunis. Nous les donnons toujours à ceux qui en ont le désir et ils s'en vont ainsi toujours au-delà de nous, de l'un à l'autre, sans cesse. Lorsque l'on acquiert une machette neuve, on la cédera rapidement à un invité qui nous la demandera au cours d'une fête *reahu*. On lui dira alors : « Je suis un habitant de la forêt, je ne veux pas posséder beaucoup de marchandises ! Prends cette vieille pièce de métal ! Il nous vient d'*Omama* et je m'en suis déjà assez servi ! Je ne veux pas te la refuser ! Emporte-la donc chez toi ! Tu ouvriras un nouveau jardin à ton tour ! Puis tu la donneras ensuite à quelqu'un d'autre ! Alors, parle de moi à celui à qui l'aura prise et aux siens. Je veux que l'on me connaisse avec amitié loin de ma maison ! Plus tard, je te demanderai à mon tour quelque chose ! » C'est ainsi. Cet invité, une fois revenu chez lui, ne tardera pas non plus à offrir sa nouvelle machette à d'autres visiteurs. Ainsi, de proche en proche, finira-t-elle par arriver chez des inconnus dans une forêt lointaine. C'est ainsi que nos sabres d'abattis aux poignées

⁶⁷ Les échanges yanomami sont, de préférence, différés. Les échanges immédiats sont beaucoup plus rares.

liées de fil de fer parviennent, depuis le Brésil, aux *Xamathari* du rio Siapa, au Venezuela* et que nous recevons nombres des leurs, aux larges pointes courbées.

De la même manière, si nous obtenons des perles de verre auprès des Blancs, nous les gardons peu de temps avant qu'elles ne s'éloignent de nous ! Nous les distribuerons d'abord aux gens de notre maison. Puis, lorsque ces derniers seront invités à une fête *reahu* chez nos alliés du rio Toototobi, ils les céderont à leurs hôtes pour acquérir d'autres objets. Ensuite, les gens de Toototobi iront en visite chez les *Weyuku t^hëripë* du haut rio Demini à qui ils les donneront à leur tour. Puis ces derniers les transmettront au delà encore, à d'autres *Xamathari* des hautes terres, en amont. Elles finiront alors par arriver chez les gens du rio Siapa, au Venezuela*. Ainsi, ces perles auront-elles voyagé très loin de nos mains, accompagnées de propos favorables à notre égard : « Awe ! Ces gens sont généreux, ce sont des amis ! Ils sont valeureux, c'est pourquoi ils sont vraiment prodigues⁶⁸ ! » Lorsque les habitants de ces maisons lointaines entendent de telles paroles, ils se disent qu'il serait bon d'ouvrir jusqu'à nous un sentier de visite, que nous nommons un chemin de gens généreux.⁶⁹ Ils déclarent avec satisfaction, en indiquant l'entrée de leur maison qui donne sur ce sentier : « Cette porte est généreuse ! Elle donne sur mon chemin de marchandises⁷⁰ ! » Ils commencent alors à venir faire des échanges avec nous afin d'obtenir des biens que nous avons acquis d'autres maisons ou des Blancs. Ce sont là nos usages, tant avec les objets que nous fabriquons qu'avec les marchandises des Blancs. Pourtant, ces derniers pensent souvent que nous sommes avides de marchandises seulement parce que nous leur en demandons. Mais cela n'est pas vrai ! Nous ne cessons de les faire passer de l'un à l'autre d'entre nous sans qu'elles ne s'arrêtent jamais. Personne ne les entasse en grand nombre dans sa maison seulement pour les voir vieillir sous ses yeux ! Au contraire, les grands hommes des Blancs sont avares et font souffrir les autres au travail avant de consentir à ne leur céder que quelques peaux de papier ! Ils ne connaissent que ces paroles : « Accumulons les biens, faisons s'étendre les villes ! Que les nôtres prospèrent, les autres n'ont qu'à mourir ! » C'est

⁶⁸ Les Yanomami associent étroitement vaillance, humour et générosité.

⁶⁹ Un « chemin de gens généreux » (*xi iheterima t^hëpë mǎe*). On peut dire aussi un « chemin par lequel sont apportées des marchandises » (*matihipë hirapraiwi t^hë mǎe*). Dans le cas contraire, on dira qu'il s'agit d'un « chemin de gens avares » (*xi imi t^hëpë mǎe*).

⁷⁰ Un « chemin de marchandises^{es} » traduit ici l'expression *matihipë mǎe*.

pourquoi tous ceux qui, sur leur terre, sont démunis et n'ont ni terre ni nourriture sont en colère.

Les marchandises sont comme des fiancées* pour les Blancs⁷¹. Leur pensée est tellement fixée sur elles que, s'ils viennent à les endommager alors qu'elles sont neuves, ils se mettent en rage au point d'en pleurer ! Ils en sont vraiment amoureux ! Ils s'endorment en songeant à elles comme on s'assoupit avec le souvenir d'une femme dont on a la nostalgie. Leur pensée passe longuement de l'une à l'autre jusqu'à ce qu'ils trouvent le sommeil. Ils pensent ainsi à leur voiture*, à leur argent* et à tous leurs biens ; à ceux qu'ils ont et à ceux qu'ils désirent encore et encore. C'est ainsi. Les marchandises les rendent euphoriques et répandent l'obscurité dans leur esprit. Nous ne sommes pas ainsi. Plus que sur les objets que nous demandons, c'est sur les esprits que notre pensée reste fixée. Il en est ainsi car les *xapiripë* protègent la forêt et repoussent loin de nous les esprits maléfiques, les fumées d'épidémies et tout ce qui est dangereux⁷². Si les Blancs pouvaient, comme nous, entendre d'autres paroles que celle de la marchandise, ils seraient généreux et moins hostiles envers nous. Ils ne voudraient pas détruire notre forêt.

*

Nous donnons aux autres les objets que nous possédons pour étendre notre amitié. Si nous ne le faisons pas, nous ne cesserions de vivre dans l'hostilité. Nous serions comme les Blancs qui se maltraitent sans cesse pour se voler des marchandises. Au contraire, lorsque des visiteurs nous demandent des objets que nous possédons, nous prenons peine à les entendre se lamenter d'être démunis et à les voir les désirer autant. Alors, nous les leur cédon aussitôt car nous voulons leur amitié. Nous leur disons : « Awe ! Emporte ces marchandises et soyons amis ! Ce ne sont pas des restes de ma main⁷³. Je les ai moi-même demandées à d'autres gens. Mais prends les quand même et montre-les au-delà encore, à d'autres visiteurs ! » C'est ainsi. Notre bouche a peur de repousser les demandes. Nous n'avons pas les mains étroites⁷⁴ comme les Blancs ! Si nous possédons deux machettes nous en donnons une aussitôt. Si nous n'en avons qu'une, nous déclarons avec contrariété : « Ma ! Je suis aussi démunie que toi ! Je n'aurai plus rien pour travailler dans mon

⁷¹ En Portugais : *namoradas*.

⁷² « Ce qui est dangereux » traduit ici l'expression *waiwai a*, de *wai* : « dangereux, puissant, nocif ».

⁷³ Les objets de fabrication traditionnels sont souvent désignés comme « reste, reliefs » (*kanasi*) de celui qui les a confectionnés.

⁷⁴ Cette expression (*imiki yākete*) renvoie aux mains étroites et sans paume du porc-épic *hopë a*, avare détenteur mythologique des fleurs sucrées de l'arbre *nai hi* (voir M153).

jardin ! » Mais nous promettons aussitôt d'en obtenir une pour la donner lors d'une prochaine visite. C'est ainsi. Si l'on se montre pingre, nos visiteurs s'en retournent mécontents de nous et cela nous fait peine.

Si le sentier qui conduit à une autre maison n'est pas pour nous un chemin de marchandise, nous disons qu'il a valeur d'hostilité⁷⁵ et, dans ce cas, ceux à qui il mène sont des gens avec qui l'on se mettra à guerroyer si l'un d'entre nous, une femme ou un ancien vient à être tués par leurs sorciers *okapë*. Au contraire, lorsque l'on rend visite aux habitants d'une maison inconnue pour la toute première fois et que l'on veut faire amitié avec eux, on échange avec eux tout ce que l'on possède. Nous appelons cela *rimimu*⁷⁶. Si on ne faisait pas cela, ils penseraient qu'on leur est hostile. Ils s'enfuiraient aussitôt en croyant que l'on veut les tromper et recueillir l'empreinte de leur pas pour les frotter avec des plantes de sorcellerie *hwëri kiki*. Lorsque j'étais enfant, à *Marakana*, mes pères et beaux-pères sont entrés en contact de la sorte avec les *Weyuku t'ëripë* du haut Demini qu'ils n'avaient jamais vus auparavant. Ils les ont rencontrés en forêt et ils ont fait amitié avec eux en leur donnant la plupart de leurs marchandises. Ce sont là nos usages. C'est en prenant la trace d'une autre personne que l'on devient son ami⁷⁷. Nos anciens, autrefois, ont pensé que les Blancs feraient de même avec eux. Mais ils se sont trompés. Les grands hommes de ces étrangers se sont contentés d'envoyer chez nous leurs gendres et leurs fils sans nous aviser et en leur disant : « Allez dans la forêt pour en ramener du latex, des peaux de jaguar ou de l'or ! » Nous sommes différents. Nous n'avons jamais pensé à envoyer les nôtres sur la terre des Blancs pour y voler sans un mot ce qui s'y trouve.

Si l'on se montre généreux, visiteurs et invités s'en retournent chez eux satisfaits et joyeux. Si l'on se montre avare, ils repartent en colère, car leur refuser ses biens revient à leur déclarer son inimitié. Pris de rancœur, ils pourront vouloir se venger avec des plantes de sorcellerie *hwëri kiki*. Ils se disent alors, avec irritation : « S'il est si pingre, nous n'irons plus accrocher notre hamac dans sa maison ! Nous

⁷⁵ Sont opposés ici *matihipë mae* (« chemin de marchandises ») ou *matihipë toayuwi yo* (« chemin d'échange de marchandises ») et *poriyo në napë* (« chemin à valeur d'hostilité ») ou *në napëowi t'ëpë mõe* (« chemin de gens hostiles »).

⁷⁶ Verbe intransitif qui désigne le fait d'entrer en contact avec un groupe inconnu lors d'une migration ou de reprendre des contacts pacifiques avec un groupe ennemi. Les femmes âgées des deux groupes servent, dans ce cas, d'émissaires lors des premières étapes de ces opérations de paix. Voir le chapitre XXI.

⁷⁷ La « trace », *õno* (ou le « reste », *kanasi*) d'une personne se réfère ici aux objets qu'il a fabriqués ou, au moins, longuement possédés et qui sera, en tant que tel, brûlé s'il vient à mourir.

ne voulons rendre visite qu'à des hommes généreux ! Que pense-t-il donc ? En dépit de son avarice, il n'évitera pas de mourir ! Et lorsque son spectre l'aura quitté, nous ne porterons pas la colère de son deuil ! Nous ne le pleurerons pas ! Qu'il meure seul avec ses marchandises ! » Ou, alors, s'ils sont vraiment furieux : « Quel avare ! Quel mauvais homme ! Il ne restera pas longtemps étendu dans son hamac. Plus tard il mourra car quelque guerrier finira par le flécher ! » Ils vouent alors sa personne aux êtres maléfiques, à l'esprit de la nuit *Titiri* et à celui de la mort en s'exclamant « Plus tard, lorsque tu mourras, tu te tairas, tu ne bougeras plus et tu ne seras plus rien ! ». Ce sont là les paroles dont nous usons entre nous. Au contraire, si un ancien, le grand homme d'une maison, fait preuve de largesse avec les marchandises qu'il parvient à acquérir, on dit qu'il maintient un vrai chemin d'homme généreux. Les gens qui donnent au loin ce qu'ils ont reçu de lui en font l'éloge. Puis ceux qui reçoivent ainsi les objets qui portent traces de ses mains vantent à leur tour sa générosité.

Les paroles flatteuses sur lui ne cessent ainsi de se propager dans la forêt et que nombreux sont dont elles accompagnent les pensées. Même des gens qui vivent très loin de sa maison les gardent à l'esprit comme s'ils en étaient amoureux ! Ils disent à son propos : « Awe ! C'est un homme véritablement généreux ! Il sait acquérir beaucoup de marchandises et les distribuer aussitôt. Il ne les garde pas pour les donner une fois usées ! Lui sait vraiment se défaire des objets ! » Ou alors : « C'est un grand homme qui sait donner avec largesse ! Nombreux sont ceux qui lui demandent des objets, pourtant il ne répond jamais avec de mauvaises paroles d'avarice ! Il ne cesse de donner que lorsqu'il n'a plus rien et qu'il est vraiment démuné ! » On dit aussi des gens qui savent si bien contenter les autres par leur générosité qu'ils sont avisés et valeureux car ils ont un principe vital *nõreme* vraiment **fort et valeureux**⁷⁸. Les gens en viennent même à s'effrayer de quelqu'un qui se montrerait si prodigue qu'il céderait tout ses biens, même les plus beaux et les plus neufs. Ils s'exclameraient : « Cet homme est vraiment doté d'un principe vital généreux. Il ignore l'avarice ! C'est un vrai fils d'*Omama* ! Mais ce désintéressement ne doit pas être sans motif ! C'est sa vaillance qui le rend si généreux. Il doit être

⁷⁸ *Nõreme* (principe vital) et *utupë* (image corporelle, essence) sont utilisés de façon interchangeable. Ces composantes de la personne sont associées au souffle (*wixia*, *wixiaka*) et au sang (*iyë*). Elles sont la source de l'*animatio corporis* et de l'énergie vitale.

vraiment *wait^hiri* !⁷⁹» Ils pensent ainsi que tant largesses sont dues à son courage guerrier. Mais ils se demandent parfois si tant de générosité ne dissimule pas une volonté belliqueuse. Dans ce cas ils plaisantent en disant : « Il nous fait peur ! Nous trompe-t-il ? Avec tant de prodigalités ne veut-il pas nous abuser afin de pouvoir nous flécher ? »

*

Lorsqu'un avare meurt, personne ne porte vraiment son deuil. Il en est ainsi car on ne peut avoir d'amitié et de nostalgie pour quelqu'un qui a toujours laissé les autres dans la peine d'être démunis. Les gens se disent simplement : « C'est bien ainsi. Il ne cessait de susciter notre colère par ses refus. Ne soyons pas triste de sa mort, il n'avait aucune générosité ! » Alors, on détruit et jette les biens qu'il a laissé sans vraiment ressentir la colère de son deuil et sans lamentations. Pourtant, si, au contraire, c'est un homme prodigue qui vient à mourir, tous en sont très affectés et s'il a été tué par des flèches ou des sarbacanes ennemies, nombreux seront ceux qui voudront le venger. Ses proches et ses amis sont pris de tristesse au souvenir de sa générosité. Ils le pleurent en clamant leur nostalgie et la douleur de son deuil. Lorsque leur souffrance est trop forte, il frappent leurs paumes l'une contre l'autre ou tapotent le front et les mains du défunt. Et s'il était un chaman, ses esprits le pleurent aussi.

Alors, à peine vient-il de décéder que l'on détruit immédiatement les objets qu'il possédait encore. On abat et arrache les plantes de son jardin, on coupe les arbres où il a grimpé, on racle l'écorce des poteaux qui soutenaient son hamac et la terre qu'il a foulé dans la maison, on retire et brûle les feuilles *paa hanaki* du toit qui abritait son foyer, on coupe les cheveux de sa femme et de ses enfants. Nous devons ainsi détruire toutes ses traces⁸⁰. On ne garde que quelques petits objets, des pointes de flèches, des ornements de plumes, un carquois de bambou qui seront détruits plus tard, lors des lamentations des fêtes *reahu* au cours desquelles ces cendres seront mises en oubli. Par contre, ceux qui le pleurent peuvent, s'ils le souhaitent, conserver des objets que le mort leur avait donnés avant son décès. On les appelle des objets orphelins, *hamihi*⁸¹. Ils en prennent soin et ne les cèdent à

⁷⁹ Ce qualificatif, *wait^hiri*, n'est lui-même pas dénué d'ambivalence, qui signifie à la fois : « brave, courageux, stoïque » et « agressif, violent, belliqueux »

⁸⁰ Cette procédure d'effacement rituel est décrite par l'expression *ōnoki wāriai*, « détruire les traces ».

⁸¹ Ou parfois des objets *haprapē*, terme qui qualifie également les esprits *xapiripē* des chamans morts et les enfants posthumes.

personne, surtout pas à des visiteurs lointains. Ils les gardent longtemps, jusqu'à ce qu'ils se détériorent ou, alors, ils sont détruits par leurs proches à leur propre mort. Ainsi, si un ami me donne un fusil lors d'une fête *reahu* et qu'il vienne à disparaître peu après, je garderai cette arme car je suis toujours vivant. Ce n'est que lorsque je tomberai à mon tour que ma femme et mon beau-frère la détruiront. Et si je meurs avant lui, mon beau-père conservera les biens que je lui ai donné en service marital *turahamu*. Par contre, mon épouse détruira tous les objets que j'ai touché et qui sont restés dans notre foyer. C'est ainsi.

Après la mort d'un homme généreux, qu'il ait été mangé par les esprits de l'épidémie, des êtres maléfiques ou des sorciers ennemis, on prend aussi beaucoup de soin des os de ses mains lorsqu'on brûle ses ossements. C'est vrai. Ce sont des objets précieux, car c'est avec elles qu'il distribuait nourritures et biens. Elles font grand peine et tous les portent dans leur pensée avec nostalgie. C'est pourquoi on fait très attention à ne pas en perdre durant la crémation. Pendant ce temps, hommes et femmes rassemblés pleurent en les mentionnant alors qu'ils brûlent les biens du défunt : « *Osema*⁸², tes mains nous font de la peine ! Nous avons la nostalgie de ta générosité ! » Nous appelons cela *pokoomu*⁸³. Les proches du mort se lamentent aussi en rappelant ses actions passées et en louant sa largesse, sa vaillance et sa gaîté. Alors, s'ils le veulent, les invités de maisons amies peuvent consommer un peu des cendres encore chaudes de ses ossements calcinés, prises au fond du mortier où ils viennent d'être pilés⁸⁴. Ils les mélangent alors dans une marmite de compote de bananes qu'il boivent avec le plus grand soin jusqu'à la dernière goutte⁸⁵. Ce sont surtout les *Xamat^hari* qui font cela, bien qu'ils soit dangereux de consommer des cendres neuves. Ils le font pour acquérir l'image du souffle de vie du mort et, ainsi, porter l'imitation de son principe vital que nous appelons *nōreme*⁸⁶. Nos anciens eux, dans les hautes terres, préféraient frotter les

⁸² *Osema* est un terme de parenté qui désigne enfants et siblings. Il fait allusion ici aux lamentations proférées par les soeurs et des mères.

⁸³ Après les pleurs collectifs (*iki#*) des co-résidents, les parents proches poursuivent leurs lamentations (*pokoomu*) à chaque fois qu'ils se souviennent avec nostalgie du mort, lors des étapes des cérémonies funéraires, de l'exposition du cadavre en forêt jusqu'à l'enterrement du contenu de ses gourdes cinéraires, mais aussi durant leur rêves ou lors des orages (les spectres sont accueillis sur le dos du ciel par les tonnerres).

⁸⁴ Les mortiers funéraires sont fréquemment confectionnés avec le bois de l'arbre *hokoma hi*.

⁸⁵ Le reste des cendres des ossements du mort sera conservé dans des gourdes (*pōra axi*) dont le contenu sera bu ou enterré plus tard, lors de fêtes *reahu* successives, par des affins potentiels du défunt.

⁸⁶ Le but des cérémonies funéraires yanomami est, on l'a vu, de « mettre en oubli » les cendres des

cendres des hommes valeureux avec du roucou sur le front et la poitrine des enfants. Ils faisaient ainsi danser l'image de la bravoure et l'image du souffle des défunts pénétraient en eux pour les rendre courageux. C'est ce qu'ils ont fait pour moi autrefois. **C'est ainsi. Puis,** ensuite, après la crémation, les amis du défunt venus d'autres maisons, ceux qui avaient vraiment de l'affection pour lui, demandent à ses proches des gourdes de ses cendres afin de pouvoir les mettre en oubli chez eux, lors de futures fêtes *reahu*. Ils emportent aussi quelques-uns de ses objets pour les brûler en pleurant. Ce sont là nos usages, depuis le temps de nos ancêtres, au décès d'un homme qui était très aimé, parce qu'il était beau, très vaillant ou généreux. C'est ainsi.

Tous portent dans leur pensée ceux qui se montrent généreux et prompts à donner ce qu'ils possèdent. Qu'ils soient des Yanomami ou des Blancs, personne n'aime les avares ! Moi, je ne veux pas posséder un grand nombre de marchandises. Ma pensée n'est pas fixée sur elles. Au début, elles peuvent être attrayantes, mais elles se détériorent rapidement et, alors, on en prend peine. Je ne veux pas de cela. C'est la forêt qui est notre bien précieux ! Les couteaux s'émoussent, les machettes s'ébrèchent, les marmites se noircissent, les hamacs se trouent, les peaux de papier dessinées de l'argent* se défont sous la pluie. Par contre les feuilles des arbres ont beau se racornir et tomber, elle repoussent toujours à nouveau, aussi belles et brillantes ! Le peu de marchandises que je possède me suffit et je n'en désire pas plus. De plus, après les avoir acquises en ville*, je finis par les distribuer aux gens des maisons amies qui nous rendent visite depuis les rios Toototobi, Demini et Catrimani. Au point que même ma femme et mes enfants finissent par se trouver démunis ! Ces visiteurs me disent alors : « Tu es généreux, c'est pourquoi nous venons te demander ces objets. Si tu étais avare nous resterions chez nous sans dire un mot ! » Je leur réponds : « Awe ! Je vous donne des machettes et des haches pour ouvrir vos jardins, des allumettes pour enfumer les tatous, des hameçons pour pêcher et des marmites pour cuire votre gibier car nous manquons de glaise depuis que nos anciens ont quitté les hautes terres ! Les Blancs sont proches de nous maintenant mais ils sont avares. Ainsi je vous donne le peu je réussis à grand peine à obtenir d'eux ! » C'est ainsi. Je ne veux des marchandises

ossements des morts afin de permettre à leur spectre de regagner définitivement le dos du ciel. L'incorporation de qualités du défunt (comme la générosité et la vaillance) à travers « l'image de son souffle» (*wixia utupë*) ou l'imitation de son « principe vital » (*nõreme uëpu*) n'en est qu'un aspect secondaire et occasionnel.

que pour les distribuer. Si j'en possédais autant que les Blancs, je les céderais à tous ceux qui en font la demande, en leur disant : « Ces marchandises sont à vous ! C'est pour les distribuer largement que j'en fabrique en aussi grande quantité ! » .

*

Mais les Blancs sont d'autres gens. Ils se trouvent très ingénieux de savoir fabriquer sans répit une multitude d'objets. Las de marcher, pour aller plus vite, ils ont créé la bicyclette*. Puis ils ont fini par trouver cela encore trop lent. Alors ils ont fabriqué des motos*, puis des voitures*. Ensuite ils ont trouvé que tout cela n'était pas encore assez rapide et ils ont créé les avions*. Ils possèdent maintenant un très grand nombre de machines et d'usines*. Pourtant, cela ne leur suffit pas. Leur pensée demeure constamment fixée sur les marchandises. Ils en fabriquent sans cesse et en désirent toujours de nouvelles. Ainsi ne sont-ils pas si intelligents qu'ils le pensent. Je pense ainsi qu'ils vont continuer dans cette euphorie de la marchandise et qu'ils finiront par s'y emmêler jusqu'au chaos. Ils ne cessent déjà de se tuer dans les villes* pour de l'argent* et de faire la guerre pour des minerais* ou du pétrole*. C'est ainsi. Ils ne semblent pas craindre de nous faire tous périr avec les fumées d'épidémies qui s'en dégagent⁸⁷. Ils ne pensent pas qu'ils vont ainsi gâter la terre et le ciel et qu'ils ne pourront jamais en recréer d'autres.

Leurs villes* sont pleines de marchandises, mais leurs grands hommes ne les donnent jamais. S'ils étaient vraiment avisés, ne devraient-ils pas penser qu'il serait bon de les distribuer avant d'en fabriquer d'autres en si grande quantité ! Mais ce n'est jamais le cas. Lorsque nous allons en ville, les entend-on parfois nous dire : « Emportez ces machettes et ces haches ! Distribuez-les aux vôtres sans contrepartie et parlez leur de moi ! Je ne veux pas laisser vieillir ici ces marchandises plus longtemps ! » Non. Ils les entassent avec avarice et les gardent jalousement. Ils portent toujours sur eux quantités de clefs* qui sont celles des maisons où ils les tiennent cachées. Ils craignent sans cesse qu'on ne les leur vole. Et, finalement, ils ne les cèdent que parcimonieusement en échange de peaux de papier qu'ils accumulent à leur tour pour devenir ce qu'ils pensent être des grands hommes et qu'ils appellent des riches*. Ils se disent sans doute avec enthousiasme : « Je possède tout cela seul ! Je fais partie du peuple de la marchandise et des usines*⁸⁸ !

⁸⁷ Davi a assisté en 1991 à des reportages de la *TV Globo* sur la guerre américaine en Iraq et a été très impressionné par les puits de pétrole en feu du Koweït.

⁸⁸ Les « gens des usines » traduit l'expression *haprika* (du Portugais *fabrica*) *t'hëripë* (« gens de,

Je suis intelligent ! Je suis un homme important* ! » Lorsque j'étais jeune et que j'ai visité pour la première fois des villes* comme Manaus puis Boa Vista, toutes ces marchandises entassées me laissaient perplexe. Je me demandais pourquoi toutes ces haches, ces machettes, ces marmites et ces hamacs, fabriqués depuis si longtemps, vieillissaient ainsi jusqu'à en moisir, empilés dans des maisons fermées, sans jamais être distribués à personne. Plus tard, j'ai compris, comme je l'ai dit, que les marchandises sont, pour les Blancs, des femmes dont ils sont amoureux. Ils veulent les posséder seuls et toujours garder sous leurs yeux. Ils en sont jaloux.

Et c'est la même chose avec leurs aliments. Avant d'en céder la moindre portion, ils exigent toujours de nous faire travailler pour eux. Nous ne sommes pas ainsi. Nous sommes d'autres gens qui ne refusent pas de nourritures à leurs visiteurs. Lorsque nos jardins regorgent de manioc et de bananes ; lorsque nous avons boucané une grande quantité de gibier, nous les offrons avec largesse à nos invités lors d'une fête *reahu*. À la suite de leur danse de présentation, nous faisons la nôtre, puis, une fois qu'ils sont installés dans leurs hamacs, nous les convions à boire de la compote de bananes plantain que nos anciens ont fait préparer dans un tronc d'arbre évidé au centre de la maison⁸⁹. Alors, nous leur en faisons boire une telle quantité qu'ils en ont le ventre dilaté et qu'ils finissent par vomir⁹⁰ ! Nous ne leur disons pas : « Ma ! Ne nous demandez pas à manger ! La valeur de nos bananes est très solide, elles sont très chères*⁹¹ ! Travaillez d'abord dans nos jardins ! Ramenez-nous du gibier. Allez nous chercher de l'eau et du bois ! ».

Les Blancs, eux, préfèrent enfermer leurs nourritures dans de grandes maisons où ceux d'entre eux qui n'ont pas de jardins viennent les acquérir contre de l'argent*. Ils répètent toujours à leur propos, comme à celui de leurs marchandises, les mêmes paroles : « C'est très cher* ». Pourtant, les nourritures n'ont pas une haute si valeur ! Elles disparaissent aussitôt que l'on est repus pour ne devenir que des excréments malodorants ! Les marchandises non plus ne sont pas « chères »*.

habitant de»).

⁸⁹ Ces récipients cérémoniels sont généralement taillées dans le tronc des arbres *oruxi hi*, *wari mahi*, *apuru hi*, *hokoma hi* et *ruru hi*.

⁹⁰ La générosité ostentatoire manifestée durant cet épisode rituel est conçue sur le mode d'une parodie guerrière (voir Albert, 1985 : chapitre XII).

⁹¹ L'expression yanomami *në kohipë*, «valeur solide, dure» est traduite par le Portugais *caro*, « cher ». Ce mot figure invariablement au répertoire du pidgin des Blancs locaux (missionnaires, agents de santé, orpailleurs, etc.) - « *caro mahi* !, « très cher ! » - pour justifier leur refus de nourritures ou marchandises (leur prix élevé en ville excluant, pour eux, qu'elles soient données sans contrepartie) . Ainsi, *caro* est-il devenu pour les Yanomami un équivalent de « trop précieux pour être donné ».

C'est la peur des Blancs de s'en démunir qui alourdit leur valeur. Pourtant, devenant vieux et aveugles, ils feront peine en continuant à les garder pour eux. Ensuite, ils mourront et, à ce moment-là, ils devront bien lâcher prise de tous ces d'objets. Ils les abandonneront derrière eux seulement pour que d'autres se querellent avant de s'en emparer. Avec toutes leurs marchandises les Blancs pensent sans doute acquérir grande réputation. Pourtant, il n'en est rien. Pour cela il faudrait qu'ils cessent de se montrer si mesquins. Alors, seulement, les gens qui vivent loin d'eux, comme nous, parleraient d'eux avec contentement et les porteraient dans leur pensée. C'est ainsi. Nous, habitants de la forêt, nous ne sommes heureux qu'en évoquant les hommes généreux.

Nous, nous ne possédons que quelques marchandises et peu d'autres choses. C'est bien ainsi. Nous ne souhaitons pas en détenir de grandes quantités. Cela obscurcirait notre pensée. Nous deviendrions comme les Blancs. Nous en serions sans cesse préoccupés : « Awe ! J'ai envie de nouvelles marchandises ! J'en veux encore une, puis une autre et une autre encore ! » Cela n'aurait plus de fin. Alors, en posséder aussi peu nous suffit. Nous ne voulons pas creuser la terre pour lui arracher des minerais*, ni que la fumée des usines* qui les cuisent redescende sur nous. Nous voulons que la forêt demeure silencieuse et que le ciel reste clair afin qu'on puisse encore y voir les étoiles à la nuit tombée. Les Blancs ont déjà bien assez de métal pour fabriquer leurs objets et leurs machines ; de terres pour planter leurs nourritures ; de tissus pour se couvrir ; de voitures pour courir en tous sens et d'avions pour voler au loin. Pourtant, malgré tout cela, ils se sont rapprochés de nous et ils convoitent maintenant les minerais* de notre forêt. Depuis longtemps déjà leurs rivières sont devenues sales et leurs terres se sont emplies de fumées d'épidémies qui ne cessent de monter vers la poitrine du ciel. Elles ne sont pas encore parvenues au-dessus de nous parce que les esprits du ciel *Hutukararipë* les repoussent encore. Mais plus tard, après ma mort et celle des autres chamans, l'obscurité de ces fumées venues de loin descendra peut-être jusque sur la forêt et, alors, les enfants de nos enfants cesseront de voir le soleil.

XX

Dans la ville

*They are like the ant. They start one way
and turn around and go the other way.
They look all the time at the ground
and never see the sky*.⁹²

Davi Kopenawa

Au début, alors que je ne connaissais pas encore la terre des ancêtres des Blancs, il m'arrivait de voyager en rêve, très loin de la forêt, et de voir l'image de leurs grandes villes*. Une multitude de très hautes maisons scintillaient dans la nuit et, à l'intérieur, **elles** étaient entièrement couvertes de peaux de gibier, lisses et soyeuses comme celle des chevreuils. Perplexe, je demandais le lendemain aux chamans de notre maison : « Que sont ces choses que je vois dans mon sommeil ? Que va-t-il m'arriver ? » Ils me répondaient : « Ma ! Ne sois pas inquiet ! Un jour prochain des Blancs lointains t'appelleront. Ils doivent parler de toi, c'est pourquoi tu vois leurs habitations ! » Ainsi, lorsque, plus tard, j'ai fini par visiter ces grandes villes*, je me suis dit : « *Haixopë* ! C'est bien ainsi qu'elle étaient dans mes rêves, lorsque les esprits emportaient mon image au loin comme dans un avion* ! ». À l'époque j'étais inquiet de m'éloigner autant de la forêt. Je redoutais de m'approcher de ces terres lointaines d'où descendent beaucoup de nos *xapiripë*, car, pour qui possède une maison d'esprits, c'est très dangereux. Pour m'en empêcher ils auraient pu me plonger dans la torpeur et me faire périr. Pourtant, mon beau-père et nos autres chamans m'ont protégé et j'y suis arrivé sans encombre. Malgré mes appréhensions je me suis rendu dans ces villes* pour connaître plus de choses des

⁹² Cité par *Newsweek*, 29/4/91, p. 17, avec le commentaire suivant : "New York for the first time to seek medical funds for his Amazonian tribe, on the city's inhabitants"

Blancs et pour défendre notre forêt. C'est ainsi. Si je n'étais pas descendu de mon hamac, personne d'entre nous n'aurait pu le faire à ma place.

*

Après mon premier voyage vers la terre des anciens Blancs, j'y suis retourné, dans un autre endroit – une ville appelée Paris* - que je ne connais par le nom que lui ont donné mes *xapiripë* : *kawëhei urihi*, la terre tremblante⁹³. Je l'ai nommée ainsi car, dès que j'y ai posé les pieds en descendant de l'avion, je me suis senti chanceler. Je ne pouvais qu'y marcher d'un pas incertain, comme dans une fondrière, même quand le sol paraissait solide. On aurait dit que la terre s'affaissait par endroits sous mes pas, comme si j'étais debout dans une pirogue flottant sur une rivière. Alors, je me suis demandé avec inquiétude : « *Hou !* Suis-je en train de devenir autre ! » Ce fut ainsi. Cette terre peut sembler ferme à ceux qui y ont grandi, mais pour les habitants de la forêt qui en font descendre les lointains esprits, elle paraît sous l'emprise d'un être invisible qui la fait vaciller sans trêve. C'est d'ailleurs son image que ses habitants ont imité pour fabriquer leurs chemins qui roulent⁹⁴. À cet endroit le ciel est bas et toujours couvert de nuages. La pluie et le froid ne semblent jamais cesser car cette terre est proche du bord de la terre. Les êtres souterrains de la nuit et du chaos, *Titiri* et *Xiwãripo*, ne sont pas loin⁹⁵. Les Blancs l'ignorent peut-être pas, mais les *xapiripë*, eux, le savent.

Il y avait aussi beaucoup de bruit dans cette ville*, à cause de toutes les voitures* et les bus* qui couraient serrés entre les maisons. Le sol était partout creusé de galeries comme celles des grands lombrics. Des trains* y couraient sans cesse à grand fracas sur des chemins souterrains faits de barres métal arrachées autrefois au fond de la terre. C'est aussi pour cela aussi que le sol paraît sans cesse osciller, même la nuit. Les Blancs ne laissent jamais la terre en paix. Ces frémissements sont évidents pour qui a dormi depuis toujours dans le silence de la forêt. Les Blancs, eux, ne semblent pas les ressentir. Je me disais ainsi que leur

⁹³ Après son premier voyage en Angleterre et en Suède en 1989 (chapitre XVIII), Davi a participé au Tribunal permanent des peuples (session sur l'Amazonie brésilienne) à Paris du 12 au 16 octobre 1990 (voir *Le Monde* 18/10/1990, « Le Brésil accusé de non-assistance à personne en danger »). En Yanomami *kawëhë* signifie « instable, vacillant, mouvant » et le verbe *kawëkawëmu* « marcher de façon incertaine ».

⁹⁴ Allusion aux longs tapis roulants de l'aéroport de Roissy I.

⁹⁵ Dans la cosmologie yanomami le « milieu » de la terre (*miamo*) – où se trouve la « terre-forêt des êtres humains » (*yanomae t'ëpë urihipë*) – est l'endroit où le ciel est le plus haut. La terre des anciens Blancs, située « au bord » (*kasikiha*) du disque terrestre est donc plus proche de la voûte céleste.

terre, où rien n'est lent ni silencieux, devait devenir autre à cause du bruit et du mouvement incessant qui l'agitaient. C'est pourquoi j'ai vraiment cru entrer en état de spectre durant ce voyage. La nuit, je ne dormais pas et le jour je devais sans cesse rencontrer des inconnus et leur parler longuement. Il faisait vraiment très froid et je somnolais sans cesse. Pourtant, je ne me lamentais jamais. Durant ces longs voyages, lorsque je suis anxieux, aussi loin de chez moi, je n'en dis mot à personne car mes *xapiripë* m'ont rendus avisés. Je me contente de penser pour moi-même : « C'est une terre autre et ce sont d'autres gens, il ne faut pas s'en plaindre. »

*

Cependant, une nuit, je me suis senti vraiment devenir autre. J'avais quitté la forêt pour ce voyage peu après un accès de malaria et la fièvre me reprenait encore de temps à autre. J'étais prostré sur mon lit, dans une chambre d'hôtel*, en haut d'un grand immeuble*. Je dormais depuis peu et, soudain, je fus emporté dans le vide. La maison dans laquelle je me trouvais se disloqua et la terre au-dessous de moi s'effondra par pans entiers. C'était très effrayant ! Je suis tombé ainsi pendant très longtemps. J'étais presque arrivé dans le monde souterrain lorsque, au dernier moment, les esprits qui m'accompagnaient retinrent mon image au-dessus de l'abîme. Ils déployèrent dans une explosion une sorte de parachute* lumineux et le spectre d'*Omama* me rattrapa et me remit sur pied. Alors, je repris brusquement conscience au milieu de la nuit. Je me remis debout avec peine et je faillis crier de peur. Pourtant, je restai solide et muet, immobile,. Puis, peu à peu, je me suis vraiment réveillé. J'ai commencé à distinguer de nouveau les choses autour de moi. Alors, je me suis dit : « Oae ! Je suis toujours vivant ! Ce sont les *xapiripë* de cette terre qui m'ont mis à l'épreuve ! Ils ont voulu découvrir si j'étais assez solide et avisé ! C'est pourquoi ils m'ont fait devenir autre de la sorte. C'est à partir d'ici que nos anciens ouvraient le chemin des esprits des anciens Blancs pour les faire venir danser dans notre forêt ! Ce sont des *xapiripë* puissants et magnifiques qu'*Omama* ne condescend à nous envoyer qu'avec parcimonie ! Je suis sur une véritable terre d'esprits que les Blancs ne voient ni n'entendent plus. Ils y sont pourtant très nombreux ! »

Ces esprits étrangers *Napënapëripë* ont voulu scruter mon visage, mes yeux et mes cheveux qui sont autres que ceux des Blancs. Ils ont voulu examiner les ornements de plumes fichés au bras et aux oreilles de mes *xapiripë*. Ils se sont dit : « Hou ! Ne serait-ce pas là d'autres gens, des habitants de la forêt, des enfants

d'Omama ? » C'est pour cela qu'ils m'ont rendu visite et ont éprouvé mon courage. En rêvant, la nuit, dans cette ville*, j'ai aussi visité l'endroit où ils vivent, dissimulés dans la fraîcheur des hautes montagnes. J'ai pu voir encore les arbres *amoahiki* immaculés où ils collectent leurs chants ; ces arbres qui ont enseigné aux premiers Blancs à siffler entre leurs lèvres et ont placé les mélodies dans la mémoire de leurs chanteurs*. C'est ainsi. J'ai pu connaître toutes sortes d'esprits *napënapëripë* aux danses magnifiques que les anciens Blancs faisaient descendre autrefois mais qui, après leur mort, sont repartis au loin. Ce sont des *xapiripë* puissants, qui savent recracher les maux aussi bien que nos esprits cassiques *ayokora*. Leurs images m'ont encouragé, dans mon sommeil, à parler aux Blancs avec fermeté : « Sois attentif et avisé ! Donne leurs tes paroles d'une voix solide et ne te laisse pas tromper par des mensonges ! Ils doivent maintenant vraiment protéger la forêt, car, une fois abattus ou brûlés, les arbres qui savent y faire jouer le vent et la pluie ne repousseront plus ! Eux seuls peuvent les faire venir lorsque les esprits de la forêt *urihinaripë* et les esprits animaux *yaroripë* veulent se baigner. Et même si les Blancs essaient d'en replanter d'autres, ils n'auront jamais la même force que ceux que l'être de la fertilité *Në roperi* a fait croître seul. »

*

Dans cette ville, on m'a montré aussi une sorte de maison, très haute et pointue, fait de métal, comme une grande antenne* qui, la nuit, se couvrait de lianes de lumières scintillantes⁹⁶. Elle a été, je pense, construite pour être admirée par les gens qui viennent d'autres terres. Ils se contentent de la regarder et de la trouver belle. Les gens du lieu, eux, doivent se dire : « *Ha !* Nous sommes ingénieux et riches*, c'est pourquoi nous avons édifié une si belle chose ! » Personne ne pense au-delà de cela. Pourtant, tous l'ignorent, mais elle ressemble à l'image des maisons d'esprits entourées de leur multitude de chemins lumineux partant dans toutes les directions. Cette clarté étincelante est bien celle du métal des esprits ! Les Blancs ont dû capturer la lumière des êtres des éclairs *yâpiraripë* et l'y enfermer ! En l'observant, je me suis dit avec perplexité : « *Hou !* Ces gens ignorent les paroles des esprits, mais, sans le savoir, ils ont tenté d'imiter leurs habitations qui sont bien plus hautes et brillantes encore ! ». Cependant, malgré tout cela, la lumière de cette antenne* était morte dans la nuit. Il n'en émanait aucune sonorité. Si elle était

⁹⁶ La Tour Eiffel.

vivante, comme les maisons d'esprits, on entendrait sans répit le son vibrant de leurs chants. Sa luminosité ferait entendre leurs voix. Mais elle demeurerait silencieuse, sans plus. Ce n'est que plus tard, dans le temps du rêve, en faisant danser son image, que j'ai pu entendre des chants d'esprits ancêtres des Blancs *napënapëripë* et des femmes étrangères *waikayomapë* couvertes de perles de verre. Ce fut ainsi. On m'a aussi indiqué, en passant dans une voiture*, le jour, une grande pierre fichée dans le sol. On m'a dit que les anciens Blancs l'avaient ramenée d'un autre pays* où ils avaient guerroyé autrefois⁹⁷. Alors, silencieux, j'ai seulement pensé : « Hou ! Les Blancs ne sont pas si avisés ! Ils ne cessent de nous répéter qu'il est mauvais de se flécher. Pourtant, le sang et le spectre de l'être de la guerre, *Aiamori*, se sont aussi divisés et répandus sur leur terre ! C'est pourquoi leurs ancêtres étaient belliqueux au point de piller celle des autres ! ».

*

On m'a encore emmené voir une maison où les Blancs gardent enfermés les traces des ancêtres d'autres habitants de la forêt et à laquelle ils donnent le nom de Musée⁹⁸. J'ai reconnu là leurs poteries, leurs calebasses, leurs paniers, leurs arcs, leurs flèches, leurs sarbacanes, leurs massues, leurs épieux, leurs haches de pierre, leurs aiguilles d'os, leurs colliers, leurs flûtes et leurs ornements de plumes et de perles. Ces biens, qui imitent ceux des *xapiripë*⁹⁹, sont vraiment très anciens et les spectres des ancêtres qui les ont possédés sont enfermés auprès d'eux. Ce sont des biens précieux qui ont appartenu à des anciens chamans morts dont les images ont été capturées avec ces objets dont les Blancs se sont emparés autrefois. C'est pourquoi je dis que ce sont des possessions d'esprits. Pourtant, ces images, depuis si longtemps confinées dans ces maisons ne peuvent plus venir danser jusqu'à nous car leurs chemins sont fermés. Nous n'écoutons plus leurs paroles dans la forêt. C'est pourquoi les jeunes chamans qui deviennent autres ne peuvent plus faire entendre leurs chants lointains comme le faisaient nos ancêtres. Seuls descendent à nous les esprits des montagnes de notre forêt. C'est ainsi. Les Blancs ne rêvent pas

⁹⁷ L'Obélisque de la Place de la Concorde.

⁹⁸ En Portugais, *Museu*. Durant son séjour à Paris, Davi a été emmené visiter l'ancien musée ethnographique du Musée de l'Homme au Trocadéro.

⁹⁹ Les ornements des chamans et ceux qui sont arborés durant les fêtes *reahu*, aussi bien par les hommes et que par les femmes, sont considérés comme des imitations, mais des imitations déficientes de celle des esprits : *xapiri yama pë uëmâi maki yama pë uëa totihiproimi* ! (« Nous imitons les esprits mais notre limitations n'est pas bonne ! »).

avec les esprits dans leurs villes* bruyantes et enfumées¹⁰⁰. C'est pourquoi ils ignorent tout cela. Mais, moi, j'ai aussitôt reconnu ces objets et j'en ai été très inquiet. Je me suis dit : « *Hou !* En les capturant et les exposant de la sorte au regard de tous, les Blancs ne font que maltraiter ces objets qui appartenaient à des morts anciens. On ne peut malmenier ainsi des biens qui appartiennent aux esprits et à l'image d'*Omama !* »

Il y avait là de nombreux ornements de queues de toucan et de dépouilles d'oiseaux *hëima si* et *wisawisama si* que les esprits des eaux *yawariyomapë*, grands chasseurs, fléchaient avec leurs sarbacanes de bambous blancs *rihu u*¹⁰¹. Il y avait aussi beaucoup d'ornement de perles de verre colorées qui, eux, appartiennent aux images des femmes étrangères *waikayomapë*. Ce sont ces esprits, en effet, qui fabriquaient certains des objets précieux que nos anciens nommaient aussi *matihipë* : les brassards, ceintures et tabliers pubiens de perles de verre¹⁰². Dans ce dessein, ils décochent des fléchettes *ruhu masi*¹⁰³ qui transpercent l'image de ces perles aux yeux rouges, blancs, bleu et jaune. Les Blancs, eux, fabriquent aujourd'hui les leurs avec des machines. Mais celles que flèchent les esprits *waikayomapë* sont autres, car il s'agit de biens des esprits. Elles sont vivantes et ressemblent à des petits enfants. Dès qu'elles sont atteintes par une fléchette des *xapiripë*, elles émettent un cri de douleur et se mettent à pleurer comme des nouveaux nés : « *Õe ãe ãe !* ». Alors, les esprits passent une cordelette par chacune de leurs blessures, l'une après l'autre. Ils forment ainsi de longs colliers qu'ils portent autour du cou et croisés sur la poitrine durant leurs danses de présentation. Ils en possèdent d'énormes quantités avec lesquels ils ne cessent de fabriquer des ornements magnifiques, brillants et lisses. Ce sont eux qui ont fait connaître le nom des perles de verre à nos ancêtres. Lorsque les anciens chamans leur ont demandé ce qu'elles étaient et d'où elles provenaient, ils ont simplement répondu : « Elles ont pour nom *õha kiki*, *topë kiki*¹⁰⁴ ! Nous les fléchons très loin d'ici, sur la terre d'où nous descendons ! ».

¹⁰⁰ L'expression exacte est, à la voix passive, *xapiripë marimãi* : «faire rêver/rêver les esprits ». On dit aussi *xapiripë në mari*, « la valeur de rêve des esprits » pour désigner leurs images oniriques.

¹⁰¹ Il s'agit d'une plante du monde des *xapiripë* (voir Mattei-Müller, 2007 : 267).

¹⁰² Ces ornements de perles étaient la spécialité des ethnies qui, autrefois, entouraient les anciens Yanomami (Albert, 1985 : chapitre I) et dont ils devaient acquérir certains des ornements de perles, le plus souvent par échanges indirects.

¹⁰³ Fines fléchettes tirées du rachis de palmiers *õkarasi si* et *kõnarima si*.

¹⁰⁴ Le premier terme est plutôt en usage chez les Yanomami orientaux, le second chez les Yanomami occidentaux.

J'ai aussi vu, dans la maison Musée* de cette ville*, des haches de pierre avec lesquelles les anciens ouvraient leurs jardins, des hameçons d'os de gibier avec lesquels ils pêchaient, des arcs avec lesquels ils chassaient, des poteries dans lesquelles ils cuisaient leur gibier, des vêtements et des brassards de coton qu'ils tissaient. Cela m'a fait peine de voir tous ces objets abandonnés. Mais, surtout, j'y ai vu des enfants morts desséchés et des ossements conservés dans des caisses de verre. Alors, tout cela a fini par me mettre en colère. Je me suis dit : « D'où viennent ces morts ? Ne sont-ils pas des habitants de la forêt, des gens du premier temps ? Leurs cadavres et leurs os desséchés font vraiment peine à voir ! Les Blancs leurs étaient hostiles. Ils les ont fait périr avec leurs fumées d'épidémies ou les ont tués avec leurs fusils pour prendre leurs terres. Maintenant, ils exposent leurs dépouilles¹⁰⁵ à tous les regards ! Quelle pensée pleine d'oubli ! » Alors, j'ai parlé avec dureté devant les Blancs qui m'accompagnaient : « Il faut brûler ces morts ! Leurs traces doivent disparaître ! Il est mauvais de demander de l'argent* pour montrer de telles choses ! Si les Blancs souhaitent exposer des cadavres, qu'ils boucanent leurs pères, leurs mères, leurs femmes ou leurs enfants pour les placer ici, à la place de nos ancêtres ! Que penseraient-ils de voir ainsi exhiber leurs morts ? » Surpris, ils m'ont demandé si j'étais vraiment en colère. Je leur ai alors expliqué ce que je pensais : « Awe ! De voir toutes ces choses me contrarie ! Les Blancs ne devraient pas maltraiter ces ancêtres morts en les disposant ainsi à la vue de tous, entourés des biens qu'ils ont laissés. Il en est de même avec toutes ces dépouilles et ces ossements de gibier. Ce sont des ancêtres animaux dont les anciens chamans faisaient danser les images. Ils ne doivent pas non plus être malmenés de la sorte. Si les Blancs le veulent vraiment, qu'ils les remplacent par des os de poules, de chevaux, de moutons ou de boeufs ! » À la fin, mes guides m'ont répondu : « Ne sois pas si mécontent ! Tout cela est seulement exposé ici pour être connu de tous ! »

Mais je ne pensais pas de cette manière, et j'ai continué : « Il ne faut pas garder enfermé dans cette lointaine maison les biens des habitants de la forêt qui, autrefois, ont été mangés par les maladies et les armes* des Blancs ! Ces gens ont

¹⁰⁵ Davi utilise ici de nouveau le mot *matihipë* qui désigne également les ossements et les cendres funéraires (mais aussi, on l'a vu dans la chapitre précédent, les ornements de plume et les marchandise des Blancs). Lors d'un cycle de raids guerriers entre maisons ou groupes de maisons, les belligérants ont soin de laisser leurs ennemis récupérer les cadavres (les ossements) de leurs victimes afin qu'ils puissent être soumis aux rites funéraires appropriés. Jeter un cadavre à la rivière, l'enterrer ou le faire disparaître d'une quelconque autre manière constitue donc une offense d'une extrême gravité.

été créés au premier temps. Ce sont, depuis toujours, les vrais possesseurs de la forêt. Leurs objets sont des biens des esprits. Ils appartiennent à *Omama* car c'est lui qui leur a donné. Cela m'attriste de voir exhiber tout cela ! Je ne veux contempler que de belles choses. Je préfère regarder des images du ciel, du soleil, des montagnes, de la pluie, du jour et de la nuit - de tout ce qui ne meurt pas. Les humains disparaissent rapidement et, lorsque leur souffle de vie a cessé, ils ne peuvent qu'inspirer la tristesse et la nostalgie. Les Blancs pourraient montrer toutes ces choses dans leurs maisons Musées* à leur gré si ce n'était pas des choses de spectres. Tant que nous sommes vivants, ils peuvent exposer nos images et nos objets dans la ville* pour expliquer à leurs enfants notre manière de vivre et protéger notre forêt. Mais exhiber de la sorte des cadavres desséchés et des objets orphelins me rend triste et inquiet, c'est mauvais !»

C'est ainsi que j'ai, dans cette ville*, pris la défense des traces des ancêtres et du gibier. Toute la terre du Brésil était autrefois occupée par des gens comme nous. Aujourd'hui, elle est presque vide et c'est la même chose dans le monde entier*. Les gens de la forêt ont presque tous disparu. Ceux qui existent encore, ici et là, ne sont que le reste de ceux que les Blancs ont mangés autrefois avant de s'emparer de leurs possessions qu'ils trouvaient belles. C'est ainsi que, le front encore gras du rite d'homicide *õnokaemu*, les Blancs ont fait amitié avec des objets dont ils ont traités les détenteurs comme des ennemis ! Ils les gardent maintenant enfermés dans le verre de leurs maisons Musées* afin de montrer à leurs enfants ce qui subsiste de ceux qu'ils ont fait périr. Mais, ceux-ci, lorsqu'ils grandiront ne se diront-ils pas : « *Hou !* Ces objets sont beaux, mais vous avez détruit ceux qui les possédaient ! » ? Alors, leurs pères pourront-ils répondre ? : « *Ma !* S'il étaient encore vivants nous serions pauvres, nous ne posséderions pas d'or ! Ils nous faisaient obstacle ! » ? Ils continuent, malgré cela, à exposer les restes de ceux qu'ils ont tués ! C'est une mauvaise chose. Nous ne faisons pas cela. Nous brûlons nos morts et leurs objets. Nous n'exhibons évidemment pas leurs traces aux regards ! Les Blancs, qui le font, n'échapperont pourtant pas plus que nous à la mort. Ils vieilliront, deviendront aveugles et disparaîtront à leur tour. C'est ainsi.

Enfin, à force de voir tout cela, je me suis demandé si les Blancs n'avaient pas commencé à acquérir nos paniers, nos arcs et nos ornements de plumes, qu'ils nous demandent souvent, justement parce que nous sommes en train de disparaître. Veulent-ils les obtenir en avance de notre mort ? Voudront-ils ensuite emmener aussi

nos ossements ? Une fois tous morts, serons-nous aussi montrés dans une maison Musée* ? C'est ce à quoi j'ai pensé. Ainsi, si on leur donne nos brassards de crête de hocco et nos queues de toucans, notre teinture de rocou, nos carquois et nos flèches pour qu'ils les enferment dans leurs habitations ou dans leurs maisons Musées*, nous perdrons peu à peu toute beauté et nous deviendront de mauvais chasseurs. C'est ainsi. Nos caudales d'ara, nos bouquets de plumes d'ailes de perroquets et de pénélopes, nos dépouilles de coq-de-roche et d'oiseaux *seisiki* sont des biens précieux qui appartiennent aux esprits des rivières *Yawariyomapë*¹⁰⁶. En les emmenant avec eux, les Blancs emportent aussi leurs images pour les enfermer très loin de la forêt. De la sorte, ils nous rendent laids et bredouilles.

*

Plus tard, lorsque je suis revenu de ce voyage, une fois arrivé de nouveau dans ma maison, j'ai cru de nouveau que j'allais mourir. J'étais très affaibli et pris de vertiges. Je n'arrivais plus à sortir de ma somnolence. Puis, soudain, je sentis mes jambes s'ankyloser et devenir insensibles. J'eus beau me pincer, je ne sentais plus rien. Alors, je restai étendu dans mon hamac, perdant peu à peu conscience. Je cessai de voir ma femme et mes enfants qui, pourtant, étaient proches, puis même mon propre hamac. J'étais en état de spectre et mes jambes se paralysèrent presque complètement. En fait, mon image dormait encore dans la poitrine du ciel aux mains des *xapiripë*. Tout cela s'est produit parce que j'avais foulé les terres lointaines d'où viennent les très puissants esprits *Napënapëripë* des ancêtres des Blancs. Pourtant, il m'était arrivé de les faire danser avec mon beau-père dans notre maison de *Watoriki*. Cependant, de m'être rapproché autant de leur terre m'avait fait devenir autre. L'image d'*Omama* avait eu beau me protéger durant mon voyage, c'est au retour que je me suis trouvé plongé dans la torpeur. C'est ainsi. De tels voyages sont dangereux pour les chamans, je l'ai dit. Ensuite, je suis resté longtemps dans ma maison, près du feu, pour sécher mes chairs imbibées du froid humide des terres lointaines d'où je venais. Puis, peu à peu, j'ai recommencé à boire la poudre de *yãkoana*. Alors, les esprits qui m'avaient accompagnés se sont réveillés et réchauffés. Une fois reposés de leur fatigue, ils ont retrouvé leur force et j'ai commencé, moi aussi, à me rétablir.

*

¹⁰⁶ Rappelons également que la séduction des sœurs de ces esprits, réputés pour leurs talents de chasseurs, sont à l'origine des vocations chamaniques (voir chapitre III).

Pourtant, après quelques lunes, à la fin de la saison sèche, j'ai une fois encore voyagé très loin de la forêt vers une autre terre des Blancs. J'y ai connu une autre ville*, encore plus grande. Tous les miens étaient en train de périr de la malaria des *garimpeiros* et, là où nous vivons, personne n'écoutait encore nos paroles. C'est pourquoi j'ai tenté d'aller parler si loin aux grands hommes de cette ville* que les Blancs nomment *New York**. Je voulais qu'ils nous donnent leur appui pour empêcher les orpailleurs de saccager nos rivières et de détruire les habitants de la forêt avec leurs fumées d'épidémies et leurs armes¹⁰⁷. Lorsque je suis arrivé, j'ai été surpris car cette ville* ressemblait à un groupe de montagnes de pierres très hautes, plus hautes encore que celles de la Montagne du vent qui surplombe notre maison de *Watoriki* ! Et puis, à leurs pieds, entre elles, il y a des gens partout, très nombreux, qui se déplacent très vite, en tout sens, comme des fourmis. Après avoir coupé leur forêt, ces Blancs ont élevé leurs maisons comme des pics rocheux et ils y vivent superposés les uns au-dessus des autres ! C'est pourquoi je pense que c'est sur cette terre que leurs ancêtres ont commencé à fabriquer leurs marchandises en si grande quantité. Alors, ils ont sans doute pensé : « Nous sommes nombreux et nous savons faire la guerre avec vaillance ! Construisons donc des maisons vraiment très hautes et solides pour les emplir de marchandise que tous les autres convoiteront ! »

Pourtant, si au milieu de cette ville* les maisons sont hautes et belles, dans ses marges, elles sont en ruines. Les gens n'ont pas de nourriture et leurs vêtements sont sales et déchirés. Quand je me suis promené parmi eux, ils m'ont regardé avec des yeux tristes¹⁰⁸. Cela m'a fait peine. Ces Blancs qui ont créé les marchandises pensent qu'ils sont ingénieux et valeureux. Pourtant, ils sont avares et ne prennent aucun soin des leurs qui sont démunis. Comment peuvent-ils se croire des grands hommes et se trouver aussi avisés ! Ils ne veulent pas même connaître ces gens qui sont pourtant les leurs. Ils les rejettent et les font souffrir. Ils ne les regardent pas et se contentent de leur donner le nom de pauvres*. Ils leur prennent même leurs mauvaises maisons effondrées. Ils les font vivre dehors, par terre, sous

¹⁰⁷ Davi s'est rendu à New York en avril 1991 de nouveau avec l'appui de *Survival International*. Il y a rencontré, entre autres, le Secrétaire général des Nations Unies de l'époque, Javier Pérez de Cuéllar et divers responsables de la Banque Mondiale, de l'Organisation des États Américains et du Département d'État. Sur la visite de Davi à New York, voir notamment le reportage de T. Golden (1991) et le livre de G. O'Connor (1997 : chapitre 21).

¹⁰⁸ Davi a visité le *South Bronx* et vu des *homeless* sur *Southern Boulevard* (voir Golden, 1991 : B4).

la pluie avec leurs enfants. Ils doivent se dire : « Ils habitent notre terre, mais ce sont d'autres gens. Qu'ils vivent loin de nous ! Qu'ils vivent en ramassant les choses sur le sol, comme des chiens ! Quand à nous, nous ferons croître nos biens et nos armes* seuls ! ». Cela m'a effrayé de voir cela !

*

Durant ce voyage, j'étais de nouveau malade à cause de la malaria¹⁰⁹. De plus, près de l'endroit où l'on m'avait hébergé, il y avait beaucoup de bruit. De l'autre côté de la rue, il y avait souvent des gens qui chantaient et criaient durant la nuit. J'étais inquiet et agité. Je dormais en état de spectre et j'étais pris de vertiges. Alors, il m'arrivait, de nouveau, de voir en rêve descendre les anciens esprits de cette autre terre des Blancs. Ils étaient très nombreux et ne cessaient de se succéder. Je voyais ainsi danser les images des êtres tonnerres *yârimaripë*, puis des êtres éclairs *yâpiraripë* et des ancêtres jaguars mais, surtout, d'une multitude de très puissants esprits des cassiques *ayokora* venus de lointaines montagnes. Ces *xapiripë* savent extirper les maux et travaillent aux côtés des médecins*. C'est pourquoi ils apparaissent ainsi souvent durant le sommeil des chamans brûlés par la fièvre. Mais, surtout, j'ai vu dans la nuit l'image d'une jeune femme des rivières, une sœur de *T^huëyoma*, l'épouse qu'*Omama* a pêché au premiers temps, une autre fille de son beau-père *Tëpërësiiki*. Ses yeux et ses cheveux noirs étaient très beaux. Je voyais très nettement les jeunes seins qui pointaient sur son torse, mais le bas de son corps paraissait être celui d'un poisson. Elle versait doucement de l'eau sur mon front enfiévré et me faisait ainsi reprendre vie. Cette femme des rivières est partie autrefois très loin de notre forêt et s'est égarée aux confins des eaux. C'est pourquoi son image vit maintenant sous un grand pont de cette ville¹¹⁰*. J'ai vu que les Blancs en font des dessins et on m'a dit qu'il la nomme Sirène*. Elle est restée là où les flots qui ont emporté nos ancêtres de *Hayowari* se sont arrêtés pour former ce que vous appelez l'océan¹¹¹. C'est l'endroit où se trouve maintenant le point d'attache des rivières que nous appelons *u monapë*. C'est ainsi. Si elles n'y étaient pas

¹⁰⁹ Comme lors de son voyage à Paris, Davi était, à New York, sous l'effet d'accès récurrent d'un paludisme *Vivax* en cours de traitement (voir O'Connor, 1997 :233-234). La malaria apportée par les *garimpeiros* avait, à l'époque, atteint des proportions épidémiques.

¹¹⁰ Probablement le pont de *Triborough* qui relie Manhattan, le Queens et le Bronx au dessus de l'East River, près duquel Davi a été hébergé et qui a retenu son attention en arrivant à New York (voir O'Connors, 1997:236-37).

¹¹¹ Sur les « Gens de Hayowari » et la création des Blancs par Omama, voir chapitre IX.

retenues, elles s'enfonceraient dans les profondeurs du sol et toutes les eaux de cette terre s'assécheraient.

Dans cette ville*, ce n'est pas la hauteur des immeubles* qui m'a effrayé. Ce sont d'autres choses, que j'ai vues durant mon sommeil. J'ai vu ainsi en rêve le ciel incendié par la fumée des usines*. J'ai vu les êtres tonnerres, les êtres des éclairs et les spectres des humains pris dans des flammes immenses. Puis j'ai vu la voûte céleste commencer à s'effondrer avec fracas sur la terre. C'était effrayant. Là où vivent les Blancs, le ciel est bas et ils cuisent sans répit de grandes quantités de minerais* et de pétrole*. Ainsi, les fumées de leurs fabriques ne cessent-elles jamais de monter vers la poitrine du ciel. Cela le rend sec et pulvérulent, aussi inflammable que de l'essence*. Racorni par la chaleur, il devient fragile et se déchire en haillons comme un vieux vêtement. Tout cela préoccupe beaucoup les *xapiripë* et les rend très inquiets. Dans mon rêve, ils tentaient ainsi de protéger le ciel faisant tourner la clef* de la pluie pour repousser la fureur de l'incendie et contenir les flammes qui le consumaient. Ils clamaient avec ardeur, en déversant les eaux de toutes parts : « Si vous détruisez le ciel, vous mourrez tous avec lui ! » Nos anciens savent bien tout cela. Mais les Blancs n'entendaient pas leurs paroles. Et moi je n'ai parlé de mon rêve à personne car je n'étais pas auprès des miens. C'est ainsi. Si les esprits ne continuent pas à arroser le ciel de la sorte, il finira par brûler complètement. Mon beau-père m'a fait connaître ce travail des *xapiripë* lorsqu'il commençait à me faire boire la *yãkoana*, avant même de devenir vraiment un chaman.

Une autre fois, à New York*, j'ai aussi été effrayé par la voix du ciel qui s'est mis à bouger lourdement en produisant des craquements et des grondements sourds. Alors, je me suis réveillé brutalement et je me suis mis debout. Je suis resté immobile, mais mon ventre a failli tomber de terreur. Pourtant, là encore, je me suis dit : « Hou ! C'est une autre terre, je ne dois pas me laisser emporter par la peur ! Les Blancs vont dire, selon leurs paroles, que je deviens fou* ! » Alors, j'ai repris mon calme peu à peu. Le bruit a cessé mais j'ai commencé à entendre la voix de l'esprit du ciel que les chamans nomment *Hutukarari* : « Ma ! Ce n'est rien ! J'ai fait cela pour voir si tu es vraiment avisé ! J'en fait autant pour les Blancs mais ils ne m'entendent pas ! Vous les habitants de la forêt qui devenez esprits avec la *yãkoana*, vous avez des oreilles ouvertes. Mais celles des Blancs sont closes. J'ai beau les mettre à l'épreuve et tenter de les effrayer, ils sont aussi sourds que des troncs d'arbres ! Mais toi, tu m'as vraiment entendu ! »

*

Dans cette ville*, j'ai aussi pensé que c'était vraiment là le lieu où les Blancs avaient commencé à vraiment arracher le métal de la terre, à emplir leurs maisons d'autant de marchandises et à inventer les peaux de papier de l'argent*. C'est sur cette terre qu'ils fabriquent ces choses de métal brillantes qui passent lentement dans le ciel comme des comètes et qu'ils appellent des satellites*. C'est aussi sur cette terre qu'ils ont vraiment les yeux abîmés par la fumée du métal et sa poudre qui rend aveugle¹¹². Nous, habitants de la forêt nous n'avons ni usines* ni voitures* mais nos yeux sont limpides. À New York*, il y a tellement de gens avec de mauvais yeux ! Même les enfants et les jeunes gens ont les yeux enfermés derrière des verres* pour agrandir les images ! C'est ainsi. Je me suis dit aussi que les anciens Blancs des États-Unis avaient fait autrefois aux premiers habitants de cette terre la même chose que ce qui nous arrive au Brésil* aujourd'hui. Leur forêt était belle, fertile et giboyeuse, alors, les Blancs ont voulu s'en emparer. Ses habitants les gênaient, alors, ils les ont pris en inimitié et ont commencé à les tuer. Ces anciens Blancs étaient vraiment mauvais et très belliqueux, je l'ai vu dans un livre¹¹³. Cela m'a tourmenté de penser à tous ces autres êtres humains semblables à nous qui sont morts là-bas. J'ai pensé que beaucoup d'entre eux avaient dû habiter sur la terre de New York* avant que la forêt y soit remplacée par des maisons de pierre. Les anciens Blancs avaient dû les haïr autant que nous détestent les orpailleurs et les éleveurs au Brésil*. Ils se sont dit : « Nous allons en terminer avec ces Indiens* sales et paresseux. Nous allons prendre leur place sur cette terre. Nous serons les vrais Américains* car nous sommes Blancs ! Nous sommes vraiment ingénieux, pressés et puissants ! » Ils se sont de nouveau pris d'euphorie pour les marchandises, les routes, les trains* et puis les avions*. Et c'est avec de telles pensées mensongères qu'ils ont commencé à faire mourir les gens de la forêt avant de leur arracher leur terre afin de lui donner un nom à eux, *America*. Ce sont avec les mêmes paroles que les *garimpeiros* et les *fazendeiros* veulent se débarrasser de nous au Brésil* : « Les Yanomami ne sont que des habitants de la forêt, des *yai*

¹¹² Sur cette substance sorcière *hipëre a*, voir le chapitre XVI.

¹¹³ Davi a feuilleté avec un ami qui l'a hébergé le célèbre livre de Dee Brown, *Bury My Heart at Wounded Knee* (voir O' Connor, op. cit. : 237-242).

t^hëpë, des êtres non-humains ! Peu importe qu'ils meurent et nous travailleront à leur place ! »

En dehors de la ville de New York*, on m'a emmené visiter d'autres gens, des êtres humains de cette terre qui ont pour nom Onondaga*¹¹⁴. Ce sont des gens qui sont restés en vie parmi tous ceux que les anciens Blancs de cette terre ont mangé autrefois. Je ne les appelle pas « être humains » - *Yanomae t^hëpë* – seulement parce qu'ils nous ressemblent mais parce ce sont aussi des gens qui ont habité en premier cette terre des Etats-Unis*, comme nous notre forêt. J'ai vu des ornements de plumes dans leurs maisons. Ce sont des gens qui possèdent encore des esprits et savent les faire danser. Les hommes m'ont appelé et je me suis assis avec eux pour écouter leurs paroles. Ils ont éloigné les enfants et les femmes. Ils ont fait brûler du tabac et ils ont fait descendre leurs *xapiripë*. Leurs anciens étaient des chasseurs de grands aigles qui volent très haut dans le ciel, comme la harpie féroce *mohuma* chez nous. Ils confectionnent de très belles coiffures avec leurs plumes. Ils chassaient aussi d'autres gibiers dont j'ignorais même l'existence, des ours* et des bisons*. Leurs chamans en font toujours danser les images. Ils boivent aussi le jus sucré des arbres de leur forêt, comme nous le miel des abeilles¹¹⁵. Autrefois la terre où vivaient leurs ancêtres était très vaste, mais celle qu'on leur a laissée est très étroite, confinée juste au dehors de la ville*, très près des Blancs. Ils m'ont emmenés avec eux pour en faire le tour. Cela m'a vraiment fait peine ! Ils ont été encerclés sur un petit lopin de terre. Les colons, les grands éleveurs et les mineurs* ont tué leurs ancêtres. Ils ont bien essayé de les repousser, mais ils n'avaient que des flèches et ils n'ont pu se venger contre autant de fusils*. Une fois décimés et vaincus, ils n'ont reçu que cette petite tache de terre. Alors, j'ai pensé : « *Hou* ! C'est la même chose que les Blancs veulent faire avec nous et avec tous les autres habitants de la forêt du Brésil* ! C'est ce qu'ils savent faire depuis toujours ! Ils tueront tout le gibier, les poissons et les arbres. Ils saliront toutes les rivières et les lacs et ils finiront par nous prendre tout ce qu'il reste de nos terres. Ils n'en laisseront pas une intacte ! C'est ainsi. Ils pensent que nous ne sommes pas êtres humains et ils nous haïssent tous

¹¹⁴ Il s'agit des Onondaga (Peuple de collines) de la Confédération des Six Nations (Haudenosonee), dite Confédération Iroquoise situés dans l'Etat de New York. Entre 1788 et 1822 la Nation Onondaga s'est vue spoliée de 95% de ses terres. Son territoire actuel est réduit à un peu moins de 30 km² au sud de Syracuse, près de Nedrow, état de New York. De la visite qu'il leur rendit en 1791, Chateaubriand relate que leur « premier Sachem » « (...) se plaignit des Américains, qui bientôt ne laisseraient pas aux peuples dont les ancêtres les avaient reçus, assez de terre pour couvrir leurs os » (Chateaubriand, 1969 : 690).

¹¹⁵ Eau d'érable (*Acer nigrum* et *A. saccharum*).

de la même façon ! ». Pourtant, même si nous sommes d'autres gens, nous avons une bouche et des yeux, du sang et des os, tous comme les Blancs ! Nous voyons tous une seule et même lumière. Nous avons tous faim et soif. Nous avons tous la même pliure derrière les genoux pour pouvoir marcher ! Pourquoi ont-ils une si forte volonté de détruire la forêt et ses habitants ?

*

C'est à toutes ces choses que je pensais aussi lorsque je me réveillais durant la nuit, à New York*, et que mes pensées passaient de l'une à l'autre sans fin jusqu'à l'aube. Je me disais : « Tous ces Blancs qui sont hostiles aux gens de la forêt et même aux autres Blancs, c'est ici qu'ils ont commencé leurs méfaits ! Ils ont dessiné les paroles d'une loi* sur des peaux de papier mais c'est un mensonge ! Ils ne les écoutent pas. Ils n'entendent vraiment que celles des marchandises ! » J'étais inquiet et n'arrivais plus à me rendormir. Le chemin de ma pensée tournait et retournait dans tous les sens, de plus en plus loin, et je gardais les yeux fixés vers le haut. C'est ainsi que ma pensée ne cesse de cheminer lorsque je viens dormir dans la ville* pour parler aux Blancs. Je cherche toujours d'autres paroles, qu'ils ne connaissent pas, afin qu'ils puissent m'entendre. Je pense à nos ancêtres et à la manière dont ils vivaient, je pense aux paroles d'*Omama* et à celles des esprits. Ainsi, je n'invente pas de nouvelles paroles. Je recherche des paroles d'il y a très longtemps, des paroles du premier temps. Ce ne sont pas des paroles que j'ai entendu moi-même de la bouche de nos anciens mais des paroles que je recherche au fond de moi. En leur temps, nous ne connaissions pas les Blancs, ni leurs marchandises et encore moins leurs villes*. Depuis, ils ne cessent d'augmenter et de se rapprocher de nous en ouvrant des routes et en défrichant la forêt pour leur bétail. Les orpailleurs ne cessent de retourner le lit de nos rivières et bientôt les compagnies minières* voudront creuser notre terre. Les éleveurs* et les colons* en mangent les limites. C'est pourquoi je cherche des paroles pour dire que je ne veux pas de tout cela, ni de mauvaises paroles des politiciens* sur nous. Je veux la forêt et son gibier, les rivières et leurs poissons, les arbres, leurs fruits et les miels sauvages. Je veux tout cela pour que mes enfants et leurs enfants puissent vivre bien après ma mort.

*

D'avoir connu au cours de mes voyages les terres lointaines des anciens Blancs, m'a laissé perplexe. Je pense que leurs villes sont peut-être belles à voir

mais aussi qu'elles sont vraiment trop bruyantes et empestées de fumées. Des trains* y courent sans cesse sous la terre, des voitures* sur le sol couvert de ciment* et des avions* dans le ciel. Les gens y vivent empilés les uns au-dessus des autres et côte à côte comme des guêpes dans leurs nids. Tout cela donne le vertige et rend la pensée obscure. Il y est impossible de penser droit. C'est sans doute pour cela que les Blancs ne parviennent pas à entendre nos paroles. Dès que nous leur parlons, la plupart répondent : « Ces gens de la forêt sont des menteurs ! Nous continuerons à courir avec nos machines ! Nous tirerons de l'or et du pétrole* de la terre autant que nous voudrons ! » Pourtant, nos paroles ne sont pas des mensonges. Ce sont les nôtres ; celles que nous tenons d'*Omama* et des *xapiripë*. Ce sont les Blancs qui ont tourné au mal à cause de leurs marchandises* et ne veulent prêter aucune attention à ce que nous leur disons. C'est pourquoi ils continuent à maltraiter la terre partout où ils vivent et même en dessous de leurs propres villes* ! Ils ne pensent jamais qu'à trop la malmener, elle finira par tourner au chaos et par se déchirer. Ils ne semblent rien craindre car leur pensée, fixée sur les objets et les machines, est prise de vertige. Lorsque j'ai pu connaître la terre de leurs ancêtres, j'ai bien compris que c'est là où ces mauvaises choses ont commencé. C'est de là qu'ils sont venus sur la terre du Brésil* pour continuer à y retourner la terre et à y installer des usines*. J'ai bien compris aussi que les Blancs qui aujourd'hui sont devenus avisés et veulent comme nous défendre la forêt ne peuvent maintenant que protéger une petite partie de la terre. Ils sont peu nombreux et ce qu'ils défendent n'est que le reste de ce que leurs anciens et leurs pères n'ont pas encore détruit et rendu mauvais.

*

Pour moi, il n'est pas du tout agréable de vivre dans la ville* ! Ma pensée y est toujours inquiète et ma poitrine oppressée. Je n'arrive pas du tout à y penser droit, avec calme. Je ne dors pas bien et je ne mange que des choses étranges. On vous y demande sans arrêt de l'argent* pour tout, même pour boire, et j'y ai toujours peur de me faire heurter par une voiture. Il y a, partout où l'on aille, beaucoup de bruit et une multitude de gens qui se pressent en tous sens. On ne cesse d'y marcher rapidement au milieu d'inconnus, sans s'arrêter et sans parler, d'un endroit à l'autre. La vie des Blancs qui s'agitent ainsi toute la journée comme des fourmis est triste. Ils sont toujours impatients et apeurés de ne pas arriver à leur travail* ou d'en être rejetés. Ils dorment à peine et courent toute la journée en somnolant. Ils ne parlent

que de travail* et de l'argent* qui leur manque. Ils vivent sans joie et deviennent rapidement vieux en travaillant sans cesse, la pensée vide, pour posséder de nouvelles marchandises. Alors, une fois leurs cheveux blanchis, ils disparaissent et le travail* qui, lui, ne meurt jamais, reste après eux, sans fin. Puis, leurs enfants font la même chose.

Omama n'a certainement pas voulu nous maltraiter ainsi ! Aux yeux des habitants de la forêt, les villes* des Blancs sont sales et pleines de toux. Elles sont envahies de fumées venant des usines* où l'on cuit le métal des marchandises et de celles des multitudes de voitures* qui courent en tous sens. Il y aussi les fumées de tabac que les Blancs ne cessent de boire. On sent partout une mauvaise odeur de brûlé et d'épidémie *xawara*¹¹⁶. Les gens travaillent en état de spectre et ne cessent d'avaler le vent de ces fumées. Elles pénètrent dans leur nez, dans leur bouche, dans leurs yeux et colle à leurs cheveux. Leur poitrine en est noircie. C'est pourquoi les Blancs sont souvent malades. Ils meurent ou deviennent aveugles, même avec leurs hôpitaux et se demandent pourquoi. Leurs médecins* on beau leur ouvrir la poitrine, le ventre ou les yeux, rien n'y fait. Le sperme des pères dont la chair est prise par cette fumée d'épidémie devient mauvais et leurs enfants naissent aussi en mauvais état. C'est la fumée du métal qui est la cause de tout cela.

Dans la ville, on a toujours les oreilles envahies par un bruit incessant. Dehors, on n'entend jamais très distinctement les paroles que l'on vous adresse ! Il faut parler tout près l'un de l'autre pour s'entendre. Le vrombissement incessant des machines et des moteurs* couvre tous les autres sons ; le brouhaha des radios* et des télévisions* toutes les autres voix. C'est à cause de tout ce bruit dans lequel ils courent toute la journée que les Blancs sont toujours préoccupés. Leur coeur bat trop vite, leur pensée est prise d'étourdissements et leurs yeux sont inquiets. Je pense que ce bruit qui ne cesse jamais empêche les pensées d'aller de l'une à l'autre. Elles finissent ainsi par rester trop proches et l'on devient sot. Mais peut-être les Blancs aiment-ils ce vacarme qu'ils l'entendent depuis leur enfance ? Par contre, pour ceux qui ont grandi dans le silence de la forêt les bruits de la ville* sont assourdissants. C'est pourquoi je n'aime pas du tout y vivre. Lorsque j'y reste trop longtemps, ma pensée finit par se boucher et s'emplir d'obscurité. J'y deviens anxieux et je ne parviens plus à rêver car mon esprit n'y est jamais calme.

¹¹⁶ Cette expérience de pollution atmosphérique intense a surtout frappé Davi lors de ses visites à São Paulo.

J'ai grandi dans la forêt, c'est pourquoi je préfère y vivre. J'aime son silence qu'interromps seulement les voix des oiseaux *hwehweioma*, des aras, des toucans, des bandes de singes hurleurs ou de perroquets. Elles me sont agréables à entendre. Je ne peux vraiment entendre les chants des *xapiripë* et rêver au loin avec eux que dans sa tranquillité et son silence. Ainsi, lorsque je reviens de mes voyages chez les Blancs, après un temps, le vertige quitte mes yeux et ma pensée redevient claire. Je n'entends plus ni voitures*, ni machines*, ni avions*. Je ne prête plus l'oreille qu'aux crapauds *tooro* et aux grenouilles *krouma* qui appellent la pluie dans la forêt. Je n'entends plus que le bruissement des feuilles dans le vent et le son des tonnerres. Les paroles ignorantes des politiciens* de la ville* s'évanouissent peu à peu dans le silence de mon sommeil. Je redeviens heureux en allant chasser et en faisant danser les esprits. C'est ainsi. Sans entendre la beauté du chant des ancêtres animaux, je ne suis pas heureux, leur silence m'effraie. La forêt est très belle à voir. Elle est fraîche et odorante. Lorsque l'on y marche pour chasser ou voyager, on s'y sent joyeux et l'esprit calme. On écoute au loin le crissement des cigales, les pleurs des hoccos et des agamis ou les clameurs des singes-araignées dans les arbres. On n'est plus ni inquiet ni impatient. Notre pensée peut alors cheminer aussi avec tranquillité et se ramifier de plus en plus loin. C'est pourquoi je veux continuer à y vivre, comme nos anciens. Je suis un de leurs fils et je veux suivre leurs traces. C'est ce que je pense vraiment. J'imité parfois la langue des Blancs et je possède quelques-unes de leurs marchandises. Pourtant, je ne veux pas devenir l'un d'entre eux. Dans la ville*, les Blancs ne peuvent pas vraiment connaître les choses du rêve. Ils ne peuvent voir les images des ancêtres animaux ni entendre les paroles que leurs chants ramènent depuis l'au-delà du ciel et de la terre. Ils ne regardent que ce qui les entoure, les marchandises, la télévision* et l'argent*. C'est pourquoi ils nous ignorent et s'importent si peu que nous mourrions de leurs fumées d'épidémie. Pourtant, eux aussi font peine. Ils sont nombreux, leurs villes* sont vastes et ils possèdent beaucoup d'objets ingénieux, mais, lorsqu'ils sont vieux ou pris de maladie, ils doivent lâcher prise de tout cela. Cela s'efface rapidement de leur esprit. Il n'en reste rien et ils meurent seuls. Pourtant, ils ne pensent jamais à cela, sinon ils ne seraient pas aussi avides et si hostiles envers nous. C'est à tout cela que je pense avec préoccupation, la nuit, dans les villes* des Blancs, lorsque je ne trouve pas le sommeil.

XXI

D'une guerre l'autre

*« I describe the Yanomamö as 'the fierce people' because that is the most accurate single phrase that describes them. That is how they conceive themselves to be, and that is how they would like others to think of them ».*¹¹⁷

*« Implied in Chagnon's finding so far is a notion startling to traditional anthropology : the rather horrifying Yanomamö culture makes some sense in terms of animal behavior »*¹¹⁸

Lors de mes voyages sur les terres lointaines des Blancs, j'ai parfois entendu dire que nous serions belliqueux et que nous ne cesserions de nous flécher. Ces gens ne nous connaissent pas et leurs paroles sont mensongères ! Il est vrai que nos anciens guerroyaient¹¹⁹, tout comme les leurs. Mais les Blancs sont bien plus dangereux et féroces que nous ne le sommes ! **Nous ne nous** entretenons pas sans mesure comme ils le font ! **Nous ne posédons pas de bombes*** qui brûlent les maisons et leurs habitants, même les femmes et les enfants ! Lorsqu'il arrivait à nos anciens de vouloir tuer leurs ennemis, c'était d'autre chose. Ils s'efforçaient avant tout de flécher les guerriers en état d'homicide que nous appelons *õnokaerima t'ëpë*. Ils menaient alors quelques raids pour se venger d'eux, pris par la colère du deuil des morts qu'ils avaient causées. C'est ainsi. Nous ne nous vengeons que lorsque l'on tue l'un d'entre nous par flèche ou sarbacane de sorcellerie¹²⁰. Ainsi, si des

¹¹⁷ Chagnon, 1968 : 1. Cette ethnographie, dont la première édition a été publiée en 1968, est devenue un véritable best-seller aux États-Unis : sa diffusion depuis lors a été estimée à trois millions d'exemplaires (Borofsky ed., 2005 : 39). Le stéréotype des Yanomami « peuple féroce » qu'elle véhicule s'est donc largement propagé durant près de quarante ans. Sa diffusion s'est trouvée démultipliée sous des formes de plus en plus racistes par la presse américaine.

¹¹⁸ *Time Magazine*, 10 mai 1975.

¹¹⁹ Les activités guerrières sont désignées par un verbe, *niyayu*, qui peut être traduit par « guerroyer » mais qui signifie littéralement « se flécher réciproquement ». De la même façon *niyayotima t'ë* que l'on peut traduire par le substantif « guerre » renvoie à la même notion de fléchage réciproque.

¹²⁰ Sur la guerre et l'organisation sociale yanomami, voir Albert 1985, 1989 et 1990b. Les incursions guerrières sont, de fait, toujours lancées pour venger un mort à la suite de la tenue d'une cérémonie funéraire (crémation ou enterrement/ingestion des cendres des ossements du défunt), que ce décès résulte d'un homicide par flèche (ou fusil), lors d'une embuscade ou d'un raid, qu'il soit attribué à une attaque secrète de sorciers ennemis (sarbacane), ou, enfin, qu'il soit survenu accidentellement lors d'un duel rituel à la massue (traumatisme crânien) entre maisons « alliées » en délicatesse.

guerriers *Xamat^hari* venaient à tuer quelqu'un chez nous, les gens de notre maison - les fils, les frères, les beaux-frères et les gendres du défunt - iront les flécher en retour et, si leurs sorciers *okapë* mangeaient un de nos anciens, il en serait de même. Mais nous ne nous fléchons pas sans cesse et sans motif ! Si c'était le cas, je le dirai clairement car j'aime les paroles droites. Certains Blancs ont même dit que nous sommes tellement hostiles les uns envers les autres que nous ne pouvons pas vivre ensemble sur la même terre¹²¹ ! Mensonges encore. Nos ancêtres vivaient ensemble dans la forêt depuis le premier temps, avant même d'entendre parler des Blancs ! Ces gens pensent-ils vraiment que nous sommes aussi agressifs qu'eux ? Non. Ils répandent seulement ces mauvaises paroles parce qu'ils craignent qu'on ne les empêche de s'emparer de notre terre, c'est tout. Mais ce n'est pas la forêt, son gibier et ses poissons qu'ils veulent. Ils n'ont pas plus d'amitié pour la forêt que pour les êtres humains qui l'habitent. Ils n'aiment vraiment que ce qu'ils peuvent arracher de son sol ou la défricher pour donner à manger à leur bétail*.

*

Ce que nous appelons *wait^hiri*, la vaillance guerrière, existe depuis très longtemps, bien avant que les Blancs ne nous connaissent, et elle n'a pas surgi sans motif¹²². Ce sont l'enfant guerrier *Õeõeri*, *Arowë* le valeureux et l'esprit *Aiamori* qui, au premier temps, l'ont fait exister et nous l'ont enseignée¹²³. Depuis, leurs images descendent toujours de là où elle est advenue, sur la terre des *Xamat^hari*¹²⁴. *Õeõeri*

¹²¹ La dictature militaire brésilienne de la fin des années 1970 a largement utilisé ce mythe hobbesien des Yanomami « peuple féroce » pour tenter de démembrer leur territoire. On en trouvera une version particulièrement raciste et délirante dans un rapport officiel de 1977 rédigé par un général de la Fondation Nationale de l'Indien (Oliveira, 1977) : « On constate que (..) le groupe vit dans des fiefs, composés chacun de 50 à 200 Indiens et que chacun de ces groupes est hostile aux autres, ce qui nous amène à conclure que les relations entre hommes et femmes ont lieu entre frères et soeurs, pères et filles, mères et fils, et peut-être même entre grands-mères et petit-fils et grands-pères et petites-filles, constituant un véritable inceste, qui, au cours des siècles, a causé l'atrophie physique et intellectuelle de ce groupe indigène. »

¹²² Comme nous l'avons déjà souligné, cette notion ambivalente peut, selon les contextes, dénoter une qualité (« vaillance, courage, endurance ») ou être employée péjorativement (« agressif, violent »).

¹²³ Le principal mythe d'origine de la guerre des Yanomami orientaux met en scène un enfant orphelin (*Õeõeri*) devenu un guerrier frénétique pour venger sa mère (M47) tuée par des sorciers ennemis. *Arowë* est le prototype mythologique de la vaillance guerrière : invincible, il se transforme en jaguar sous les coups redoublés de ses ennemis (chapitre I et M288). Davi décrit *Aiamori* comme « l'image d'un ancien guerrier », « l'image de la vaillance ». Pour les Yanomami occidentaux *Aiamori* est un esprit guerrier maléfique et insatiable (Lizot 2004 :6).

¹²⁴ Les *Xamat^hari* (Yanomami occidentaux) des hautes terres du nord des sources de l'Orénoque, dont il est question ici, apparaissent dans plusieurs mythes recueillis dans la région des rios Catrimani et Toototobi : dans le mythe d'origine de la guerre (*Õeõeri* l'enfant guerrier, M47) et dans ceux des sorciers *okapë* transformés en coati (M141) ou tombés dans un précipice (M359), ou encore dans celui du messager décapité (M362). Il ne s'agit pas des « Shamataari » de N. Chagnon (1974) situés

était un bébé¹²⁵. Des sorciers ennemis *Xamat^hari* en maraude tuèrent sa mère juste après qu'elle lui ait donné naissance. Ils abandonnèrent alors le bébé sur un nid de fourmis *kaxipë*. Sous la douleur de leurs brûlures et la rage de ses pleurs, ce dernier commença peu à peu à devenir autre. Il grandit très vite et devint un guerrier très valeureux qui ne cessa d'attaquer les *Xamat^hari* pour venger sa mère. Il finit par les attaquer si souvent qu'il les extermina. Mais, finalement, il tomba malade en état d'homicide *õnokae* et ce sont les spectres de leurs chamans qui le tuèrent à son tour. Depuis lors, les raids ont continué entre nos ancêtres et les guerriers les plus agressifs ont été pris de l'euphorie de se flécher comme du gibier. C'est ainsi. Au temps des anciens, les *Xamat^hari*, c'est vrai, se fléchaient très souvent entre eux. Ils tuaient d'abord un ou deux hommes dans une maison proche. Alors, les habitants de cette maison pleuraient leurs morts et les attaquaient à leur tour pour se venger et, ainsi, les uns et les autres ne cessaient plus de vouloir se venger. Le sperme et le sang des pères, qui étaient belliqueux, passaient ensuite au-delà, à leurs fils. Ainsi les fils suivaient-ils la trace de leurs pères et grandissaient avec l'agressivité en eux. Ils étaient appelés pour cela les *Niyayopa t^hëripë*, les Gens de la guerre. Ce nom était celui des *Xamat^hari* qui habitaient les savanes au-delà des sources du *Hwara u*¹²⁶ ; là où est tombé le revenant d'*Õeõeri*. On ne leur donnait pas sans raison ! Ils étaient vraiment belliqueux. Leurs guerriers se sentaient euphoriques de tuer et de penser aux pleurs du deuil de leurs ennemis, comme des chasseurs heureux d'avoir fléché leurs proies. Ce sont eux qui ont amené la guerre à nos ancêtres et, depuis lors, cela a continué. C'est ainsi. L'image de ces gens de la guerre existe toujours dans les hautes terres, là où leurs enfants continuent à guerroyer sur leurs traces. C'est à partir d'eux que s'est étendu l'usage de lancer des raids d'une maison à l'autre. Leur image s'est propagée et le spectre de l'agressivité guerrière *wait^hiri* s'est divisée et répandue partout dans notre forêt et même bien au delà, chez les *xapiripë* que nous appelons *Purusiariipë*¹²⁷ et chez les Blancs. C'est pour cela que, maintenant, tous connaissent la colère et la guerre.

dans les basses terres au sud du haut Orénoque.

¹²⁵ Son nom vient d'une onomatopée associée aux pleurs des bébés : "õe ! õe !" et du suffixe *-ri* qui caractérise, entre autres, les personnages mythologiques, les esprits chamaniques et les êtres maléfiques.

¹²⁶ Savanes situées au Venezuela, dans la région de la Serra Parima (« Parima B »), au nord du haut Orénoque. Il existait encore dans cette région, au cours des années 1970, un groupe nommé « Niyayoba-teri » (voir Smole, 1976).

¹²⁷ Ces esprits chamaniques de la savane (*purusi a*) sont considérés comme des guerriers particulièrement farouches.

*

Ce que vous appelez dans votre langue « la guerre »*, nous n'aimons pas cela. Les Blancs reprochent aux Yanomami de se flécher, mais ce sont plutôt eux qui font vraiment « la guerre* » ! Nous, nous ne guerroyons pas avec la même dureté qu'eux. Si l'on tue l'un des nôtres, avec une flèche ou une sarbacane de sorcellerie, nous ne faisons que rendre la pareille en fléchant celui qui l'a mangé et se trouve en état d'homicide *õnokae*. Ce n'est pas « la guerre* » par laquelle les Blancs ne cessent de se maltraiter les uns les autres ! Eux se combattent en grand nombre, avec des balles* et des bombes* qui brûlent toutes leurs maisons, et ce n'est pas pour venger leurs morts, car ils ne savent pas les pleurer comme nous le faisons. Ils font la guerre* simplement pour de mauvaises paroles, pour une terre qu'ils convoitent ou pour y arracher des minerais* et du pétrole*. C'est ainsi. Les orpailleurs ne combattent-ils pas sans arrêt pour leur or ? Ils boivent de la *cachaça* et, devenus spectres, se battent comme des poules ou des chiens affamés jusqu'à s'entretuer. Ils le font par jalousie de l'or et ne pleurent pas leurs morts, ils les abandonnent sous la terre de la forêt. Pourtant, au premier temps, ce n'est pas à cause de la terre, de l'or ou du pétrole* qu'*Õeõeri* a fait advenir la vaillance guerrière *wait^hiri* ! Ce n'est pas pour ces choses que les *Niyayopa t^hëripë* ont enseigné nos ancêtres à se flécher ! Nous guerroyons seulement pour nous venger, pour la colère du deuil lorsque l'on tue l'un des nôtres. Nous ne nous fléchons pas sans mesure ni sans motif ! Nous pleurons longuement nos morts, durant plusieurs lunes, car nous portons leur douleur et nous voulons les venger. C'est pourquoi nos ancêtres aimaient la vaillance comme les vôtres aimaient les marchandises.

C'est ainsi. Les Blancs ont beau se trouver ingénieux, leur pensée continue fixée sur ces mauvaises choses¹²⁸ et c'est à cause d'elles qu'ils se volent, s'insultent et se battent et, finalement, se font la guerre. C'est encore à cause d'elles qu'ils maltraitent autant tous ceux qui leur font obstacle. Ce sont eux qui sont féroces ! Quand ils font la guerre *, ils jettent des bombes* partout et n'hésitent pas à incendier la terre et le ciel. Je les ai regardés à la télévision* se combattre avec leurs avions pour le pétrole*¹²⁹. En voyant toutes ces immenses fumées tournoyer dans le

¹²⁸ Les armes et objets pathogènes des êtres maléfiques ou des esprits chamaniques sont également désignés par le terme *matihipë* utilisé pour les marchandises. Par ailleurs, les *Sanõma* (Yanomami septentrionaux) nomment effectivement les marchandises *wani de*, « mauvaise chose » (Guimarães, 2005 :108).

¹²⁹ Encore une fois, Davi a été très impressionné par les images télévisées de la première guerre du

ciel j'ai pensé avec inquiétude qu'elles pourraient parvenir jusqu'à nous et que nos *xapiripë* ne réussiraient plus à les disperser. Et j'ai souvent revu cette guerre* pleine de fumées dans le temps du rêve. Cela m'a rendu très anxieux car je me disais : « *Hou !* Les Blancs sont vraiment belliqueux et dangereux ! S'ils nous attaquaient ainsi, il nous décimeraient rapidement et la fumée de leurs bombes¹³⁰ en terminerait rapidement avec ceux qui restent ! »

*

Les Blancs ensevelissent le corps de leurs morts sous la terre dans des endroits qu'ils nomment cimetières*, je les ai vus. Nos ancêtres, au contraire, ont enterré ou bu les cendres des ossements nos morts depuis le premier temps. Les Blancs ne font pas la guerre pour leurs cimetières*. Nous, par contre, nous ne guerroyons que pour **la valeur des** gourdes cinéraires de nos morts dévorés par des ennemis¹³¹. Ce sont là les seules paroles de guerre qui soient claires pour nous. Nous sommes différents des Blancs. Nous ne nous fléchons que lorsque nous voulons reprendre la valeur du sang de l'un des nôtres ; lorsque nous voulons rendre réciproque l'état d'homicide *ōnokae*¹³² de ceux qui l'ont mangé. Mais cela n'arrive pas sans cesse et nous n'attaquons pas les autres maisons sans motif. Par contre, si les proches d'un mort savent où vivent les guerriers qui l'ont tué, ils voudront partir en raid aussitôt pour se venger¹³³. Et s'il s'agit de sorciers *okapë* qui ont brisé les os d'un ancien, dès que des visiteurs leur feront savoir de quelles maisons ils proviennent, ce sera la même chose¹³⁴.

Lorsqu'il en est ainsi, on pleure le défunt avec colère. Ses proches brûlent ses pointes de flèches en se lamentant douloureusement. On incinère ses ossements et l'on emplit de leurs cendres plusieurs gourdes *pōra axi*. Mais une partie de ces

Golfe (1990-91), peu après laquelle ces propos ont été enregistrés.

¹³⁰ La « fumée des bombes » se dit *pōpapë wakëxi*.

¹³¹ La victime d'une flèche est dite *xaraka kanasi*, « relief (de dévoration) par une flèche » ; la mort par flèche se dit *xaraka ōno*, « trace de flèche ».

¹³² « Reprendre la valeur du sang » se dit : *iyë nē kōamāi* ; « réciproquer le rite d'homicide » se dit « *ōnokae nomuhayu* ».

¹³³ Les guerriers sont désignés par le terme *waipë* (plur.), qui, sous forme d'adjectif (sing., *wai*), signifie « puissant, toxique, dangereux, » (condiment, hallucinogène, poison, maladie, pointe de flèche). Partir en raid guerrier se dit : *wai it'ou* (« descendre dangereux »), *napë it'ou* (« descendre ennemi ») ou *wai huu* (« aller dangereux »).

¹³⁴ L'imputation d'une mort à des sorciers *okapë* fait souvent l'objet de manipulations politiques triangulaires. Ainsi si la victime appartient à une maison A, ses alliés de la maison B peuvent prétendre avoir entendu les membres d'un groupe lointain C - avec lequel leurs relations se sont dégradées - mentionner leur agression sorcière contre la maison A. On dit alors que B a « indiqué » (*noa waxu*) C qui a « avoué » son forfait (*noa heku*) et a ainsi permis à A de « redresser le chemin » (*māe xariramāi*) de C. Un tel circuit de rumeurs permet de déclencher indirectement un cycle d'hostilité entre des groupes lointains sans interaction préalable.

cendres neuves est aussi frottée sur le sol, en imitant l'image du jaguar, par les guerriers qui veulent venger le mort. Ils font cela pour déjouer la méfiance de ceux qui l'ont tué afin de les flécher plus facilement¹³⁵. Puis, enduits de teinture noire, ils se rassemblent sur la place centrale de la maison avec leurs arcs et flèches.¹³⁶ Ils se mettent alors à fracasser sur le sol des paquets de vieux os de gibier qu'il tiennent dans leur bouche en imitant l'image du vautour.¹³⁷ Pour chasser la peur qui pourrait les affaiblir, les chamans font alors descendre auprès d'eux l'image des ancêtres qui, au premier temps, ont fait advenir la bravoure guerrière, puis celles des esprits sapajous qui les rendront alertes au combat¹³⁸. Ils appellent les images guerrières *wainama* et *ōkaranama* qui les précéderont dans leurs incursions¹³⁹. Ils font danser les images de mangeurs d'homme qui seront à leurs côtés pour dévorer leurs ennemis, comme celles du vautour, du jaguar et du faucon *herama*,¹⁴⁰ mais aussi celles des mouches et des vers, ainsi que celles des abeilles *xaki*, *ōi* et *wakopo* qui se nourrissent de sang et de chair putréfiée¹⁴¹. Ils font aussi descendre les images d'êtres de mort qui les précéderont chez leurs ennemis, comme celles des esprits funéraires *yorohiyomapë* et *hixākaripe*, des esprits de mauvais augure *ōrihiaripë* ou les esprits de la faim de chair humaine, *naikiaripë*¹⁴². Puis, finalement, avant de se mettre en route, les guerriers s'essaieront à flécher des nids de termites ou des paquets de feuilles de palmier *hoko si* figurant des ennemis afin de mesurer leur

¹³⁵ Cet acte rituel est désigné par deux expressions : *uxipë wariāi* (« détruire les cendres ») ou *uxipë hiprikai* (« frotter les cendres »). Son effet sur les ennemis en état rituel d'homicide (*ōnokaë*) est tributaire, comme on le verra plus avant, de l'envoi d'une avant-garde d'image mortifères vers le village visé par le raid (voir Albert, 1985 : 506).

¹³⁶ Teinture faite d'un mélange de charbon de bois et de sève de l'arbre *operema axihi*.

¹³⁷ Ces paquets d'ossements de gibier sont liés par une liane ou une bande d'écorce que les guerriers tiennent dans leur bouche. Ils les secouent en remuant la tête d'un côté à l'autre avant de les laisser tomber avec fracas sur le sol. Ce rite de départ en guerre est décrit par le verbe *watupamu*, « faire le vautour ». Sur les rites guerriers yanomami voir Albert, 1985 : chapitre XI.

¹³⁸ Le sapajou à front blanc est un singe extrêmement vif et agressif, toujours en alerte.

¹³⁹ *Wainama* ou *waioma* est une image chamanique associée aux guerriers *waipë* ; *ōkaranama* ou *ōkorayoma* aux sorciers ennemis *okapë*. Les raids (*wai huu*) et les incursions sorcières (*ōkara huu*) sont considérées comme équivalentes. Par ailleurs, *ōkara huu* désigne également les expéditions de reconnaissance des guerriers qui préparent un raid.

¹⁴⁰ Ce faucon se nourrit de tiques sur les tapirs et occasionnellement de cadavres d'animaux ou d'humains.

¹⁴¹ Les guerriers s'identifient à ces images ancestrales (*utupë*) de prédateurs et de charognards qui, au cours du rite d'homicide *ōnokaemu*, dévoreront à travers eux la chair et la graisse des ennemis qu'ils auront mis à mort.

¹⁴² Le nom des esprits *yorohiyomapë* renvoie à l'enveloppe funéraire de lattes de bois et de lianes dans laquelle sont exposés les cadavres en forêt (*yorohikî*). Il est probable que les esprits *Hixākaripe* se réfèrent au nettoyage des ossements extraits des chairs putréfiées à l'issue de l'exposition du cadavre ; opération décrite métaphoriquement par l'expression *imiki hixāmu*, « se nettoyer les mains » (par frottement, avec un bâtonnet ou autre objet). *Ōrihia* désigne les mauvais présages (voir Lizot, 2004 : 288 ; Mattei-Müller, 2007 : 216). Enfin, *naiki* dénote la faim de viande de gibier.

habileté¹⁴³. C'est là ce que faisaient nos anciens. Ils envoyaient ces images de mort en direction de la maison des gens qu'ils allaient attaquer pour les tuer plus facilement. Leurs *xapiripë* détruisaient d'abord les maisons d'esprits des chamans ennemis qui auraient pu leur faire obstacle puis, avec l'arrivée de ces images de mort, les guerriers valeureux que **comptaient** leurs adversaires **étaient pris de vertiges**, **perdaient toute méfiance** et ne pouvaient plus combattre. C'était ainsi.

*

Plus tard, après le premier raid lancé à la crémation des ses ossements, les enfants du mort, sa femme et ses beaux-frères le pleureront à nouveau durant un *reahu* alors que les cendres du haut de sa gourde funéraire seront ensevelies au bord du feu de sa veuve¹⁴⁴. On invitera alors des hommes d'autres maisons avec qui sera conduit un dialogue d'invitation *hiimu* pour leur demander de se joindre aux guerriers qui repartiront en raid pour tenter de venger le défunt. S'ils ne parviennent pas encore à flécher d'ennemis, cela recommencera ainsi durant plusieurs *reahu* avec les cendres du milieu puis du fonds de la gourde cinéraire¹⁴⁵. Enfin, lorsque les cendres seront vraiment terminées, lorsque la colère du deuil aura cessé, les incursions guerrières prendront fin également¹⁴⁶. C'est ainsi. Lorsqu'une mort est due à une trace de flèche, on ne termine jamais les cendres du défunt avant qu'il ne soit vraiment vengé. Mais cela peut durer longtemps. Il arrive ainsi souvent que les guerriers ne trouvent pas les ennemis qu'ils recherchent parce qu'ils ont changé de maison ou se sont réfugiés dans de lointains campements en forêt. Et même quand ils réussissent à les trouver, ils ne parviennent pas toujours à atteindre les hommes réputés pour leur agressivité et leur vaillance qu'ils préfèrent flécher pour se venger. Il arrive aussi que les habitants de la maison attaquée soient en alerte et les repoussent **sous une volée de flèches dès qu'ils les ont repérés dans la forêt**. Ainsi,

¹⁴³ Ces figurations d'ennemis sont nommées *në uë*, littéralement « valeur d'imitation ».

¹⁴⁴ Il arrive toutefois, lorsque la victime est morte à la suite d'une blessure de flèche (*xaraka kanasi*, « un relief de flèche »), qu'une partie des cendres soit répandue et frottée sur le sol (*uxipë hiprikaï*) pour attiser la colère de la vengeance.

¹⁴⁵ On distingue la partie supérieure (*heaka*), le milieu (*miämo*) et le fonds (*komosi*) des cendres (*uxipë*) d'une gourde funéraire *pöra axi*.

¹⁴⁶ Le rite funéraire vise, on l'a vu, à effacer toute trace physique et sociale du mort – et, en dernier ressort, ses ossements qui en constitue l'élément le plus résistant – ceci afin de renvoyer son spectre sur le dos du ciel. Un mythe (M 35) relate ainsi le constant et inconfortable retour des morts au temps des origines. Il y a, par ailleurs, division du travail symbolique entre alliés (affins potentiels) et ennemis dans le traitement rituel du cadavre : les premiers consomment ou enterrent les cendres de ses ossements durant les fêtes *reahu*, tandis que les seconds sont censés digérer ses chairs durant le rite d'homicide *önokaemu* (voir, sur ce système funéraire et guerrier Albert, 1985).

tant que leur main n'atteint pas leur victime, tant qu'il n'ont pas fléché un homme en état d'homicide *ōnokae*, les guerriers repartent-ils en raid après chaque *reahu*¹⁴⁷.

Les gens portent le grief¹⁴⁸ des gourdes de cendre de leurs morts, c'est pour cela qu'ils se rendent la pareille de la sorte. Les guerriers valeureux sont entraînés à la vengeance par les sanglots des enfants du défunt, par les lamentations des femmes, par la peine de tous ses proches. La douleur et les pleurs du deuil durent pendant des lunes, tant que les cendres des ossements du mort ne sont pas toutes mises en oubli. C'est ainsi. Pour nous, ces paroles sur les gourdes de cendres *pora axi* sont vraiment solides et d'une très haute valeur. Nos ancêtres les possédaient depuis le premier temps. Ce sont encore celles des Gens de la guerre qui vivent dans les hautes terres. Ainsi, lorsque un ancien, un grand homme, a été fléché par des ennemis ou a eu les os brisés par des sorciers *okapē*, les siens entrent en guerre à cause du grief de ses cendres. Ses fils, ses frères, ses beaux-frères et ses beaux-pères le pleurent avec une très grande tristesse et veulent reprendre la valeur de son sang. C'est ce que nous a enseigné *Ōeōeri* l'enfant guerrier qui, au premier temps, a vengé sa mère tuée par des sorciers *okapē* des *Xamat^hari*. Ainsi, nos ancêtres ont-ils suivi sa trace et nos pères après eux. Tout cela est très ancien, ce n'est pas d'aujourd'hui !

Toutefois nos anciens ne lançaient pas de tels raids sans arrêt ! Je les ai vu quelquefois partir en guerre durant mon enfance. Ils n'y allaient que par colère et pour venger leurs morts. Ils tentaient de flécher leurs ennemis pendant qu'ils terminaient les gourdes de cendres de leurs proches au cours de fêtes *reahu*. Ils tâchaient ainsi de rendre l'état d'homicide *ōnokae* réciproque. C'est pourquoi ils cherchaient vraiment à flécher les guerriers qui avaient mangé les leurs et c'était tout. Ils ne fléchaient pas n'importe qui ! Les Blancs ne peuvent pas dire de nous que nous sommes mauvais et violents seulement **parce que** nous voulons venger nos morts ! Nous, nous ne tuons les nôtres pas pour des marchandises, de la terre ou du pétrole* comme ils le font. Nous nous combattons pour des êtres humains ; pour la peine que nous avons de nos frères, de nos pères et de nos mères. Certes, nos

¹⁴⁷ On dit littéralement « tant que la main ne tombe pas » (*imiki keo mǎo tēhē*). On a vu que des gourdes cinéraires peuvent être confiées à des parents classificatoires (frères et beaux-frères) « amis » du mort dans d'autres maisons (chapitre XIX). Ainsi des fêtes *reahu* peuvent-elles être tour à tour réalisées chez les détenteurs de gourde cinéraires d'un ensemble de maisons alliées et des raids lancés à la fin de chacun d'eux jusqu'à ce que la vengeance du défunt soit considérée comme accomplie.

¹⁴⁸ Littéralement « porter la trace-parole de la gourde *pora axi* » (*pora axi nowā thapu*).

anciens pouvaient être belliqueux, mais, après un temps, lorsque les guerriers les plus agressifs avaient été tués, ils faisaient parvenir à leurs ennemis, par l'intermédiaire d'autres maisons, des paroles d'apaisement. Ils les avisaient ainsi qu'ils ne les attaqueraient plus et les incitaient à refaire amitié. Alors, ces derniers, lassés par les raids incessants, se risquaient à leur rendre visite pour commencer à se réconcilier. Nous appelons cela aussi *rimimu*¹⁴⁹. Ainsi, malgré la méfiance, les esprits reprenaient leur calme et ils redevenaient peu à peu amis. Pourtant, il pouvait arriver aussi, après plusieurs lunes, que de mauvaises paroles soient de nouveau proférées et que quelqu'un soit encore fléché¹⁵⁰. Les incursions guerrières reprenaient alors pour un temps, avant de cesser à nouveau, plus tard, de la même façon.

C'est ainsi. Si les gens ne cessaient pas de se venger tour à tour, s'ils ne reprenaient pas contact pour faire amitié, ils continueraient à guerroyer sans fin. C'est pourquoi, une fois que ceux qui avaient engagé les hostilités et qui étaient en état d'homicide *ōnokae*¹⁵¹ étaient morts, les autres, moins belliqueux, finissaient par vouloir refaire amitié. Ce sont alors les femmes adultes qui prenaient les devants pour protéger les gens de leur maison, car les femmes ne portent pas de flèches. Elles se rendaient jusqu'à proximité de l'habitation des anciens ennemis et s'écriaient : « Ne craignez rien, ne vous enfuyez pas ! Aë ! Ne nous fléchez pas ! Aë ! Nous sommes venues en amies ! Aë ! » Elles rétablissaient ainsi le contact et les hommes pouvaient venir quelque temps après pour engager un dialogue d'invitation *hiimu*¹⁵². Ils proféraient alors des paroles d'amitié et affirmaient que les hostilités étaient terminées pour de bon : « Awe ! Cessons nos incursions ! Cessons de nous maltraiter ! Devenez nos amis ! Nous sommes las de pleurer les nôtres ! Nous ne voulons plus guerroyer sans répit ! Il suffit ! Nous faisons peine, à ne plus même pouvoir ouvrir de jardins ni chasser de peur d'être fléché ! Nous voulons que nos enfants cessent de pleurer de faim ! »

¹⁴⁹ Verbe qui désigne également l'entrée en contact amicale avec un groupe inconnu.

¹⁵⁰ Il arrivait parfois, durant ce processus de réconciliation, que la mort inopinée d'un ancien soit attribuée aux sorciers *okapë* des ex-ennemis et relance aussitôt le cycle de vengeance.

¹⁵¹ Ces « fauteurs de guerre » sont désignés par plusieurs expressions : « les gens belliqueux (valeureux) » (*wait^hirima t^hëpë*), « les gens en état d'homicide » (*ōnokaerima t^hëpë*) ou « les gens repus (de la chair de leurs ennemis) » (*pītirima t^hëpë*), et, enfin, « les gens qui font la guerre » (lit. « chose dangereuse/guerrière ») (*wai t^hë t^haiwi t^hëpë*).

¹⁵² Il arrivait cependant parfois que ce rôle d'émissaire de paix conféré aux femmes soit parfois détourné par certains guerriers « *wait^hiri* » pour attirer leurs ennemis dans une embuscade.

Alors, la peur cessait de part et d'autre et les gens commençaient à penser : « Awe ! C'est une bonne chose ! Je vais pouvoir acquérir leurs biens et nous deviendrons amis ! » Ils se mettaient alors à échanger des hamacs, des marmites, des machettes et des haches, des couteaux, des perles, du coton, du tabac et des chiens. Puis, après cette première fois, ils continuaient à se visiter et à échanger des objets avec générosité. Cela durait puis ils finissaient par prendre femme d'une maison à l'autre. Ils ne cessaient plus de se visiter en amis. C'est ce que faisaient nos anciens lorsqu'ils en avaient assez de se flécher ! C'est ce qui arrivé avec les gens du groupe de mon beau-père, autrefois, lorsqu'il était jeune. À cette époque, ils habitaient le haut rio Catrimani et, de là, menaient souvent des incursions guerrières contre mes anciens qui, eux, vivaient sur le haut rio Toototobi¹⁵³. Cela a duré longtemps, puis, finalement, ils ont repris des contacts amicaux et nous, leurs enfants, qui avons grandi depuis, nous sommes restés amis. C'est pourquoi, plus tard, j'ai pu épouser une de leurs filles !

C'est ainsi que nos anciens faisaient se fléchaient autrefois. C'est vrai, ils ont souvent guerroyé, mais c'était en un temps où les anciens des Blancs ont aussi fait beaucoup de grandes guerres*, en un temps où je n'étais pas né. Cependant, ce sont avec des plantes de sorcellerie *hwëri kiki* que les nôtres se sont maltraités et ce sont avec des flèches de nos jardins et des pointes au curare qu'ils se sont combattus. Cela n'a pas été en brûlant des multitudes de gens, même des enfants et les femmes¹⁵⁴, avec des fusées* et des bombes* ! Ce n'est pas nous qui sommes des gens féroces ! Nos anciens ou, aujourd'hui encore, les gens des hautes terres, ne mènent pas des incursions guerrières pour tuer un grand nombre de gens¹⁵⁵. Si les guerriers conduisent plusieurs raids les uns à la suite des autres pour venger un mort, c'est qu'ils mettent souvent longtemps avant de réussir à flécher leurs ennemis qui demeurent toujours sur leurs gardes. À la longue, ils parviennent enfin à atteindre un ou deux guerriers réputés d'une maison puis un autre venu en renfort d'une autre maison. C'est tout. Une fois que ces guerriers en état d'homicides *õnokae* sont morts

¹⁵³ Dans les années 1950 et 1960.

¹⁵⁴ Les raids yanomami ne visent que les hommes et, parmi eux en priorité, on l'a vu, surtout les guerriers réputés pour leur vaillance et leur agressivité.

¹⁵⁵ A propos des activités guerrières récentes dans les hautes terres du territoire yanomami au Brésil, voir Duarte do Pateo, 2005. La fréquence des incursions et le nombre des victimes varient selon les régions en fonction, entre autres, de la concentration démographique qui démultiplie les imputations de sorcellerie guerrière et les cycles de vengeance consécutifs aux raids. L'usage récent de fusils de chasse dans les hautes terres a, par ailleurs, notablement multiplié le nombre des victimes et amplifié d'autant les cycles de vengeance, déjà historiquement plus intenses.

et que les cendres de leur victime sont terminées, cela suffit. La colère cesse, la pensée se calme. Ce sont, je l'ai dit, ces hommes agressifs et vaillants qui sont visés de préférence. Toutefois, à défaut, les guerriers en embuscade qui encerclent une maison **peuvent parfois** flécher aussi d'autres hommes, innocents de la mort de celui qu'ils veulent venger¹⁵⁶. Pourtant, nos guerriers, au contraire des Blancs, ne tuent jamais des femmes et des enfants qui n'ont rien à voir avec les morts, comme les orpailleurs l'ont fait avec les habitants de **Hwaxima u** sur le haut Orénoque¹⁵⁷.

*

Autrefois, il y avait vraiment très longtemps, mes grands-pères vivaient dans les hautes terres, non loin des sources de l'Orénoque. Ces anciens, qui n'avaient pas encore connu l'épidémie *xawara*, étaient encore vraiment nombreux et leurs maisons étaient proches les unes des autres. À cette époque, ils ont surtout guerroyé avec les *Hayowa t^hëripë*, des *Xamat^hari* dont les maisons se trouvaient en aval des leurs, vers le levant¹⁵⁸. Et puis, las d'être attaqués, ils sont finalement partis au loin, passant vers les sources du rio Toototobi en direction des basses terres, jusqu'à la limite de la forêt qu'ils occupaient jusque là. Alors, les incursions des *Xamat^hari* ont cessé. Mais, plus tard, peu avant ma naissance, les raids guerriers ont repris, cette fois, vers le couchant, contre les gens d'*Amikoapë*, qui habitaient les sources du rio Mucajaí, puis, surtout, contre les anciens des gens du haut rio Catrimani que les nôtres nommaient *Maikoxipë*¹⁵⁹. Ce fut ainsi. J'ai entendu relater tout cela autrefois par mon beau-père, le second mari de ma mère, dans ses discours *hereamu*. Pourtant, si les anciens se sont fléchés de la sorte, ce n'était certainement pas pour s'emparer de la forêt les uns des autres ! C'était bien à

¹⁵⁶ On oppose « les gens en état d'homicide » (*õnokaerima t^hëpë*) aux « gens innocents (lit. 'oublieux') » (*mohoti t^hëpë*) ou « gens secs » (*weherima t^hëpë*), par allusion au « front gras » des guerriers en rite d'homicide, censés exsuder la graisse de l'ennemi qu'ils ont « mangé ».

¹⁵⁷ Allusion au « massacre de Haximu » de 1993 durant lequel des *pistoleiros* à la solde de patrons de *garimpos* ont massacré seize Yanomami dans un campement forestier, pour la plupart des femmes, des enfants et des vieillards (voir Albert, 1994).

¹⁵⁸ À cette époque (début du XX^{ème} siècle) les ancêtres du groupe de Davi ont d'abord habité le rio *Amat^ha u* affluent de la rive droite des sources de l'Orénoque (au nord) où ils ont subi un raid des ancêtres des groupes du rio Catrimani alors habitants de *Arahai*, aux sources du rio Mucajaí. Puis ils sont passés sur sa rive gauche (au sud) où ils ont occupé plusieurs sites sur d'autres petits affluents (*Manito u*, *Kõana u*) et subi les raids répétés de *Hayowa t^hëripë*.

¹⁵⁹ Les raids contre les gens d'*Amikoapë* (ancêtres et/ou alliés des groupes du *Hero u* actuel) et les *Maikoxipë* (groupes du Catrimani actuel) ont été menés depuis les sites de *Yoyo roopë* et *Mõramahi araopë* sur le haut rio Toototobi dans les années 1930-1940. Les *Maikoxipë* sont les descendants des habitants de *Arahai* (voir note précédente) descendus en direction du bassin du rio Catrimani. Les anciens des gens de *Watoriki*, communauté ou Davi s'est marié et vit actuellement, faisaient partie des *Maikoxipë*.

cause de la colère et de la peine des gourdes de cendres de leurs morts. Vous appelez cela « la guerre »*, nous nous disons *niyayu*, se flécher tour à tour.

Ainsi mes anciens ont-ils fini par arriver à *Marakana*, où j'ai vécu lorsque j'étais un tout petit enfant. À cette époque, ils guerroyaient encore souvent, surtout contre les *Maikoxipë*, mais il leur est arrivé aussi de lancer des raids contre les gens de *Hwaxi*, aux sources du rio Parima ou les gens de *Ariwaa*, des *Xamat^hari* qui vivaient aux sources du Demini¹⁶⁰, ou bien d'être attaqués par eux. C'était ainsi. Les chamans faisaient descendre et danser comme *xapiripë* les images des Gens de la guerre. Alors, les hommes de notre maison devenaient valeureux et ne craignaient pas de partir en guerre pour aller flécher les guerriers ou les sorciers lointains qui avaient mangé les leurs. Pourtant, plus tard, lorsque je suis devenu plus grand, mes anciens ont finalement cessé de guerroyer¹⁶¹. Ils étaient maintenant très loin des hautes terres où se trouve le spectre de *Õeõeri* qui nous a enseigné la volonté de vengeance. Les gens qui vivent aux sources des rivières, dans les collines, eux, continuent à se flécher car c'est cette région qu'est née la vaillance guerrière. Ce sont les fils des Gens de la guerre. Leurs maisons ont beau être très proches, ils n'hésitent pas à s'attaquer de l'une à l'autre, même entre frères et beaux-frères ! C'est ainsi. Mon beau-père m'a souvent raconté comment, adolescent, il est devenu un guerrier valeureux alors qu'il est allé venger son père tué par des guerriers d'une maison *Xamat^hari*. C'est de cette manière qu'il est devenu adulte, en rendant réciproque le rite des meurtriers *õnoakaemu*. Par la suite il a aussi vengé mon père, qui était son ami, et la mère de ma mère de qui des sorciers *okapë* venus d'*Amikoapë* avaient brisé les os. Puis il a encore vengé plusieurs de ses beaux-frères et beaux-pères morts dans des raids des *Maikoxipë*. Je me souviens bien, durant mon enfance à *Marakana*, l'avoir vu se mettre en chemin pour aller flécher des ennemis. Mais tout cela est arrivé il y a très longtemps, avant ma naissance ou alors que j'étais enfant. Maintenant, il est devenu vieux, il ne fait plus de raids. Il s'est assez vengé. Il m'a dit que valeur de toutes ces morts a été reprise, qu'elles sont payée*. C'est bien ainsi.

¹⁶⁰ Voir le rêve de Davi enfant sur les guerriers de *Hwaxi*, chapitre III. Les *Ariwaa t^hëripë* sont devenus les *Hwayasiki t^hëripë* installés au cours des années 1990 auprès du poste Balawau sur le haut Demini.

¹⁶¹ Les groupes du rio Toototobi ont cessé de guerroyer dans les années 1960, à la suite de leurs contacts avec la mission de la *New Tribes Mission* et des deux épidémies qui les ont gravement décimés au cours de cette décennie. Ils ont cependant lancé quelques incursions au cours des années 1970. Quelques raids ont également encore eu lieu dans la région du rio Catrimani, dans les années 1970 et 1980, en majorité conduits par les gens de *Watoriki* qui habitaient alors le haut rio Lobo d'Almada.

*

Ce n'est pas non plus à cause des femmes que nos anciens guerroyaient, comme le disent parfois les Blancs¹⁶² ! Ils ne partaient en raid, je l'ai dit, que lorsque que tous étaient pris par la colère du deuil et voulaient manger à leur tour les ennemis qui avaient causé la mort de celui qu'ils pleuraient. Parfois, ils faisaient appel aux guerriers d'autres maison pour les accompagner dans leurs incursions. Ils tuaient alors plusieurs ennemis et ceux-ci, endeuillés à leur tour, voulaient se venger de la même façon. Ainsi, les raids duraient-ils longtemps, jusqu'à ce que, de part et d'autre, se terminent les cendres des ossements des défunts. C'était ainsi. Il s'agissait de venger des morts non pas de se disputer des femmes ! J'ai vu cela souvent dans mon enfance. Mon beau-père, qui était un guerrier très redouté, n'est alors jamais parti en guerre à cause de femmes ! Il a souvent mené des raids contre des ennemis lointains mais par colère de deuil, pour venger les morts de notre maison. Il ne voulait pas laisser en vie des guerriers qui étaient en état d'homicide *õnokae* pour avoir dévoré les siens ! Il voulait toujours reprendre le sang de nos défunts et manger nos ennemis à son tour. C'est ainsi que, depuis le premier temps, pensaient les Gens de la guerre.

Les combats à cause des femmes c'est autre chose. Lorsque qu'un homme tente de prendre la femme d'un de ses hôtes durant une visite ou une fête *reahu*, les adversaires - si le mari est disposé à combattre - se frappent alors tour à tour sur le crâne avec de long pieux que nous appelons *anomai*¹⁶³. On ne part pas en guerre pour cela ! Cela fait beaucoup saigner, mais le crâne est solide et on reste vivant.¹⁶⁴ C'est ainsi que nous mettons fin à la colère de la jalousie. La douleur fait revenir le calme à l'esprit. Voilà, c'est ce qui se passe chez nous lorsque quelqu'un convoite la femme d'un autre. Les hommes feignent le mépris en déclarant que le sexe des femmes n'a pas bonne odeur, mais cela ne les empêche pas de se combattre avec fureur pour garder la leur ! Leur pensée y est fixée et ils n'hésitent pas à se battre pour elle avec exaltation. Les Blancs disent aussi que nous sommes mauvais et agressifs parce que nous nous battons ainsi par jalousie. Pourtant, c'est la même chose avec eux dans la ville*. Lorsqu'un mari voit que sa femme fait amitié avec un

¹⁶² Nouvelle allusion aux théories utilitaristes fantaisistes propagée par N.A. Chagnon sur la guerre Yanomami.

¹⁶³ Il s'agit d'une forme de duel ritualisé (*he xeyu*) durant laquelle les rivaux sont peu à peu substitués, de part et d'autre, par une série de parents et alliés.

¹⁶⁴ Par contre, ces duels à la massue peuvent provoquer des morts accidentelles qui déclenchent des cycles de raids guerriers.

autre et veut copuler avec lui, il se met en rage. Il devient furieux et veut se battre. Il maltraite sa femme et parfois la tue. Pourquoi alors parlent-ils mal de nous ?

Lorsque j'étais enfant nos anciens ne se battaient pas souvent à cause de leurs femmes. Cela arrivait, parfois, mais il passait beaucoup avant que cela n'arrive de nouveau. Je me souviens que cela s'est produit pour une de mes soeurs adolescentes, lorsque j'étais enfant, à *Marakana*. Elle avait été donnée par son père à un gendre qui avait travaillé pour lui en service marital *turahamu*, mais elle préférait un autre homme d'une maison proche, qu'elle trouvait beau et de qui elle était amoureuse. Elle le désirait vraiment et elle a fini par s'enfuir avec lui chez nos voisins. Cela a rendu son mari furieux. Alors, ses proches ont suivi la colère de son mari et se sont battus avec ceux de son amant. Ils se sont frappés tour à tour sur le crâne à l'aide de longs bâtons, mais ils ne se sont pas tués pour autant ! Il a suffiit qu'ils se fassent sentir la douleur pour apaiser leur rage. Ils ne voulaient pas en venir aux flèches car ils appartenaient aux mêmes gens et nos anciens ne partaient en guerre que contre des gens lointains, d'autres gens¹⁶⁵. Cela se passait ainsi, mais les gens se disputaient aussi avec véhémence avant de se frapper le crâne au bâton pour d'autres motifs, pour des bananes ou des marchandises volées, pour des palmier *raxa* coupés dans leurs jardins, pour des abris de campements forestiers mis à bas ou pour des viatiques de galettes de manioc jetés dans la forêt par leurs invités au retour d'une fête *reahu*. Alors, de la même façon, il suffisait que les adversaires se fassent mal et se mettent le cuir chevelu en sang pour que leur colère prenne fin. Ils se disaient alors, étourdis et épuisés : « C'est bon, cela suffit ! »

Pourtant, lorsque les gens se battent ainsi par jalousie pour une femme, il arrive que le mari, s'il est très agressif, finisse par décocher une flèche sur son rival ou même sur son épouse. Dans ce cas, leurs proches seront aussitôt pris de fureur et voudront le flécher à son tour. Alors si, au cours de cet échange de flèches, quelqu'un fini par être tué, les adversaires commenceront à guerroyer à cause de la valeur de colère et de douleur de la flèche qui a tué¹⁶⁶. Ils seront furieux contre

¹⁶⁵ Distinction entre gens de même origine vivant dans des maisons alliées proches (*kami yamaki*, « nous ») – les invités, *hwamapë* - et les « autres gens » (*yayo t'ëpë*), les « gens lointains » (*praha t'ëri thëpë*) - les guerriers (*waipë*) ou les sorciers ennemis (*okapë*).

¹⁶⁶ « À cause de la valeur de colère de la flèche » se dit *xaraka në wāyapëha*. Dans ce cas c'est la mort elle-même (et non le conflit initial qui, par son débordement, l'a provoquée) qui sera considéré comme la cause du raid qui sera mené pour la venger. Par ailleurs, si les conflits autour des femmes ne sont pas directement causes de guerres, il arrive que les guerriers prennent des captives afin de les épouser. Il s'agit là d'un bénéfice secondaire d'un raid, comme, plus rarement, le pillage ou le rapt d'enfants.

l'homme qui s'est mis en état d'homicide *ōnokae* et ils voudront aussitôt le tuer par vengeance. Cela arrive parfois, lorsque le mari jaloux devient vraiment furieux, je l' ai entendu dire. Pourtant, chez nous cela n'est pas arrivé, au moins je n'en ai jamais entendu parler par mes anciens. Pour nous, les paroles véritables, en cas de fugue amoureuse d'une jeune femme mariée sont celles du combat à la massue d'une maison à l'autre. Ainsi, si personne ne meurt fléché, les esprits se calment et personne ne se met à guerroyer pour autant. La colère prend fin et les adversaires cessent de se maltraiter.

Cependant, il arrive aussi que nous nous battions parfois d'une autre manière, seulement pour faire cesser notre irritation à l'encontre des gens de maisons amies. Cela se produit lorsque de mauvaises paroles venant d'eux nous sont rapportées par un visiteur ou par un de nos frères ou beaux-frères marié chez eux ou qui y vit en service marital *turahamu*. Nous les invitons alors à une fête *reahu* et, dès que nous entamons avec eux des dialogues *yāimu*, nous leur demandons si la rumeur que nous avons entendu est avérée : « Est-il vrai que vous nous avez traité de lâche ? » Si l'un d'entre eux a le courage de répondre : « Awe ! Ce sont bien là mes paroles, Ce sont des paroles de vérité ! Vous êtes des couards et vous avez peur de vous battre ! » En entendant ces mensonges, la colère nous prend. On se querelle durement avec eux en leur serrant violemment le coup durant le dialogue *yāimu*¹⁶⁷ et l'on se dit : « Asi ! Je veux mettre leur poitrine à l'épreuve ! » C'est ainsi que, deux par deux, les hommes des deux maisons en viennent à s'affronter en se frappant tour à tour la poitrine avec le poing ou en se battant les flancs du plat de la main¹⁶⁸. Souvent, ils tiennent dans leur poing fermé une pierre ou un morceau de bois avec lequel ils essaient de blesser la poitrine de leur adversaire ou alors ils se frappent du plat de leurs machettes pour se faire vraiment mal. C'est ainsi. Nous nous battons de cette manière pour que les autres apprennent à ne pas propager des mensonges à notre propos. C'est ainsi. Lorsque nous sommes furieux, les images du jaguar et des coatis dansent en nous et nous rendent agressifs et sans peur¹⁶⁹. Nous sommes alors prompts à saisir nos massues ou à nous frapper la poitrine. Nous nous

¹⁶⁷ Ce dialogue cérémoniel se déroule, on l'a vu, entre paires hôtes /invités accroupis face à face et se tenant par le cou avec un bras. Lorsque les esprits s'échauffent, les interlocuteurs en colère cherchent à se serrer et tordre le cou autant qu'ils le peuvent (*aikayu*).

¹⁶⁸ Cette forme de duel cérémoniel (*pariki xeyu* et *si payu*) suit le même système de relais entre les participants et leurs parents respectifs que les duels au bâton (*he xeyu*), mais se pratique pour des griefs de moindre importance (insultes, vols, rumeurs).

¹⁶⁹ Le coati est un petit carnivore procyonidé réputé pour son agressivité qui vit en bandes bruyantes.

maltraitons ainsi car ce n'est qu'avec la douleur que notre rage peut s'apaiser. C'était la manière d'être de nos ancêtres et c'est la nôtre car, lorsqu'on se contente de répéter de mauvaises paroles avec rancœur, la colère ne disparaît jamais vraiment.

*

Si nos anciens s'étaient vraiment entretenus comme le disent certains Blancs, les raids guerriers n'auraient jamais cessé depuis le premier temps et nous aurions presque disparu. Ce n'est pas le cas. Nos pères et nos grands-pères étaient très nombreux autrefois. Ce qui les a fait périr ce sont les fumées d'épidémies des Blancs, pas leurs propres flèches ! Depuis que ces derniers se sont rapprochés de nous, nous avons presque partout cessé de nous flécher dans la forêt¹⁷⁰. Les anciens guerriers sont morts peu à peu, mangés par les épidémies *xawara*. Il y a bien sûr encore des hommes valeureux parmi nous, mais ils n'ont plus la volonté de guerroyer. Les paroles de la guerre n'ont pas disparu mais nous ne voulons plus lancer de raids contre d'autres maisons.¹⁷¹ Nous nous parlons pour contenir notre colère les uns envers les autres. Personne n'essaie de nous flécher et nous faisons de même. Lorsque nous pensons que quelqu'un a pu être attaqué par des sorciers *okapë*, nous nous contentons maintenant de nous dire : « Quels ennemis lointains pourraient-ils bien souffler ainsi sur nous des plantes de sorcellerie ? » - et c'est tout. Ceux qui, comme moi, ont grandi après la mort de nos anciens et qui sont ce qu'il reste d'eux, ne veulent plus de mort par flèches entre nous. Les Blancs nous entourent partout et ce sont eux qui nous maltraitent avec leurs maladies et leurs armes*. Nous ne voulons plus nous malmenager nous-mêmes comme le faisaient les anciens. C'est ainsi.

Moi, je n'ai jamais participé à un raid guerrier. C'est la vérité. Je ne sais pas ce que c'est de flécher un être humain et de rester étendu dans mon hamac sans

¹⁷⁰ Davi évoque ici surtout la région des basses terres où les contacts avec les missions et les épidémies ont, depuis les années 1960, pratiquement mis un terme aux raids guerriers. Par contre, les incursions sont encore fréquentes dans la région de la Serra Parima, centre historique et démographique du territoire Yanomami (voir Duarte do Pateo, 2005), très isolée jusqu'à la fin des années 1980. Pourtant, cette fréquence est aujourd'hui largement tributaire de l'introduction de fusils de chasse par les orpailleurs; fusils qui, multipliant le nombre des victimes, intensifie d'autant les représailles, induisant ainsi des raids guerriers à la fois beaucoup plus nombreux et beaucoup plus meurtriers que ceux de la période pré-contact.

¹⁷¹ Allusion au fait que tant les récits de guerres anciennes que la connaissance des rituels guerriers sont présents dans les esprits, même des plus jeunes. Il faut donc distinguer ici «l'état de guerre» comme phénomène social et symbolique (les "paroles de la guerre", *niyayotima thë ã*), et les incursions guerrières qui en découlent (*wai itⁿou*), dont la fréquence peut varier suivant les régions et les époques en fonction de facteurs contingents, internes et/ou externes.

manger comme les guerriers homicides en état d'homicide *õnokaë*. Je veux que nous et nos enfants vivions sans cela. Nous pouvons aussi bien combattre avec nos paroles. Nos anciens possédaient ces paroles sur la guerre et le rite d'homicide *õnokaë* depuis très longtemps, bien avant que les Blancs ne s'approchent de nous. Mais aujourd'hui nos vrais ennemis sont les orpailleurs, les grands éleveurs et tous ceux qui veulent détruire notre forêt. C'est sur eux que notre colère doit plutôt se diriger¹⁷². C'est ce que je pense. Ainsi est-il maintenant pour nous plus avisé de penser à nos rivières salies par la boue et à notre forêt incendiée qu'à nous flécher les uns les autres. Nous devons nous dire : « Awe ! C'est la fumée d'épidémie *xawara* qui est notre véritable ennemie ! C'est elle qui nous transforme en spectres et n'hésite pas à nous dévorer par maisons entières ! Que notre pensée s'attache à elle ! Oublions les choses de la guerre ! » C'est ainsi. D'autres parmi nous, dans les hautes terres, ont encore le goût de se flécher, c'est vrai. Mais moi, qui voyage pour parler durement aux Blancs fin de défendre notre terre et notre vie, je ne veux plus de cela. Je le dis souvent aux gens des maisons que je visite dans la forêt : « Si vous êtes en colère, combattez avec des paroles, battez-vous la poitrine avec vos poings, frappez-vous le crâne avec vos bâtons ! Mais ne pensez plus à vous flécher et à vous tuer ! Seule l'épidémie *xawara* a vraiment de la haine pour nous au point de nous dévorer ainsi. Cessons de nous flécher et fixons notre pensée sur les Blancs qui nous sont hostiles ! » Ce sont là mes paroles.

¹⁷² Ainsi, en 1993, un rite de départ en guerre (*watupamu*) a-t-il été réalisé à *Watoriki* non pour attaquer une maison ennemie, comme c'était l'usage, mais pour lancer une incursion contre des orpailleurs, en solidarité avec un groupe yanomami inconnu (*Haximo u*) que ces derniers venaient de massacrer (voir Albert, 1994 et Milliken & Albert, 1999: 56-58).

XXII

Les fleurs du rêve

« Nous n'usons pas de papier. Notre 'papier' c'est notre pensée. Ce papier-là est très ancien. Nous le possédons depuis bien avant que les Blancs n'arrivent et ne veulent s'emparer de notre forêt. »¹⁷³

Davi Kopenawa

Le pouvoir de la poudre de *yãkoana* vient des arbres de la forêt. C'est pourquoi seuls les chamans peuvent véritablement la voir. En mourant sous l'effet de la *yãkoana* ils font pour cela descendre et danser ses esprits *urihinaripe*¹⁷⁴, ceux des eaux *mãã u uripë* et ceux des ancêtres animaux *yaroripë*. C'est ainsi. Nos ancêtres voyaient ces images depuis le premier temps. Ils ne connaissaient pas les dessins de paroles des Blancs¹⁷⁵. Ces derniers, au contraire, ne savent rien des choses de la forêt car ils ne peuvent vraiment les voir¹⁷⁶. Ils n'en connaissent que des tracés de paroles. C'est pourquoi ils n'en ont que des pensées trompeuses. Les chamans, eux, ne dessinent aucun discours sur la forêt ou le ciel, ni de peaux d'images de la terre¹⁷⁷. Avec sagesse, ils ne les malmènent pas, comme le font les Blancs, avec des traits alignés sur des peaux de papier*. Ils boivent au contraire la *yãkoana* pour voir leurs images et les faire danser. Leur pensée en garde alors les paroles sans avoir à les écrire*. C'est bien ainsi. Les Blancs, eux, fixent constamment leurs regards sur des dessins de paroles qui tournent en cercle parmi eux, collés sur des peaux de

¹⁷³ Interview donnée à Fiona Watson de l'ONG *Survival International*, Boa Vista, juillet 1992 (manuscrit).

¹⁷⁴ Davi traduit parfois *urihinaripe* en portugais par les expressions *filhos do mato*, *filhos da natureza*, *espíritos do mato* ("fils de la forêt, fils de la nature, esprit de la forêt").

¹⁷⁵ L'écriture est désignée par l'expression *thë ã oní*, « dessins de paroles ». *Oní* se réfère à un trait court, motif courant des peintures corporelles. Les lignes d'écriture se disent *onioni kiki*, expression dans laquelle la répétition du motif *oní* est complétée par un pluriel dénotant un ensemble d'éléments indissociables. *Thë ã* signifie à la fois « parole(s), mot(s), discours, nom(s), nouvelle, rumeur, narrative ».

¹⁷⁶ En yanomami les verbes « voir » et « connaître » se construisent à partir de la même racine. Ainsi, *taprai* ou *taai* signifient-ils « voir, apprendre » tandis que « connaître, savoir » se dit *taí*, « enseigner, faire voir » se dit *taamãí* et « montrer, signaler » *tapramãí*.

¹⁷⁷ Davi se réfère ici bien entendu aux cartes géographiques.

papier*. Ils ne voient ainsi que leur propre pensée et ne peuvent connaître que l'intérieur d'eux-mêmes. Les peaux de papier* ne parlent pas et ne pensent pas. Elles sont simplement là avec leurs dessins noirs et leurs mensonges. Je préfère nos vraies paroles. Ce sont elles que je veux entendre et à qui je veux répondre. En contemplant sans cesse leurs propres traces, les Blancs ignorent les paroles lointaines d'autres gens et d'autres lieux. Si, au contraire, leurs paroles suivaient le chant des *xapiripë* que font descendre les habitants de la forêt, ils ne chercheraient peut-être pas à la détruire comme ils le font, avec une pensée étroite et obscure, tout en prétendant la défendre en dessinant des lois* sur des peaux d'arbres.

*

C'est ainsi. Ce que les Blancs nomment papier*, nous appelons cela *papeo siki*, peau de papier* ou *utupa siki*, peau d'image, car tout cela est fait de la peau des arbres. C'est la même chose avec ce qu'il appellent l'argent*¹⁷⁸. C'est aussi de la peau d'arbre mais ils mentent en la nommant « argent* », seulement pour se tromper entre eux ! On m'a dit que c'est en les broyant avec des machines* que les Blancs fabriquent leur papier*. Ce n'est pas *Omama* qui a dû leur enseigner cela ! Ce sont sans doute leurs ancêtres qui, en ayant assez de dessiner des peaux de gibier, ont décidé seuls de manger les arbres pour faire du papier*. Depuis lors, les Blancs détruisent de grande quantité pour en fabriquer. Ils ne se préoccupent guère de ce que ces arbres portent les nourritures des esprits abeilles, colibris et papillons et de tout le gibier ailé. C'est pourquoi, pour ma part, je donne aussi à leur papier* le nom de peau de forêt, *urihi siki*.

Ce que les Blancs appellent « l'encre* », dont ils se servent pour tracer leurs dessins de paroles, est aussi quelque chose qui vient de la forêt. Rouge ou noire, elle provient des teintures de rocou des *xapiripë* qui, bien qu'elles ressemblent à celles que nous confectionnons, sont autres. C'est *Omama* qui, au premier temps, a créé ces teintures et les a introduites dans les arbres¹⁷⁹. Il les a alors données aux esprits afin qu'ils puissent se peindre et se parfumer pour leurs danses de présentation. Elles font partie de leurs biens précieux. Puis *Omama* a aussi enseigné

¹⁷⁸ « Peau de papier » : *papeo* (du portugais *papel*) *siki* (« peau »); « peau d'image »: *utupa* (« image ») *siki*; peau d'arbre: *huutihi* (« arbre ») *siki*.

¹⁷⁹ Sur les teintures végétales et substances odoriférantes yanomami, voir Milliken & Albert, 1999 : 54-58).

nos ancêtres à en orner leur peau durant les fêtes *reahu* pour imiter les *xapiripë*¹⁸⁰. Ce sont elles qui ont notre préférence jusqu'à maintenant.

Pourtant, bien plus tard, les Blancs les ont prises à la forêt et tordues dans une mauvaise direction. Bien qu'*Omama* les ait aussi propagées sur leur terre, ils les ont gâtées en en faisant mauvais usage. Ils les ont mises à cuire dans des usines* pour peindre des peaux d'image et dessiner leurs paroles sur des peaux de papier*. Nous sommes autres. Nous ne dessinons avec les teintures de rocou que sur notre peau selon ce qu'*Omama* nous a enseigné¹⁸¹. C'est *Yoasi*, par jalousie pour son frère, qui a mis ces paroles en désordre avant de les loger dans l'esprit des Blancs. C'est pourquoi, depuis lors, ceux-ci utilisent ces teintures sur leurs peaux de papier*. C'est ainsi. *Yoasi* est celui qu'ils nomment *Teosi*¹⁸². Les Blancs sont des gens de *Yoasi*. Nous, nous sommes les enfants d'*Omama* et nous suivons ses paroles. C'est pourquoi, lors des fêtes *reahu* ou pour faire danser les esprits, nous peignons notre peau de teintures de rocou rouges et noires, nous collons sur nos cheveux des plumules blanches, nous fixons à nos brassards des caudales d'ara et aux lobes de nos oreilles des plumes de perroquets.

*

Les dires de nos ancêtres n'ont pas été dessinés. Ils sont très anciens mais demeurent dans notre pensée jusqu'à maintenant. Nous continuons à les révéler à nos enfants et ils feront de même avec les leurs, même après notre mort. Les enfants ne connaissent pas les *xapiripë*. Par contre, ils écoutent les chants des chamans qui les font danser. C'est de cette manière que, peu à peu, les paroles des anciens leur sont enseignées. Ainsi, devenus adultes pourront-ils les faire entendre à leur tour. C'est ainsi que, même sans dessiner nos paroles, nous transmettons notre histoire*¹⁸³. Elles demeurent dans notre pensée, au fond de nous. Nous ne les laissons pas disparaître et, en les donnant à nos enfants, elles redeviennent toujours neuves. Ainsi, un jeune homme qui veut devenir esprit demandera-t-il des *xapiripë* aux chamans renommés de sa maison. Ces derniers lui donneront alors des paroles

¹⁸⁰ Sur l'origine mythologique des peintures corporelles et de la danse de présentation du *reahu* voir le mythe d'origine du feu M50.

¹⁸¹ Les motifs des peintures corporelles yanomami sont composés d'éléments graphiques géométriques (plus d'une quinzaine) qui renvoient le plus souvent à des caractéristiques animales.

¹⁸² Davi, inversant les tentatives missionnaires d'associer *Omama*, le demiurge yanomami, au dieu chrétien (*Teosi*, du portugais Deus), l'identifie au contraire au trickster yanomami, *Yoasi*, personnage coléreux, envieux et brouillon, créateur de la mort et des maux qui affligent l'humanité.

¹⁸³ Davi emploie ici une expression en portugais: *nosso histórico*, "notre historique".

anciennes et ces paroles se renouvelleront en augmentant à nouveau en lui. Ainsi est notre usage.

Les Blancs, eux, ne cessent de dessiner leurs paroles. Je pense que c'est parce que leur esprit est vraiment oublieux. Ce n'est pas non plus une chose qu'*Omama* leur a enseigné ! Leurs ancêtres ont dû créer ces dessins afin de suivre leur pensée. Ils ont dû se dire autrefois : « Dessinons ce que nous disons et, ainsi, notre pensée cessera-t-elle peut-être de s'enfuir ? ». C'est ainsi. Les paroles ne semblent pas se fixer en eux solidement. S'ils en écoutent beaucoup sans les dessiner elles s'évanouissent aussitôt de leur pensée. Au contraire, en regardant leur tracé le lendemain, ils se disent, après les avoir oubliées : « Oae ! C'est cela ! Les choses sont bien ainsi que j'en ai dessiné les paroles ici ! » Ils font cela sans cesse, sinon ils oublieraient tous leurs dires. C'est leur manière d'être. C'est ainsi. Ils aiment vraiment les peaux d'image, comme leurs ancêtres avant eux. Ce doit être une bonne chose pour eux. Ils y fixent leurs dires et leur donnent le nom d'histoire*. Puis, ensuite, ils les regardent longuement et ainsi finissent-ils par se fixer en eux. Ils se disent alors : « *Haixopë* ! Ce sont là les dessins des paroles de nos anciens et leurs manières de faire ! Maintenant nous les imiterons à notre tour ! » C'est ainsi que, dans leur jeunesse, ils apprennent à penser droit. Ils pensant alors qu'ils sauront ainsi fabriquer des machines et des moteurs ou qu'ils seront professeurs, infirmiers ou pilotes d'avion*. C'est ainsi que les Blancs étudient*.

Nous sommes autres. Nous étudions* en buvant la poudre de *yãkoana* avec nos anciens chamans. Devenus esprits, ils emportent notre image en allant combattre les esprits maléfiques ou réparer la poitrine du ciel. Ils nous apprennent à connaître les *xapiripë* et ouvrent leurs chemins pour nous. Ils nous enseignent la parole de leurs chants et la font croître en nous¹⁸⁴. Ils font édifier pour nous des maisons d'esprits. Sans leurs paroles nous nous perdriions dans le vide ou nous irions nous abîmer dans le brasier de *mõruxi wakë*¹⁸⁵. Ainsi, est-ce avec les *xapiripë* que nous apprenons à penser droit. C'est notre manière d'étudier* et, ainsi, n'avons nous aucun besoin de peaux de papier*. Le pouvoir de la *yãkoana* nous suffit pour cela. C'est elle qui fait mourir nos yeux et éclore notre pensée car, avec des yeux de vivants, on ne voit pas vraiment les choses. Toutes ces paroles, qui relatent comment a été créée la forêt et comment les humains sont venus à l'existence

¹⁸⁴ « La parole de chant » se dit *amo a thë ã*.

¹⁸⁵ Feu chamanique chthonien que Davi associe aux volcans.

appartiennent à *Omama*. Elles sont très nombreuses et très longues. Les grands hommes les profèrent durant leurs harangues, lorsqu'ils évoquent les endroits où, il y a très longtemps, ont vécu leurs pères et leurs grands-pères. Lorsqu'ils deviennent esprits, durant la nuit, les chamans les font entendre aussi longuement à ceux qui prêtent l'oreille. Alors, nous continuons sans cesse à les entendre. Elles ne se perdent jamais et se fixent solidement en nous. Les jeunes gens les écoutent et les possèdent à leur tour. Devenus adultes, ils les font augmenter et les révèlent à nouveau au-delà d'eux. C'est ainsi.

*

Malgré cela, les Blancs nous traitent souvent d'ignorants parce que nous ne possédons pas de dessins pour tracer nos paroles¹⁸⁶. Ce ne sont là encore que des mensonges ! Nous ne serions vraiment ignorants que si nous n'avions plus de chamans ! Ce n'est pas parce que nos anciens n'avaient pas d'écoles* qu'ils n'étudiaient* pas. Nous sommes des habitants de la forêt. C'est avec la *yãkoana* et les esprits de la forêt *urihinripë* que nous devenons avisés. Nous mourrons avec la *yãkoana* et les *xapiripë* emportent notre image au loin. Nous pouvons ainsi voir des terres très lointaines, nous rendre dans la poitrine du ciel ou descendre dans le monde sous terrain et, ainsi, ramener les paroles de ces lieux pour les révéler aux habitants de notre maison. C'est là notre manière d'étudier, depuis toujours. Dessiner les paroles des esprits pour les enseigner, cela ne donnerait rien. Elles sont bien trop nombreuses. Lorsque les Blancs étudient*, ils scrutent des vieilles paroles dessinées. Puis ils s'en rapportent l'un à l'autre la teneur. Ainsi, sans voir ni entendre eux-mêmes les images des êtres dans le temps du rêve, ils ne peuvent vraiment les connaître. Nous, sans crayons* ni de peaux de papiers*, nous devenons revenants sous l'effet de la *yãkoana* et nous allons ainsi très loin pour voir l'image des choses. Alors, les *xapiripë* nous enseignent leurs paroles et c'est de cette manière que notre pensée peut s'étendre. Sans nous joindre aux anciens pour boire la *yãkoana* et faire descendre les esprits, nous ne pourrions rien apprendre.

¹⁸⁶ Ces propos ont été enregistrés avant la création d'un projet d'alphabétisation en langue yanomami à *Watoriki* en 1996 par la CCPY. Davi, soucieux de permettre aux jeunes gens de sa communauté de maîtriser l'écriture des Blancs pour mieux défendre leurs droits, a été, malgré ses réticences chamaniques contre l'écriture et son mode de connaissance, à l'origine de ce projet.

Avec la poudre de *yãkoana* qu'ils nous font boire, les anciens nous donnent le souffle de vie de leurs esprits et celui-ci s'empare de nous¹⁸⁷ C'est ainsi que nous pouvons les accompagner lorsqu'ils se déplacent sous forme d'esprits et connaître tant de lieux inconnus. Alors, satisfaits de nous voir, les autres *xapiripë*, joyeux, viennent très nombreux à notre rencontre pour édifier leurs maisons. Leurs chants pénètrent en nous peu à peu et leurs paroles deviennent de plus en plus nombreuses même si, parfois, les esprits merles *yõrixiamaripë* et cassiques *ayokoraripë* doivent les dissimuler dans les hauteurs du ciel pour se protéger, ainsi que leur père, de la jalousie menaçante des chamans ennemis et de leurs esprits revenants *poreporeripë*. Sans tout cela nous serions dépourvus de toute connaissance et nous nous serions incapables de dire une parole. Nous pourrions toujours feindre d'imiter les esprits sans les voir, cela ne donnerait rien. Ainsi un jeune chaman ne peut-il évoquer leurs terres lointaines que lorsque son image y a été d'abord amenée par les *xapiripë* de ses anciens. Si c'est le cas, les gens communs se diront, en écoutant ses chants : « Ce sont là des paroles de vérité ! Il a vu ce dont il parle ! Les paroles de ses chants viennent de très loin ! Elles sont vraiment autres ! Nous voudrions aussi connaître ces terres des esprits ! » Alors, les vieux chamans qui lui ont donné la *yãkoana* et l'écoutent aussi, étendus dans leurs hamacs, lui diront leur satisfaction : « Awe ! Ce sont là des paroles claires et belles ! Tu connais vraiment les choses ! » et, lorsqu'il entendra ces mots, lui aussi sera heureux ! Au contraire, si quelqu'un boit la *yãkoana* sans motif pour essayer de mentir et de tromper son auditoire, il ne parviendra qu'à proférer des paroles laides et emmêlées. Dans ce cas les anciens, très mécontents, diront de lui : « Ma ! Sa langue est celle d'un spectre et sa pensée n'est que mensonge ! Il ne sait proférer aucune parole vraie et il est incapable de révéler les terres lointaines d'où descendent les esprits. Il n'a rien vu ! »

Lorsque l'on veut devenir avisé, les *xapiripë* viennent à nous de très loin et leur nombre augmente à mesure qu'ils s'approchent. Ils nous enseignent alors les paroles des terres d'où ils sont venus. Ces paroles sont celles de leurs chants. Ainsi, si l'on veut acquérir des paroles intelligentes, il faut s'efforcer de leur répondre dès que l'on entend leurs clameurs se diriger vers nous. C'est ainsi. Lorsque nous étudions* ainsi avec nos anciens, nul besoin de papier*. C'est à l'intérieur de notre

¹⁸⁷ Est ici utilisé ici le verbe *ira-* qui entre dans la composition d'expressions telles que *wai ira-* «être contaminé (maladie) », *thë ã ira-* «assimiler (langue) » ou *pihi ira-* « s'éprendre de ».

crâne, dans notre esprit, que notre pensée chemine sans cesse au loin d'un sujet à l'autre¹⁸⁸. Les gens communs, ne sont pas ainsi. Ils se contentent de vivre, de dormir et de manger, sans plus. Ils préparent leurs empenes de flèche et vont chasser. Ils plantent des rejets de bananiers dans leurs jardins et c'est tout. Ils ne songent pas aux paroles des *xapiripë*. Ils craignent la *yãkoana* et se disent que, s'ils venaient à l'inhaler, ils en mourraient. Leur pensée est fermée et courte. C'est la même chose pour les Blancs qui n'étudient* pas.

*

Les Blancs ne deviennent pas des chamans. Leur principe vital *nõreme* est plein de vertige. Les parfums dont ils s'enduisent et l'alcool* qu'ils boivent rendent leur poitrine trop odorante et trop chaude. C'est pourquoi elle reste vide¹⁸⁹. Ils ne possèdent ni maison ni chants d'esprits. Leurs anciens n'ont fixé sur leur image aucun ornement de plume et de perles des *xapiripë*. Ainsi, dorment-ils en ne voyant dans le temps du rêve que ce qui les entoure durant le jour. Ils ne savent pas vraiment rêver car, durant leur sommeil, les esprits ne se tiennent pas aux côtés de leur image. Nous, au contraire, nous allons très loin en rêvant avec les *xapiripë*. Les cordes de nos hamacs sont comme des antennes* par où le rêve des esprits descend sans cesse jusqu'à nous. Sans elles, il nous manquerait et passerait au delà. C'est pourquoi notre rêve est rapide, comme les paroles d'une radio* qui viennent de terres lointaines. Nous rêvons ainsi parce que nous sommes des chasseurs qui ont grandi dans la forêt. Mais parfois aussi, ce sont les êtres de la fumée d'épidémie des Blancs, les *xawararipë*, qui emportent notre image au loin et nous font rêver en état de spectres. C'est ainsi. *Omama* a mis le rêve en nous lorsqu'il nous a créés. Nous sommes ses enfants, c'est pourquoi nous rêvons si loin et de façon si abondante.

Les Blancs eux, sont étendus par terre sur des lits* où ils s'agitent longuement. Ils dorment mal et leur rêve tarde à venir. Puis, lorsqu'il arrive enfin, il est toujours trop proche et se termine très vite. Certes, ils possèdent beaucoup d'antennes* et de radios*, mais seulement pour s'écouter eux-mêmes. Leur savoir ne va pas au-delà de ces paroles qu'ils s'envoient entre eux partout où ils vivent.

¹⁸⁸ Par «esprit» ou «pensée» nous traduisons ici le mot *pihi*, qui se réfère à la conscience réflexive et à la volition et qui désigne également l'expression du regard. Ce terme entre dans la composition de tous les verbes relatifs aux activités cognitives ainsi qu'à l'expressions des sensations et des émotions.

¹⁸⁹ Voir chapitre VI sur la relation entre poitrine des initiés et maisons d'esprits.

Les paroles des chamans sont autres. Elles viennent de très loin, de choses inconnues aux gens du commun. Les Blancs, qui ne boivent pas la *yãkoana* et ne font pas danser les esprits, ne savent rien de tout cela. Ils ne voient pas *Hutukarari*, l'esprit du ciel, ni *Xiwãripo*, celui du chaos. Ils ne voient pas non plus les images des ancêtres animaux *yaroripë* ni celles des esprits de la forêt *urihinaripe*. *Omama* ne leur a pas enseigné ces choses comme il l'a fait pour nous. Leur pensée est enfumée parce qu'ils vivent dans les villes*, parmi les voitures* et les machines.

Nous sommes autres. Lorsque, durant le jour, nos yeux sont morts avec la *yãkoana* pour faire danser les esprits, la nuit nous nous assoupissons en état de spectre. Nous sommeillons un peu et, sans tarder, les *xapiripë* commencent à descendre vers nous. Nous n'avons pas besoin de boire à nouveau la *yãkoana*. Leurs clameurs retentissent soudain comme les appels d'une bande de perroquets dans les arbres. Nos yeux ne tardent alors pas à apercevoir le scintillement de leur multitude de chemins. Puis on commence à leur répondre et, aussitôt, le rêve arrive à nous. Notre peau reste étendue dans son hamac mais notre image et notre souffle de vie s'envolent avec les esprits. La forêt s'éloigne à grande vitesse. On ne voit bientôt plus ses arbres et on se sent flotter au-dessus d'un grand vide, comme en avion*. **Nous volons** alors en rêve sur leurs chemins lumineux d'où nous voyons les choses du ciel, de la forêt et des eaux que les anciens **ont pu contempler** avant nous. C'est notre manière d'apprendre. Nous partons ainsi vraiment très loin de notre maison et de notre terre, bien que, pour les *xapiripë*, les distances ne soient rien. C'est ainsi. Le jour des esprits est notre nuit, c'est pourquoi ils s'emparent de notre image à notre insu, durant notre sommeil. Nous, chamans, avons ainsi à l'intérieur de nous le rêve des esprits. Ce sont eux qui nous font rêver au loin¹⁹⁰. C'est pourquoi leurs images dansent sans cesse auprès de nous durant notre sommeil. En buvant la *yãkoana*, nous ne dormons pas en vain, nous sommes toujours prompts à rêver. Devenus spectres, nous ne cessons de parcourir ainsi des forêts lointaines et d'y faire amitié avec les esprits de leurs habitants. Alors, si nous voyons ces derniers devenir autre et leur terre tourner au chaos, nous joignons aussitôt nos efforts pour en chasser les êtres maléfiques. C'est ainsi que les chamans rêvent.

¹⁹⁰ Le « rêve des esprits » (*xapiripë në mari*) des chamans (*xapiri t'ëpë*) s'oppose au « simplement rêver » (*mari pio*) des « gens communs » (*kuapora t'ëpë*). Ainsi, durant le rêve, l'image/essence (*utupë*) s'extraît-elle du corps (« la peau », *pei siki*) de la personne pour se déplacer (*mari huu*), seule dans le cas des « gens communs » ou avec les esprits dans le cas des chamans. Sa pensée consciente (*pihi*) étant désactivée, le rêveur est dit en « état de spectre » (*në porepë*).

Les hommes communs sont différents. Lorsque leur pensée est sans cesse fixée sur les femmes, à trop sentir la fragrance des feuilles *puu hanaki* de leurs brassards, leur poitrine sent le pénis. Les esprits, écoeurés, ne les regardent jamais. Alors, ils rêvent très peu et oublient tout dès leur réveil. Ainsi, les gens communs ne rêvent qu'à proximité. Ils ne voient que leurs chasses ou leurs pêches dans la forêt et leur travail dans les jardins. Ils rêvent de jaguar, de serpents ou d'esprits maléfiques *nē wāripē*. Ils songent à leurs danses de présentation ou leurs combats durant les fêtes *reahu* ; à leurs incursions guerrières ou à leurs charmes de magie amoureuse¹⁹¹. Ils voient les femmes qu'ils désirent, les gens d'autres villages ou bien leurs morts. Ils dorment en état de spectre et leur image, comme celle des chamans, s'éloigne d'eux. Pourtant, elle ne va jamais bien loin. Seuls les très bons chasseurs rêvent un peu plus loin que cela. C'est ainsi. Les Blancs eux, en dormant, ne doivent voir que leurs marchandises, leurs épouses ou leurs enfants. Ils doivent songer avec préoccupation à leur travail et à leurs voyages. Ils ne peuvent pas voir la forêt comme nous la voyons. Nous chamans, nous sommes différents. Nous ne nous contentons pas de dormir. Durant notre sommeil, les *xapiripē* nous regardent et veulent s'adresser à nous. Ainsi nous les voyons aussi et nous rêvons avec eux. Ils nous appellent : « Père, est-ce que tu nous entends ? As-tu vraiment les oreilles bouchées ? Réponds-nous ! » Alors, on commence à rêver et ils nous apparaissent. Sans eux, on ne pourrait pas rêver de cette manière. Parfois, ils nous réveillent pour nous alerter : « Père ! Un être inconnu approche. N'est-ce pas un être maléfique ? » et on leur répond : « Que se passe-t-il ? *Haixopē* ! C'est vrai ! L'être maléfique du temps sec *Omoari* s'approche de notre maison ! » Alors, ils partent aussitôt à sa rencontre pour le combattre. Parfois aussi, ils nous appellent simplement parce qu'ils ont envie de chanter. Leur père, le chaman, dort mais eux sont réveillés et veulent travailler : « *Hou* ! Il est mauvais de dormir ainsi ! Nous ne voulons pas de cela ! Nous devons chanter et faire notre danse de présentation ! » C'est ainsi. Si les *xapiripē* n'avaient pas le regard fixé sur nous, nous ne pourrions pas rêver vraiment. Nous ne ferions alors que dormir comme des fers de hache sur le sol de notre maison. Ce sont ces paroles du rêve que j'essaie de faire entendre au Blancs.

¹⁹¹ La magie amoureuse masculine consiste à faire subrepticement inhaler aux femmes convoitées des charmes aromatiques végétaux durant leur sommeil (voir Milliken & Albert, 1999 : 112-116).

Nous, habitants de la forêt, nous venons du sperme et du sang d'*Omama*, qui était un grand rêveur¹⁹². Au premier temps c'est lui qui a planté, sur la terre qu'il venait de créer, l'arbre du rêve *Mari hi*. Depuis lors, lorsque ses fleurs éclosent, il envoie en nous le rêve¹⁹³. Il a placé le rêve à l'intérieur de nous et c'est pourquoi notre image peut se déplacer durant notre sommeil. Nous rêvons ainsi en suivant son chemin depuis toujours. Nous possédons en nous le rêve par le sang de nos pères et nos grands-pères. Nous ne voulons pas devenir oublieux et perdre les paroles de ces anciens. C'est ainsi. Enfants, il nous arrive souvent de boire trop de miel sauvage ou de compote de bananes chaude. Alors, repus, nous nous endormons en état de spectres et nous commençons à rêver et à voir les choses. Plus tard, devenus adolescents, nous passons notre temps à marcher dans la forêt et à y pister le gibier. C'est alors que, devenus de bons chasseurs, notre pensée se fixe sur les *xapiripë*. Nous en devenons amoureux, comme de femmes. Ainsi commençons-nous à voir, durant le temps du rêve, les images des ancêtres animaux qui nous accompagnent en forêt. Ce sont les esprits de la buse *wakoa* et du faucon *kãokãoma*¹⁹⁴ et ceux des êtres des rivières *yawariomapë*, qui sont aussi de grands chasseurs. Mais on voit aussi les images des jaguars, des pécaris, des singes-araignées et des tapirs et beaucoup d'autres que l'on ne connaissait pas encore. C'est ainsi. Même très jeune, lorsque les *xapiripë* ont une préférence pour nous, nous nous endormons rapidement et, aussitôt, nous les voyons danser et nous les entendons chanter très haut dans la poitrine du ciel, tout autour de nous. Ce sont là nos premiers rêves en leur compagnie. Plus tard, devenu adulte, on peut alors boire la *yãkoana* avec les anciens qui les connaissent vraiment et qui ouvrent leurs chemins pour nous. Alors, aussi fins et translucides que des fils d'araignée ou du fil à pêche*, ils se fixent à nous, le long de nos bras et de nos jambes. Puis les *xapiripë* y descendent pour déchirer notre poitrine et y élargir la clairière où ils feront leur danse de présentation¹⁹⁵. C'est ainsi que, plus tard, nous pouvons voler en rêve avec eux plus loin même que la terre des ancêtres des Blancs.

*

¹⁹² *Omama* est ici qualifié de *maritima a*, terme qui désigne une personne à l'activité onirique fréquente et abondante.

¹⁹³ Les « fleurs du rêve » sont, en yanomami, *mari kiki hore*.

¹⁹⁴ Deux rapaces chasseurs d'oiseaux et de reptiles (le premier également de petits mammifères).

¹⁹⁵ Voir, de nouveau, le chapitre VI sur l'initiation.

Lorsque j'étais enfant, je ne cessais de voler dans mes rêves, très haut dans la poitrine du ciel ou au plus profond des eaux. C'est pourquoi, devenu adulte, j'ai demandé à mon beau-père de me faire boire la poudre de *yãkoana*. Je ne suis devenu chaman sans motif ! Ma pensée ne s'est pas fixée sur les femmes ou les marchandises ! Je veux, au contraire, vraiment connaître les esprits car le rêve qu'ils nous envoient est magnifique à voir et à entendre. Ainsi, devenus spectres dans notre sommeil, tout semble d'abord très obscur. Puis, de loin, commence à surgir une luminosité brillante qui oscille en se dirigeant vers nous. Ce sont les chemins des esprits qui brillent dans la nuit comme l'éclat de la lune. Ce sont là mes études*. C'est ainsi. Les chamans, qui portent les ornements de plumes des esprits et savent chanter longuement, rêvent avec beaucoup d'intelligence. Pris par le pouvoir des arbres de la forêt ils accompagnent les *xapiripë* dans leurs vols lointains. Ils peuvent ainsi voir l'image des ancêtres animaux *yaroripë* transformés au premier temps et celles des autres non humains, comme celles des esprits du ciel *hutukararipë*, de l'esprit lune *Poriporiri*, des ancêtres du monde souterrain *aõ pataripë*, de l'esprit du spectre *Porepatari* et des esprits maléfiques poissons *yuri koimaripë* et lézards *waimaripë* qui dévorent les enfants. Ils connaissent l'endroit où ont été créés les anciens Blancs et en font descendre leurs images. Ils repèrent de très haut les fumées d'épidémies qui s'approchent pour nous dévorer. Ils connaissent même des terres plus lointaines que celles des Blancs, nues et plates, où n'habitent que des *xapiripë* magnifiques.

J'ai vu tout cela, de la même façon que mes anciens avant moi, lorsque les *xapiripë* ont emmené mon image sur leurs chemins durant mon sommeil. J'ai vu *Omama* percer la terre avec sa lourde barre de fer pour en faire surgir l'eau des rivières avec les poissons, les raies, les caïmans et les anacondas¹⁹⁶. Je l'ai vu pêcher sa femme *T^huëyoma* et recevoir les plantes cultivées de son beau-père. J'ai vu l'image de son fils devenu chaman nous envoyer ses *xapiripë*. J'ai vu aussi, au temps où la nuit n'existait pas, nos ancêtres faire de grands feux de feuilles vertes pour pouvoir copuler en se dissimulant dans la fumée. J'ai vu Caïman faire tomber le feu de sa bouche en riant et les ancêtres animaux le lui voler. J'ai vu aussi, là où il

¹⁹⁶ Dans le paragraphe précédent Davi fait une allusion générique au cycle de mythes qui relatent les mésaventures des ancêtres animaux de la première humanité (les *yaroripë*) et évoque divers êtres non humains (*yai t^hépë*) : entités cosmologiques ou êtres maléfiques forestiers. Dans ce nouveau paragraphe dominant d'abord les références au cycle qui relate la geste d'*Omama* (M202, M197, M198), puis des allusions à des mythes spécifiques évoquant de nouveau la première humanité (M80, M50, M86).

est venu à l'existence, la forêt brûler jusqu'à ne laisser que des savanes où les arbres ne repoussent plus. J'ai vu encore Fourmi perdre sa belle-mère dans son immense plantation de maïs. C'est ainsi. Dans le temps du rêve, je suis souvent entrés aussi dans les maisons des êtres maléfiques de la forêt *ně wãripě*. J'ai aussi volé dans le grand vide *wawěwawě* a qui se trouve au-delà de la terre et du ciel et qui m'a vraiment effrayé. J'ai pu voir l'esprit singe araignée, que l'on nomme gendre du soleil, manger ses fruits de chaleur sans se brûler la bouche, jeter au loin les êtres maléfiques et retenir le ciel qui tombait. Je l'ai vu aussi jeter des montagnes les unes contre les autres pour éprouver leur solidité. J'ai aperçu dans l'obscurité les esprits chauves-souris trembler de froid en rongant les bords du ciel et projeter en tous sens des substances de sorcellerie avec leurs sarbacanes. J'ai vu encore l'esprit du grand scarabée *simotori* découper le sommet des montagnes pour ouvrir ses jardins. J'ai entendu les esprits abeilles bavarder sans cesse dans les arbres et défendre la forêt. J'ai vu, enfin, sur la terre des Blancs, bien longtemps avant de m'y rendre, des machines qui y courraient sans pieds dont les anciens m'avaient parlé¹⁹⁷. C'est ainsi. En volant avec les esprits, mon rêve ne s'arrête jamais. Il voyage sans cesse dans la forêt, sur les montagnes, sous les eaux, sur le dos du ciel et sous la terre, jusqu'à la terre des anciens Blancs et au-delà. Aujourd'hui, il m'arrive souvent aussi de voir des Blancs dans mon rêve. Alors, je me bats avec eux, et parfois même avec leurs soldats*, car ils ne cessent de provoquer ma colère. Mes *xapiripě* les attaquent avec leurs machettes et leurs flèches pour se venger des mauvais traitements qu'ils font subir aux gens de la forêt. C'est ainsi. Le souffle de vie des *xapiripě* est en moi, c'est pourquoi je vois toutes ces choses en rêvant. Ils m'appellent souvent durant mon sommeil et, ainsi, je ne cesse d'imiter leurs chants dans la nuit. Toutefois, si je suis seul, loin de ma maison, je me contente de les contempler en silence, car, si je chantais trop, des sorciers ou des esprits ennemis pourraient me repérer et s'en prendre à moi.

*

C'est là notre façon d'être. Lorsque nous voulons connaître les choses, nous nous efforçons de les voir durant le temps du rêve. C'est ainsi que, moi aussi, j'ai appris à les voir. Mes anciens ne se sont pas contentés de me faire répéter leurs paroles. Ils m'ont fait boire la *yãkoana* et m'ont fait voir les esprits danser durant le

¹⁹⁷ Allusion aux automobiles que certains de ses aînés avaient vus à Manaus où ils avaient accompagnés des agents du SPI.

temps du rêve puis ils m'ont donné leurs propres *xapiripë*. Ils m'ont dit : « Vois ! Ainsi est la beauté des esprits ! Lorsque nous serons morts, tu continueras à les faire descendre après nous. Si tu ne le fais pas, ta pensée cherchera en vain à comprendre les choses et elle restera dans l'oubli. » C'est ainsi qu'ils ont ouvert pour moi leurs chemins et qu'ils m'ont rendu avisé. Maintenant, je vais vieillir et je donnerai à mon tour ces paroles à d'autres, plus jeunes, afin qu'elles ne se perdent pas et ne soient pas oubliées. Si je n'avais pas connu les paroles des *xapiripë*, je serais ignorant. Je parlerai sans rien savoir. Au contraire, avec eux, mes paroles se suivent de l'une à l'autre et cheminent au loin, dans toutes les directions d'où je vois descendre les esprits. C'est de cette manière que nous, habitants de la forêt, nous devenons intelligents. Nous n'oublions jamais les paroles des lieux lointains que nous avons vus en rêve. Le matin, au réveil, leurs images n'ont pas disparu. Nous nous disons alors : « Ainsi se révèle la beauté des *xapiripë* que les anciens ont vu avant nous ! C'est de la sorte que, depuis toujours, ils entonnaient leurs chants et faisaient leur danse de présentation ! » Ces images nous reviennent sans cesse à l'esprit, toujours aussi vives, et les paroles des esprits demeurent à l'intérieur de notre pensée. Elles ne se perdent pas, tout comme celles que les Blancs dessinent. C'est, selon leurs mots, notre historique*. C'est avec elles que nous pensons droit. C'est ainsi. Notre pensée est comme leurs peaux d'image et de papier*.

Ces paroles que les esprits ont placées en nous par leur valeur de rêve, nous les donnons ensuite aux gens de notre maison. Nous ne leur mentons pas, comme l'ont fait autrefois les missionnaires* en nous répétant : « *Sesusi* va descendre parmi nous ! S'il le veut aujourd'hui ou demain, il le fera ! » Mais il n'est jamais venu. Le temps a passé et il rien ne s'est passé. Nous chaman, nous ne parlons pas de la sorte. Les paroles des *xapiripë* sont collées à l'intérieur de notre pensée. Pour nous en souvenir nous ne fixons pas sans cesse nos yeux sur des peaux de papier*. Nous ne trompons pas ceux qui nous écoutent en contemplant longuement des dessins de paroles avant de parler. Lorsque nous devenons esprits nous-mêmes, les paroles des *xapiripë* sont évidentes à notre esprit. C'est pourquoi nous les révélons à ceux qui nous écoutent. Les Blancs ne doivent pas penser que nous, chamans, chantons sans raison. Les paroles des esprits sont innombrables dans notre pensée et nos lèvres ne cessent de s'agiter en les proférant les unes après les autres. C'est pourquoi, lorsque je parle aux Blancs, j'essaie de leur expliquer ce que vois en rêve. Si je ne possédais pas de maison d'esprits et ne voyais rien, je ne pourrais pas

discourir de cette manière. Ma voix hésiterait sans cesse et ils s'apercevraient vite que ma bouche a peur.

XXIII

L'esprit de la forêt

« Je pense que vous devriez rêver la terre, parce qu'elle a un cœur et elle respire »,¹⁹⁸

Davi Kopenawa

Pour nous, les gens avisés sont ceux dont les pensées cheminent de l'une à l'autre dans toutes les directions et qui connaissent les paroles de nombreux endroits lointains. Les chamans sont ainsi. Leur pensée s'étend sous la terre et sous les eaux, au-delà du ciel et sur les terres les plus éloignées. C'est pourquoi ils aiment la forêt et la défendent. Au contraire, l'esprit des grands hommes des Blancs ne contient que les dessins de paroles emmêlés qu'ils ont regardé fixement sur des peaux de papier*. Ainsi leurs pensées restent-elles à leurs pieds, sans pouvoir se déplacer. Ce n'est pas ainsi qu'ils peuvent connaître la forêt. C'est pourquoi ils n'ont cessé de la détruire. Ils se disent qu'elle a poussé seule et qu'elle est morte, étendue sur le sol sans raison. Mais ce n'est pas vrai. Elle ne paraît silencieuse et inerte que parce que les *xapiripë* y repoussent les êtres maléfiques qui, sans cela, la feraient devenir autre. Ils en détournent *Yariporari*, l'être du vent de tempête qui abat ses arbres et *Xiwãripo*, l'être du chaos qui menace de la faire devenir autre. Ils consolident le ciel qui s'effondrerait sur elle s'ils ne retenaient pas les esprits orphelins à la mort des grands chamans. La forêt est vivante, c'est de là que vient sa beauté. N'est-elle pas toujours neuve et humide ? Si elle était morte, ses arbres n'auraient pas de feuilles et rien ne pousserait dans nos jardins. Il n'y aurait plus d'humidité, tout serait sec, car l'eau est vivante aussi. Les arbres ne pourraient plus croître ni donner aux humains et au gibier les fruits dont ils se nourrissent. Si la forêt était morte, nous ne serions pas vivants non plus. Les Blancs ne l'entendent pas se plaindre, mais elle ressent la douleur, tout comme les humains. Ses grands arbres gémissent en tombant et elle souffre lorsque ses collines sont détruites et qu'elle est

¹⁹⁸ Interview donné à Fiona Watson de l'ONG *Survival International*, Boa Vista, juillet 1992 (manuscrit).

incendiée. C'est ainsi. Elle ne meurt que lorsque ses arbres sont abattus et brûlés. Alors, seuls restent leurs troncs calcinés effondrés sur la terre sèche. Il n'y repousse rien, sauf un peu d'herbe.

*

Les Blancs pensent que les plantes y croissent toutes seules. Ils ne se demande pas d'où vient sa valeur de fertilité, que nous appelons *ně rope*. Ils se trouvent très travailleurs et se disent que c'est sans doute cela qui les fait pousser. Ils nous traitent même de paresseux parce que nous ne la dévastons pas autant qu'eux ! Les images de la fourmi *koyo* et du lézard *waima aka* sont en nous¹⁹⁹ et nous travaillons sans relâche dans nos jardins sous le soleil. Mais nous ne travaillons pas de la même façon que les Blancs. Nous avons souci de la forêt et nous pensons qu'abattre ses arbres sans mesure ne ferait que la dévaster. L'image d'*Omama* nous dit au contraire : « Ouvrez vos jardins sans les défricher trop loin. Coupez le bois des troncs déjà abattus pour les feux qui vous réchauffent et cuisent vos aliments. Ne maltraitez pas les arbres pour manger leurs fruits. N'abîmez la forêt sans raison. Une fois détruite, nulle autre ne viendra la remplacer. Sa richesse* s'enfuira pour toujours et vous ne pourrez plus y vivre ! ». C'est pourtant ce qui risque d'arriver si les Blancs mangent notre forêt.

Ils se disent : « Elle gît ici sans motif, nous pouvons donc la maltraiter autant que l'on veut ! Elle appartient au gouvernement* !²⁰⁰ » Pourtant, ce sont pas eux qui l'ont plantée ! Nous, qui y avons grandi, nous pensons que si on la leur abandonne, ils n'y feront que de mauvaises choses. Ils couperont ses grands arbres et les vendrons* dans les villes*. Ils brûleront les autres et saliront ses rivières. La terre deviendra bientôt nue et brûlante. Aucune nourriture n'y poussera plus. Sa valeur de fertilité l'aura quitté pour toujours. Il n'y croîtra plus jamais d'arbres ni de fruits et on ne verra plus de gibier venir s'en nourrir. C'est ce qui est arrivé avec la route chez les gens du rio Ajarani²⁰¹ et de nouveau dans les hautes terres avec les *garimpeiros*. En fouissant le lit des rivières, en défrichant leurs berges et en l'enfumant avec leurs moteurs*, ils ont aussi mis en fuite la valeur de fertilité de la forêt. Elle est devenue

¹⁹⁹ Les fourmis manioc (*koyo*) et les petits lézards (*waima aka*) sont des hôtes habituels des jardins. Sur la relation entre fourmi manioc et mythe d'origine de l'agriculture, voir M86 et chapitre VIII.

²⁰⁰ Selon la Constitution brésilienne de 1988 les Amérindiens disposent de l'usufruit exclusif de leur terres mais l'État en demeure le propriétaire ; ce sont des *terras da União* (voir Albert, 2004).

²⁰¹ Ce groupe yanomami (*Yawaripë*) a été contacté par les constructeurs de la route Périmétrale Nord en 1973. Ses terres sont aujourd'hui en grande partie défrichées et envahies par des fermes d'élevage (*fazendas*).

malade et l'esprit de la faim, *Ohiri*, s'y est installé. Le gibier est mort ou s'est réfugié très loin dans les collines. On ne trouve plus dans ses eaux ni poissons, ni crevettes, **ni crabes**, ni raies, ni anguilles électriques, ni caïmans. Leurs images, en colère, se sont enfuies loin de là, rappelées par les autres *xapiripë*. C'est ainsi. Depuis que je suis devenu adulte j'ai souvent vu les mauvaises traces des Blancs dans la forêt. Ils ne se préoccupent en rien que ses arbres soient remplacés par des mauvaises herbes et qu'il n'y coule plus que des filets d'eau chaude et fangeuse. Ils pensent sans doute qu'ils fermeront plus tard sa terre avec le ciment* de leurs villes* !

Nous y sommes nés, nous y sommes devenus chamans et nos ancêtres y vivaient depuis qu'*Omama* les a fait venir à l'existence. Au contraire des Blancs, nous en prenons soin comme nos anciens l'on fait avant nous car, sans elle, nous ne vivrions pas. C'est pourquoi *Ohiri*, l'esprit de la faim, en est toujours resté éloigné. Nous voulons que nos enfants et nos petits enfants puissent s'y nourrir et y grandir à leur tour. Nous la défrichons peu, juste pour y ouvrir nos jardins. Nous y plantons du manioc, des bananiers, des ignames, des taros, des patates douces, de la canne à sucre, des papayers et des palmiers *raxa si*. Puis, après un temps, nous y laissons croître à nouveau la forêt. De la végétation enchevêtrée envahit alors les vieux jardins et les arbres y repoussent à peu à peu. Si l'on replante toujours au même endroit, les plantes ne donnent plus. Elles sont rabougries et se dessèchent. Elles deviennent trop chaudes, comme la terre défrichée qui a perdu son parfum de forêt. Ensuite, plus rien ne pousse. C'est pourquoi nos anciens se déplaçaient dans la forêt d'un jardin à l'autre lorsque leurs plantations s'affaiblissaient et que le gibier se faisait rare près de leurs maisons.

*

Mais nous ne défrichons pas nos jardins dans la forêt n'importe où. Nous choisissons un endroit où réside l'image de la fertilité *në rope*, là où la terre est belle, où le sol est sec et un peu surélevé, protégé des inondations. Nous évitons les endroits trop bas et humides, pleins de lianes ou de palmiers, où les nourritures poussent mal. Nous choisissons les lieux où nous voyons qu'un jardin est posé sur le sol de la forêt²⁰². Nous préférons ainsi la forêt où poussent des cacaoyers *poroa unahi* et *himara amohi*, des kapokiers *warima hi*, des arbustes *mahekoma hi*, des

²⁰² Lorsqu'une formation végétale révèle un endroit propice à l'agriculture en forêt il est d'usage de dire: *hutu a praa*, « un jardin est posé sur le sol » (voir Milliken & Albert, 1999 : 15-19). Ainsi le terme *hutu a* (*hutu kana a*) désigne-t-il aussi bien les jardins cultivés que les espaces forestiers potentiellement cultivables.

arbres *krepu uhi* et *māri hi*, mais aussi des grandes feuilles *rurua si* et *irokoma si*. Si l'on ouvre une parcelle en un tel lieu, les plantes poussent bien. La valeur de fertilité *nē rope* est toujours présente dans notre forêt et dans nos jardins, comme elle l'était dans ceux de nos anciens. Elle ne s'enfuira que si les Blancs la chassent en détruisant la terre avec leurs machines et elle disparaîtra si tous les êtres humains et les *xapiripē* meurent.

La fertilité de la forêt se trouve en surface, dans son sol qui exhale un souffle humide. Ce souffle de vie, que nous nommons *wahari*, vient de l'obscurité et du froid du monde souterrain, de sa grande rivière, *Motu uri* et de l'être du chaos, *Xiwāripo*. Il appartient à l'esprit de la forêt, *Urihinari*. On ressent sa fraîcheur surtout durant la nuit car, dès que le soleil se réchauffe, elle retourne dans le sol. Il existe parce que le dos de la terre est couvert de feuilles et protégé par les arbres²⁰³. Ainsi, si les Blancs raclent la peau de la terre de la forêt avec leurs tracteurs*, il ne restera dans ses profondeurs que du gravier et du sable où rien ne pousse et l'humidité du sol disparaîtra. C'est un liquide* comme le sperme. C'est elle qui met enceinte les arbres quand elle pénètre dans leurs racines et dans leurs graines. Elle les fait croître et fleurir. Si elle vient à manquer, la terre perd son odeur de fertilité et devient stérile. Aucune nourriture n'y pousse plus. Au contraire, quand elle l'imprègne, la terre de surface est noire et belle. Elle dégage un parfum de forêt. Elle est aussi nourriture, c'est pourquoi les plantes que nous mangeons s'y développent. Par contre la terre profonde est rouge et mauvaise, les plantes n'y poussent pas bien. C'est l'esprit de l'ancêtre fourmi *Koyori* qui amène avec lui les jardins dans la forêt. Elle s'emplit alors de fertilité et les plantes y croissent avec vigueur. C'est ainsi. Les nourritures que nous plantons ne donnent bien que là où, dans la forêt, danse l'image de la fertilité *nē roperi* ; là où viennent s'ébattre les esprits chauve-souris et les esprits tatou géant. Lorsque la forêt est mauvaise, il n'y a pas de jardin, c'est une forêt devenue autre²⁰⁴.

La forêt n'a pas poussé seule, sans motif, je l'ai dit. C'est sa valeur de fertilité *nē rope* qui la rend vivante. Les anciens m'ont souvent parlé et, lorsque mes yeux meurent sous le pouvoir de la poudre de *yākoana*, moi aussi je vois son image. C'est

²⁰³ *Wahari* désigne l'émanation froide et humide de la terre de la forêt, c'est *urihi wixia*, « le souffle vital de la forêt », *xiwāripo wixia*, « le souffle vital de l'esprit du chaos » ou *motouri wixia*, « le souffle vital de la rivière du monde souterrain ».

²⁰⁴ Sur l'agriculture et la fertilité de la forêt (l'ancêtre fourmi manioc, les esprits chauve-souris et tatou géant) voir également le chapitre VIII.

le véritable maître* de la forêt mais elle est vraiment généreuse. Mais si elle décide de s'enfuir rien ne pousse plus, la terre devient chaude et la forêt prend valeur de faim. La peau de la forêt est belle et odorante mais, si elle est incendiée, sa terre se fragmente en mottes desséchées et ses vers de terre disparaissent. Les Blancs le savent-ils ? Ce sont les esprits des grands vers de terre qui possèdent la terre de la forêt. Si on les découpe pour les détruire, le sol se dessèche. Si on la creuse en profondeur, la terre rouge vient à la surface et il ne pousse que des choses qui ne donnent aucune nourriture, des rejets de mauvaise végétation et de l'herbe. La valeur de fertilité de la forêt s'est enfuie au loin, chez d'autres gens ou sur le dos du ciel, chez les revenants. Nous, nous n'arrachons pas la peau de la terre. Nous cultivons seulement sa surface car c'est là que se trouve sa richesse*. Nous suivons ainsi les paroles avisées de nos ancêtres.

Les feuilles et les fleurs des arbres tombent et s'amassent sur le sol. C'est ce qui donne à la forêt son parfum et sa valeur de fertilité. Mais ce parfum disparaît lorsque la terre sèche et cache les ruisseaux dans ses profondeurs. Si on coupe les grands arbres le sol devient vite dur et brûlant. Ce sont eux, les kapokiers *warima hi* et les noyers du Brésil *hawari hi*, qui attirent les eaux des pluies et les gardent dans le sol. Les arbres que plantent les Blancs, les manguiers*, les cocotiers*, les orangers* et les anacardiens* ne savent pas appeler la pluie. Ils croissent mal, éparpillés dans la ville* en état de spectres. C'est ainsi. Il n'y a d'eau dans la forêt que lorsqu'elle est en bonne santé. Lorsque son sol est mis à nu, l'esprit du soleil *Mot^hokari* brûle les cours d'eau. Il les dessèche avec sa langue et avale leurs poissons. Puis, quand ses pieds s'approchent de la terre, elle se met à cuire et à durcir. Les rocs des montagnes s'échauffent au point de se fendre et d'éclater. Aucune pousse d'arbre ne peut surgir à nouveau du sol car il n'y a plus d'humidité pour garder graines et racines dans la fraîcheur. Les eaux s'en retournent au fond de la terre qui devient aride et friable. Alors, le vent, qui nous suivait dans la forêt pour nous rafraîchir comme un éventail, s'enfuit aussi. On ne voit plus ses filles et ses nièces ne jouer dans la cime des arbres. Une chaleur étouffante s'installe. Les feuilles et les fleurs amassées sur le sol se racornissent. Les grands vers de terre meurent. Le parfum de la terre se consume et s'évanouit. Aucune plante ne croît plus, quoi que l'on fasse. L'image de fertilité de la forêt, en colère, s'en va vers d'autres terres. Elle s'en retourne vers le lieu où elle est venue à l'existence. C'est pourquoi là où les Blancs ont mangé la forêt, ils meurent de chaleur, de faim et de

soif. Leurs ancêtres ne leur ont donné, à son propos, que des paroles sans sagesse. Alors, ils finissent par fuir vers les villes*. C'est ainsi.

*

La forêt a un souffle de vie très long car elle appartient à *Omama*. Nous appelons ce souffle de la forêt *urihi wixia*. Celui des humains est, au contraire, très court. Nous vivons peu de temps et mourrons très vite. La forêt, elle, si on ne la détruit pas, ne meurt jamais. Elle ne se décompose pas avant de disparaître comme notre corps. C'est à cause de son souffle de vie que les plantes qui nous nourrissent peuvent croître. Alors, lorsque nous sommes malades, en état de revenants, nous lui empruntons pour qu'il nous vienne en aide et nous guérisse. C'est ainsi. La forêt respire mais les Blancs ne s'en aperçoivent pas. Elle est vivante. Il n'est qu'à regarder ses arbres dont les feuilles sont crues et brillantes. Sans sa respiration, ils seraient secs. Ce souffle de vie émane de toute part depuis le centre de la terre qui est l'ancien ciel *Hutukara*²⁰⁵. Il se déplace aussi dans tous ses ruisseaux. Ainsi, la forêt est belle, les pluies abondantes et le vent vigoureux partout où réside la fraîcheur de l'image de la terre, *maxitari*²⁰⁶. Les *xapiripë* vivent avec cette image car ils ont été créés ensemble. C'est ainsi. Les Blancs qui la défrichent pensent sans doute que la beauté de la forêt existe sans motif ? Ce n'est pas vrai. Ils ne savent pas la voir comme les chamans, c'est pourquoi ils la détruisent. Elle est demeurée belle parce que nos ancêtres connaissaient depuis toujours les paroles que je donne ici. Là où les Blancs l'ont défrichée, il ne reste aujourd'hui que des savanes. La terre a perdu son souffle de vie. Mais cela n'arrivera pas à notre forêt tant que nous y vivrons.

*

Au premier temps il n'y avait aucun gibier. Seuls existaient nos ancêtres qui portaient des noms d'animaux, ceux que nous nommons *yaroripë*. Mais la forêt n'a pas tardé à tourner au chaos et ils sont devenus autres. Ils se sont ornés de peintures de rocou et se sont peu à peu transformés en gibier²⁰⁷. Depuis lors, nous, êtres humains qui sommes venus à l'existence après eux, nous les mangeons.

²⁰⁵ Allusion à la chute de l'ancien ciel qui, au premier, temps, est venu former le niveau terrestre actuel (voir chapitre VIII).

²⁰⁶ Le mot *urihi* a se rapporte à la forêt et à l'espace terrestre qui la supporte, tandis que *maxita* a désigne le sol, la terre en son sens pédologique (voir Albert, 2008).

²⁰⁷ Sur l'acquisition des parures animales par les ancêtres animaux *yaroripë*, voir M130. Les peintures corporelles humaines sont considérées comme « la trace des ancêtres animaux » (*yaroripë ñno*). La création du gibier actuel est parfois également attribuée à *Omama* lors de sa remise en ordre du monde après la transformation des ancêtres animaux et la chute du ciel.

Pourtant, au premier temps, nous étions tous les mêmes gens, les tapirs, les pécaris et les aras que nous chassons dans la forêt étaient aussi des humains ! C'est pourquoi, aujourd'hui, nous sommes toujours les mêmes gens que ceux à qui nous donnons le nom d'animaux²⁰⁸. Ainsi, ceux que nous appelons singes-araignées *paxopë* sont des êtres humains, comme nous. Ce sont des singes-araignées humains, *yanomae t'ëpë paxo*, et, pourtant, nous les chassons pour en faire la nourriture de nos fêtes *reahu*. À leurs yeux, sommes-nous aussi toujours leurs semblables. Bien que nous soyons des humains, pour eux, nous sommes aussi des animaux, comme eux. Ils nous attribuent le même nom qu'ils se donnent à eux-mêmes. C'est ainsi. Notre chair est la même que le gibier mais nous nous donnons simplement le nom d'humains et nous feignons de nous comporter comme tels. Les animaux, eux, nous considèrent comme leurs semblables qui habitent des maisons tandis qu'eux sont des gens de la forêt. Ils nous appellent ainsi « humains, gibier habitant de maison ! »²⁰⁹.

C'est pour cela qu'ils peuvent nous entendre et se cachent à notre approche. Ils sont vraiment intelligents. Ils nous trouvent effrayants et se disent : « *Hou !* Ce sont les nôtres mais, malgré cela, ces humains qui ne sont pas devenus gibier sont si affamés de notre chair ! On dirait des êtres maléfiques ! Pourtant, ce sont des gens comme nous ! » C'est ainsi. Les tatous, les tortues, les chevreuils sont d'autres êtres humains, mais nous les dévorons tous ! Nous, qui agissons encore en tant qu'êtres humains, nous mangeons les nôtres, nos frères, les tapirs, les pécaris et tous les autres ! Au premier temps, nos ancêtres vivaient affamés de viande et se dévoraient entre eux. C'est pourquoi ils sont devenus autres. Ils se sont métamorphosés en gibier pour que nous puissions les manger. C'est ainsi²¹⁰.

Le gibier, lorsqu'il nous voit chasser dans la forêt, nous désigne aussi comme *kōaapë* parce que nous ne cessons de manger nos propres proies alors que c'est mauvais de le faire²¹¹. C'est ainsi. Dès que nous tentons de nous approcher des

²⁰⁸ Cette relation de similarité est donnée par l'expression *ai yamaki hwëtu*, littéralement : « (nous sommes) des autres semblables de même ».

²⁰⁹ En Yanomami : « *yanomae t'ëpë, yaro yahit'eri t'ëpë !* ». Sont donc opposés ainsi *yahi t'ëri yaro*, « gibier habitant de maison » à *urihi t'ëri yaro*, « gibier habitant de la forêt ».

²¹⁰ Le cannibalisme « sauvage » (omophagique) des ancêtres animaux du premier temps, qui, faute de gibier, se dévoraient entre eux a été substitué, dans le monde humain actuel, par la chasse (avec interdit de consommer ses propres prises) et la cuisine (avec élimination totale du sang) des ex-humains devenu gibier mais également par l'« endocannibalisme » des cérémonies funéraires (consommation/inhumation des cendres d'ossements humains).

²¹¹ Nous avons vu que cette infraction à l'idéal de l'échange de leurs proies par les chasseurs est dénotée par deux expressions : *kanasi wamu*, « manger ses restes » et *kōamu*, « ramener à soi ». Il

animaux, ils nous voient de loin et s'écrient : «*Hou ! Quel dégoût ! Les *kōaapē* arrivent ! Ils nous flèchent et dévorent leurs propres proies ! Ils ont la bouche sale !*». Puis ils s'enfuient avant que nous puissions les voir. C'est ainsi. À force de manger leurs propres restes, les mauvais chasseurs marchent dans la forêt en somnolants. Ils ont les yeux ouverts mais ne voient rien. Ils n'entendent pas non plus les voix du gibier. Ils sont pris d'étourdissements et ont perdu toute volonté de fabriquer des flèches et de chasser. Une odeur fade et écoeurante émane d'eux²¹². Les animaux craignent de se salir à leur contact. C'est pourquoi ils ne leur apparaissent jamais. Ils restent à l'écart et les observent de loin errer dans la forêt. Ces mauvais chasseurs ne veulent que rester dans leur hamac et dormir. Ils vont bien en forêt de temps à autre mais ne tuent aucun gibier. Leurs flèches ne font que se perdre dans les arbres où ils les abandonnent. Ils ne connaissent plus la forêt et le gibier ne les aime pas.

Au contraire, si les animaux voient dans la forêt un homme qui ne mange pas le gibier qu'il flèche, ils s'en éprennent et vont à sa rencontre joyeusement en s'exclamant : «*Pei ! pei ! pei ! pei ! Voici l'esprit rapace *Kāomari* et l'être des eaux *Yawariyoma* ! C'est notre ami *Urihinamari*, l'être de la forêt ! C'est un grand chasseur qui approche !*²¹³ » C'est pourquoi le gibier est aussi évident aux yeux des bons chasseurs. Ils n'ont pas besoin de voir les animaux de loin. Ces derniers viennent à leur rencontre pour se présenter. Ils ont de la nostalgie pour eux, tout comme un homme ressent le manque de la femme dont il est amoureux. C'est pourquoi ils se laissent flécher et en sont heureux. Ils ne pensent pas : «*Hou ! On va me tuer, je vais faire peine !* » Par contre, s'ils sont blessés par un mauvais chasseur et doivent s'enfuir en souffrant, ils se mettent en colère. C'est ainsi. Un bon chasseur possède toujours à ses côtés les images du faucon *kāokāoma* et des êtres des eaux *yawariyomapē*. Elles ne quittent pas sa pensée. Il dort avec elles et se réveille en

est très probable que le terme *kōaapē* vienne de la même racine que cette dernière expression (du verbe *kōai*, « ramener »). Davi ajoute, en effet, à propos de ce terme : « Je ne sais comment dire ça dans la langue des Blancs. *Kōaapē* cela vient de ce qu'un chasseur qui tue un gibier ne peut le manger lui-même ».

²¹² Odeur fade et écoeurante attribuée aux oeufs et aux poissons crus.

²¹³ *Kāomari* est l'esprit du faucon *kāokāoma*, chasseur réputé. Les êtres aquatiques *yawariyomapē* sont considérés comme des chasseurs émérites et leurs sœurs de redoutables séductrices qui entraînent les jeunes gens sous les eaux et les font devenir chamans (voir le chapitre v). L'être forestier *Urihinamari* (pendant nocturne de l'esprit de la forêt *Urihinari*) connote également l'excellence cynégétique. Ces deux entités sont censées accompagner les chasseurs émérites qui passent leur temps dans la forêt à la poursuite de gibier (au point, parfois, d'en être si passionnés qu'ils s'y perdent à jamais). *Urihinamari* demeure auprès de ceux qui, dormant peu, chassent avant l'aube ou au début de la nuit.

étant heureux de penser à elles. Elles ne sont pas dans sa poitrine. Elles l'accompagnent, dans les hauteurs, sans que l'on sache où elle se trouvent. Ce sont elles qui guident ses flèches sans qu'il le voie. Ainsi revient-il toujours de la chasse chargé de nombreuses proies.

C'est ainsi. Mais le gibier se dégoûte aussi de nous, les humains, si, après l'avoir mangé, nous jetons ses ossements sans ménagement dans la forêt et déversons le jus de sa cuisson dans les ruisseaux. Sa nostalgie pour nous cesse aussitôt et nous finissons par devenir de mauvais chasseurs, revenant de la forêt toujours bredouilles. Nos anciens étaient plus avisés que nous. Leurs épouses conservaient les ossements de gibier suspendus dans leurs foyers en quantité ; os de bras de singes, mandibules de pécaris et sternums de hocco et de grands tinamous. Ce n'est plus le cas. Aujourd'hui nous sommes oublieux et, à cause de cela, nous devenons de moins bons chasseurs que nos pères. Voilà. C'est là le peu que je sais du gibier. C'est ce que j'ai entendu dire en buvant la poudre de *yākoana*. C'est ainsi que les choses doivent être et ce sont là les paroles que je donne à mes fils : « Si vous ne mangez pas vos proies, le gibier sera votre ami. Si vous n'avez pas d'égard pour les animaux, eux non plus ne vous aimeront pas ! » Les Blancs ne connaissent pas de telles paroles. Pourtant, elles sont à l'intérieur de nous depuis toujours. C'est pourquoi nous ne détruisons pas le gibier sans mesure.

*

Ce que les Blancs nomment dans leur langue « la nature* », dans la nôtre, qui est très ancienne, c'est *urihi a*, la terre-forêt, et son image que seuls voient les chamans, *Urihinari*, l'esprit de la forêt. C'est parce que cette image existe que les arbres sont vivants. Ce que nous appelons l'esprit de la forêt, ce sont aussi les images des arbres, *huuhiripë*, celles des feuilles, *yaahanaripë*, qui sont leurs cheveux, mais aussi celles des lianes, *t'oot'oxiripë*. Elles sont innombrables, c'est pourquoi elles font partie de ce que nous nommons *urihi a*, la forêt, la nature*. Il en est de même pour les images des animaux et des poissons qui y vivent, de même que celles des abeilles, des tortues, des lézards, des vers de terre et même des escargots *warama aka*²¹⁴. L'image de la valeur de fertilité *në roperi* de la forêt, c'est également la nature*. Il a été créé avec elle et lui donne sa richesse*. C'est ainsi. Ce sont les esprits *xapiripë* qui possèdent ce que vous appelez la nature*. Ce ne sont ni

²¹⁴ Ce gros gastéropode forestier est considéré comme particulièrement répugnant.

les Yanomami ni les Blancs, qui, eux, ne savent que la maltraiter ! Les esprits crapauds, les esprits caïmans et les êtres poissons *yawariyomapë*, enfants de *Tëpërësi*, sont les véritables maîtres* des rivières, tout comme les esprits aras, perroquets, tapirs ou chevreuils et tous les autres esprits animaux sont ceux de la forêt. C'est ainsi. Les *xapiripë* ne cessent de s'y déplacer à notre insu. Ce sont eux qui, depuis les collines et les montagnes, font surgir les vents dans leurs courses et leurs jeux ; que ce soit la brise du temps sec, *iproko a*, ou le vent du temps des crues, *yari a*²¹⁵. Et c'est au moment où les esprits de la pluie *maaripë* descendent aussi de ces hauteurs que la terre se rafraîchit sous l'averse et le temps d'épidémie s'éloigne de nous²¹⁶. C'est ainsi. Si les *xapiripë* demeuraient au loin sans que les chamans ne les fassent danser, la forêt deviendrait trop chaude. Les esprits maléfiques et fumée d'épidémie ne cesseraient alors de se rapprocher pour nous dévorer.

Les *xapiripë* ont de l'amitié pour la forêt car elle leur appartient et elle les rend heureux. Ils circulent et jouent sur toute son étendue. Les Blancs trouvent la nature* belle sans savoir pourquoi. Nous savons, au contraire, que la nature* ce sont la forêt et les *xapiripë* qui y vivent. *Omama* y a créé leurs habitations et il a voulu que nous les protégions. Les esprits abeilles y possèdent leurs chemins dans les arbres pour y trouver les fleurs de leurs miels. Les esprits animaux veulent y vivre en paix dans la fraîcheur. Les tapirs, les singes-araignées, les pécaris et les chevreuils aiment son feuillage qui les protège et la brise du sous-bois. Ils aiment se désaltérer dans ses ruisseaux. Lorsque la chaleur est trop intense leurs images souffrent. Si les Blancs dévastent la forêt et y détruisent collines et montagnes, les *xapiripë* y perdront leurs demeures et, furieux, ils s'enfuiront loin de notre terre. Elle sera alors devenue vide et les êtres humains y resteront à la merci des êtres maléfiques qui s'empareront de leurs images pour les dévorer. Les Blancs, avec leurs médecins* et leurs machines* n'y pourront rien. C'est ainsi. Les esprits redoutent les endroits où il fait trop chaud, comme les savanes qui, au loin, entourent notre forêt et où vit l'être maléfiques du soleil, *Mot^hokari*. Ils n'aiment n'aiment pas non plus la ville*, empestée par les fumées de voitures, d'avions et d'hélicoptères²¹⁷. Ils aiment jouer dans la forêt, dans la fraîcheur de ses rivières et de ses hauteurs. Ils aiment respirer son parfum. Ils

²¹⁵ C'est le « vent des esprits », *xapiripë në watoripë*.

²¹⁶ Le « temps chaud » (*t^hë mo yopi*) est associé au « temps d'épidémie » (*t^hë mo në xawarapë*).

²¹⁷ Encore une fois Davi semble se référer ici à São Paulo, avec son aéroport en pleine ville (Congonhas) et ses centaines d'héliports au faîte des immeubles.

aiment sa beauté et sa valeur de fertilité *ně rope*. Ils y habitent et s’y nourrissent, c’est pourquoi ils veulent la défendre. Pourtant, les Blancs les ignorent. Ils abattent et brûlent tous ses arbres pour nourrir leur bétail*. Ils creusent le lit des cours d’eau et détruisent les collines pour chercher de l’or. Ils font exploser les grands rocs qui leur font obstacle pour ouvrir leurs routes*. Pourtant, collines et montagnes ne sont pas simplement posées sur le sol sans motif. Ce sont des habitations d’esprits créées par *Omama*²¹⁸. Ce sont des paroles que les Blancs ne comprennent pas. Ils pensent que la forêt est morte et qu’ils peuvent saccager selon leur volonté les maisons, les chemins et la nourriture des *xapiripě*. Ils pensent que la nature* est simplement là et qu’elle est muette. Pourtant, ce sont eux qui sont sourds et n’entendent ni nos paroles ni celles des esprits.

Pourtant, même les êtres maléfiques *ně wãripě* veulent défendre la forêt ! Leurs habitations se trouvent dans les endroits où nos chemins ne vont jamais et au fond des grandes rivières ou des lacs. Ils sont aussi nombreux que les *xapiripě* et tous sont furieux contre les Blancs qui dévastent la forêt et leurs nourritures. C’est ainsi. Lorsqu’ils ne s’attaquent pas aux humains, les êtres maléfiques *ně wãripě* mangent parfois du gibier. Ils ouvrent le ventre des animaux, dévorent leurs viscères et collectent leur graisse dans des callebasses *horokoto*. C’est pourquoi nous voyons parfois des singes ou des tapirs amaigris et malades dans la forêt. Pour sa part, *Omoari*, l’être du temps sec, apprécie les miels qui abondent à la saison sèche. Il dévore aussi les poissons et les caïmans des ruisseaux asséchés qu’il boucanne en grande quantité²¹⁹. C’est pourquoi, tout comme les *xapiripě*, il est en colère et voudra se venger des Blancs qui salissent les rivières et coupent les arbres de la forêt. La saison sèche n’y survient pas sans motif, je l’ai dit. Elle commence avec l’arrivée d’*Omoari* qui vient y embraser *Toorori*, l’être crapaud du temps humide²²⁰. Puis, après plusieurs lunes, lorsque ce dernier parvient à guérir sa peau brûlée en l’humectant, il éclot de nouveau. Il répand alors ses eaux dans la forêt pour se venger d’*Omoari*. Celui-ci, effrayé par le froid et l’humidité, s’enfuit à son tour, entraînant à sa suite ses filles et ses gendres, les êtres papillons, cigales et lézards.

²¹⁸ Voir le chapitre IV et M210 et 211 sur *Omama*, sa fuite et la création des collines et des montagnes.

²¹⁹ *Omoari*, l’esprit du temps sec, est censé capturer l’image des êtres humains pour la faire rôir (causant de fortes fièvres) avant de la dévorer.

²²⁰ *Toorori* est également un être maléfique auquel on attribue des propriétés pathogènes. Il est ainsi censé capturer les jeunes enfants comme des poissons dans un panier ajouré, pour les faire cuire ensuite sur une platine de terre cuite. Sur l’alternance entre *Omoari* et *Toorori* voir également le chapitre VIII.

C'est ainsi. La saison des pluies commence avec la revanche de *Toorori* qui, revenu à la vie, tourne la clef des eaux pour chasser *Omoari* et rendre la forêt plus fraîche et agréable. Il chasse ainsi la chaleur de l'épidémie *xawara* et les plantes des jardins se mettent à pousser. Avec l'arrivée de *Toorori* les arbres et le gibier guérissent du temps sec et que les humains se sentent revivifiés. C'est ce que savaient nos anciens chamans. C'est pourquoi, si les Blancs détruisent la forêt, *Omoari*, en colère, n'en partira plus. Elle restera son domaine pour toujours et tout n'y sera plus qu'aridité.

*

Nos ancêtres savaient, depuis toujours, appeler l'image d'*Omama* et celle du métal qu'il possédait au premier temps. C'est pourquoi nous continuons à les faire descendre pour défendre la forêt.²²¹ Dans leur langue, les Blancs parlent de protéger la nature*. Dans la nôtre, qui est celle des esprits, nous parlons du métal d'*Omama*, car, sans lui, la terre disparaîtrait et ses habitants avec. Lorsque nous faisons danser l'image de ce métal du ciel, de ce métal de la nature*²²², il nous apparaît comme une énorme masse de fer, lisse et brillante, aussi haute qu'une montagne. C'est avec elle qu'*Omama* met en déroute les êtres de l'épidémie *xawaripë* et les êtres maléfiques *në wãripë*. C'est avec ce métal que sont faites aussi les lames acérées que possèdent les *xapiripë*, comme les esprits aras, perroquets et caïmans²²³. C'est pourquoi c'est une arme* si puissante pour les chamans. C'est le pouvoir de la nature*²²⁴. Elle est entourée d'un vent de tempête qui repousse au loin la fumée d'épidémie et égare les Blancs en prenant leur pensée de vertige. Aussi, quand les chamans d'une maison ne savent pas faire descendre son image, ses habitants ne cessent de tomber malades et de mourir. Elle est à la fois esprit de la forêt *Urihinari*, du ciel *Hutukarari* et du grand vent *Yariporari*.

Lorsque leur terre devient mauvaise les Blancs parlent de pollution*. Nous, lorsque la maladie²²⁵ envahit notre forêt sans répit à cause d'eux, nous disons qu'elle est imprégnée de fumées d'épidémie *xawara* et qu'elle devient spectre. Alors, les chamans doivent travailler ensemble en appelant l'image d'*Omama* pour la

²²¹ Sur le *Omama* et le métal voir notamment les chapitres IX et XVI.

²²² Le « métal d'*Omama* » est *Omama poo e xiki* ; le « métal de la nature » est *natureza poo e xiki* et le « métal du ciel » est *hutukara poo e xiki* (voir chapitre XVI).

²²³ Armes « images » qui renvoient aux becs robustes et à la queue puissante des animaux correspondants.

²²⁴ En portugais, *o poder da natureza*.

²²⁵ La maladie est ici dénotée par le terme *waiwai a*, reduplication du mot *wai* qui signifie « pathogène, toxique, puissant, dangereux, guerrier ».

remplacer. Ils arrachent ainsi d'abord l'image de sa surface putréfiée avant de rejeter ses lambeaux aux confins de la terre. Puis ils font descendre celle d'une autre terre, claire et saine, pour la déposer en son lieu. Ils étendent ainsi peu à peu sur le sol une nouvelle forêt couverte de peintures brillantes et parfumées des *xapiripë*²²⁶. Cela doit être fait aussi lorsque l'esprit revenant *Poriporiri* d'un grand chaman mort a voulu venger la mort de son père en rendant la terre putride et malodorante. C'est ainsi. Depuis l'arrivée des chercheurs d'or, il m'est souvent arrivé, avec mon beau-père, de faire danser l'image d'*Omama* pour déchirer et renouveler notre terre malade lorsque tous étaient devenus spectres dans notre maison. Au premier temps, *Omama* a créé nos ancêtres dans la forêt et leur a donné les *xapiripë*. Depuis lors, malgré les êtres maléfiques, ils y sont restés vivants. C'est pourquoi, aujourd'hui, son image continue à nous défendre contre les épidémies des Blancs. C'est là ce qu'il veut leur faire entendre : « Cessez de dévaster la forêt où se trouvent mes esprits *xapiripë*, mes enfants et mes gendres ! Qu'ils y vivent et s'y nourrissent comme ils l'entendent ! La terre où vous êtes venus à l'existence est bien assez vaste ! Restez chez vous ! »

Ces paroles sont celles de ce qu'ils nomment la nature*, mais les oreilles des Blancs y sont closes et leur pensée reste enfumée. Ils n'en veulent rien savoir. Ils préfèrent continuer à regarder les dessins de paroles de toutes les marchandises qu'ils désirent. Ils pensent seulement que nous sommes ignorants et menteurs. La beauté de la forêt les laisse indifférents. Ils ne cessent de nous dire : « La forêt c'est obscur et enchevêtré ! C'est mauvais et dangereux, ne la regrettez pas ! Quand on l'aura défrichée, on vous donnera du bétail* pour manger ! » Mais nous leur répondons : « Nous ne connaissons pas les animaux que vous élevez et de manger des animaux domestiques nous écoeure et nous donne le vertige ! Nous n'en voulons pas car nous ne saurions qu'en faire. La forêt élève depuis toujours le gibier et les poissons pour que nous les mangions. Nous sommes heureux ainsi. Elle nourrit leurs petits et les fait grandir avec les fruits de ses arbres. Ils n'ont pas besoin de jardins comme nous. Sa valeur de fertilité suffit à faire croître et mûrir leur nourriture. C'est ainsi. Les Blancs eux y épuisent le gibier avec leurs fusils ou le mettent en fuite avec leurs machines. Ensuite, ils brûlent les arbres pour y planter de l'herbe. Puis quand la richesse* de la forêt s'est enfuie et que l'herbe elle-même ne

²²⁶ Dessins de point (*tiri*) et de traits courts (*oni*) du répertoire graphique des peintures corporelles.

repousse plus, ils abandonnent la terre de la forêt devenue nue et brûlante avec leurs animaux affamés.

Au premier temps, nos ancêtres étaient peu encore nombreux. C'est *Omama* qui leur a donné les plantes des jardins qu'il venait d'acquérir de son beau-père venu du fond des eaux²²⁷. Ils ont alors commencé à cultiver leurs nourritures en prenant soin de la forêt. Ils ne se sont pas dit : « Mangeons tous ses arbres pour y planter de l'herbe et creusons son sol pour en arracher le métal de nos machettes ! » Ils se sont, au contraire, contentés de se nourrir des aliments de sa terre et des fruits de ses arbres. C'est ce que nous continuons à faire jusqu'à maintenant. Les ancêtres des Blancs, eux, ont augmenté loin de notre forêt en compagnie de *Yoasi*, le mauvais frère d'*Omama*. C'est pourquoi ils ont commencé à saccager la terre. Nos ancêtres, eux, ont vécu en compagnie d'*Omama* qui leur a laissé ses esprits *xapiripë*. Il ne leur a jamais dit de défricher toute la forêt, ni de fouir son sol ou de salir ses cours d'eau ! Il leur a laissé une terre et des rivières belles et propres. Il leur a enseigné à cultiver les plantes des jardins afin qu'ils puissent calmer leur faim. Il a percé le sol pour en faire jaillir les eaux du monde souterrain pour qu'ils puissent se pour se désaltérer. Il leur a dit : « Mangez le gibier, les poissons et les fruits de la forêt ! Mangez les nourritures de vos jardins, les bananes, le manioc, les patates douces, les ignames, le taro et la canne à sucre ! » C'est en l'écoutant que nos ancêtres se sont mis à penser droit car *Omama* leur a donné de bonnes paroles. Il leur a enseigné à se montrer avisé envers la forêt. Il les a avertis de ne pas la dévaster pour que sa valeur de fertilité ne s'enfuie pas. C'est pour cela que nos anciens ont pu garder sa beauté jusqu'à maintenant.

*

Ainsi est-ce *Omama* qui a d'abord été véritablement ce que vous appelez l'écologie*. Il en était le centre avant que les Blancs n'y pensent. C'est vrai. Bien avant que les paroles de l'écologie*²²⁸ n'existent chez eux, elles étaient déjà en nous, sans les nommer ainsi. C'étaient les paroles des esprits pour défendre la forêt²²⁹ que les chamans connaissent depuis toujours. Si nous possédions des livres* les Blancs verraient combien elles sont anciennes ! Dans la forêt, l'écologie* c'est nous, les êtres humains. C'est aussi les esprits *xapiripë*, le gibier, les arbres, les

²²⁷ Voir sur *Omama* et l'acquisition des plantes cultivées M198 et chapitre IX.

²²⁸ Les «paroles de l'écologie» ce sont, en yanomami, *ekoroxia thë ã*.

²²⁹ Les «paroles pour défendre la forêt», sont *urihi noamatima thë ã*.

rivières, les poissons, le ciel, la pluie, le vent et le soleil. C'est tout ce qui est venu à l'existence dans la forêt ; tout ce qui n'est pas encore entouré par des clotures*. Les paroles de l'écologie*, ce sont nos paroles, celles qu'Omama a données à nos ancêtres au premier temps. C'est ainsi. Les *xapiripë* sont des défenseurs de la forêt²³⁰ depuis qu'elle existe. C'est pourquoi nos anciens ne l'ont jamais dévastée. N'est-elle pas toujours aussi belle ? Les Blancs, qui ignoraient toutes ces choses, commencent maintenant un peu à les entendre. C'est pourquoi quelques-uns d'entre eux, qui se nomment gens de l'écologie²³¹*, ont créé il y a peu ces nouvelles paroles pour protéger la forêt. Ils sont inquiets en voyant leurs terres dénudées devenir de plus en plus chaudes.

Nos ancêtres n'ont jamais voulu dénuder ou creuser sans mesure le sol de la forêt comme le font les Blancs. Ils ont simplement pensé qu'elle était belle et qu'ils voulaient continuer à y vivre sans la maltraiter. Pour eux les paroles de l'écologie* c'était simplement qu'Omama avait créé la forêt pour qu'ils y vivent. C'est ainsi. L'écologie* habite la forêt et ce sont les esprits qui vivent dans ses montagnes et ses collines. Nous, nous sommes des habitants de la forêt. Nous sommes nés au milieu de l'écologie* et nous y avons grandi. Nous avons entendu sa voix depuis toujours, car c'est celle des *xapiripë*. C'est pourquoi, lorsque ces nouvelles paroles des Blancs sont arrivées jusqu'à nous, nous les avons comprises. Je les ai expliquées aux miens et ils ont pensé : « C'est bien ! Les Blancs nomment ces choses écologie* ! Nous nous disons, *urihi a*, la forêt, et nous parlons aussi des *xapiripë*, car sans eux, sans écologie*, la terre s'échauffe et laisse s'approcher les êtres *xawararipë* de l'épidémie et les êtres maléfiques *në wãripë* qui nous dévorent ! »

*

Autrefois, nos anciens n'ont pas donné leurs paroles sur la forêt aux Blancs car ils ne connaissaient pas leur langue. Et ces derniers, lorsqu'ils sont arrivés chez eux, ne parlaient pas d'écologie*. Ils leur demandaient plutôt des peaux de jaguar, de pécarie et de chevreuil ! Autrefois, les Blancs ne possédaient pas de paroles d'écologie*. Elles sont apparues dans leurs villes* il n'y a pas très longtemps. Ils ont dû se dire : « Hou ! Notre terre devient mauvaise et s'amenuise ! Il faut protéger le peu qui en reste comme écologie* ! » C'est ainsi. Je pense qu'ils ont eu peur d'avoir tant détruit leur terre. Au début, lorsque j'étais très jeune, je n'ai jamais entendu ces

²³⁰ Les « défenseurs de la forêt » se dit *urihi noamatimapë*.

²³¹ Les écologistes, les «gens de l'écologie», sont, en yanomami, *ekoroxia t'ëripë*.

paroles des Blancs pour protéger la nature*. C'est lorsque je me suis mis en colère et que j'ai commencé à parler contre les orpailleurs qui saccageaient notre forêt que, soudain, elles me sont venues à l'oreille. Je pense qu'au Brésil c'est Chico Mendes²³² qui, le premier, les a fait s'étendre de toutes parts car le je les ai écoutées au même moment où beaucoup de Blancs parlaient de lui. Avant, les gens de la ville* ne s'inquiétaient pas encore de ce que la forêt soit détruite. Ils n'en parlaient pas. À cette époque, on m'a montré l'image de Chico Mendes dans un journal. Alors, je me suis dit : « Ce doit être lui qui a pensé avec sagesse et révélé ces nouvelles paroles de l'écologie* ! »

C'est un Blanc, mais il a grandi comme nous au milieu de la forêt. Il ne voulait pas la défricher, comme les autres. Il se contentait, pour vivre, de ne prendre qu'un peu de leur sang. Il avait la forêt en amitié et aimait sa beauté. Il voulait qu'elle reste comme elle a été créée. Il en rêvait très loin à son propos durant son sommeil, inquiet de la voir détruite. C'est ainsi qu'il a un jour fait advenir en lui des paroles avisées pour la défendre. Ainsi est-ce peut-être l'image d'*Omama* qui les a envoyées dans son rêve. Étendu dans son hamac, la nuit, il a dû se dire : « *Haixopë* ! La forêt nous nourrit avec ses fruits, ses poissons, son gibier et les plantes de ses jardins. Je dois parler aux autres Blancs et les avertir avant qu'elle ne soit entièrement détruite ! Je vais interposer les paroles de l'écologie* pour repousser ceux qui veulent incendier ce qu'il en reste ! » Lorsque j'ai entendu pour la première fois quelques unes de ses paroles que l'on m'a rapportées, j'ai aussitôt pensé : « C'est là un homme vraiment avisé ! Peut-être son souffle de vie et son sang sont-ils comme les nôtres ? Peut-être est-il aussi un gendre d'*Omama* ? » Alors, j'ai voulu lui parler mais, avant que je ne puisse le rencontrer, des Blancs mangeurs de forêt l'ont tué dans une embuscade. Je n'ai connu ses paroles que peu de temps avant qu'il ne meure à cause d'elles. Je n'avais jamais entendu proférer de telles paroles par un Blanc. Elles étaient droites et belles. Ainsi, après les avoir écoutées, je leur ai répondu avec les miennes car ma pensée leur était déjà ouverte. Avec elles j'ai mieux compris comment parler dans la ville* pour défendre ma forêt. C'est ainsi. Elles ne disparaîtront pas car, après la mort de Chico Mendes, elles se sont répandues et divisées très loin dans la pensée de beaucoup d'autres gens.

²³² Il s'agit du leader des *seringueiros* (collecteur de latex), en lutte contre la dévastation de la forêt amazonienne par les grands éleveurs (voir Mendes, 1990) et assassiné le 22 décembre 1988 à Xapuri, état de l'Acre. Chico Mendes a reçu le Prix Global 500 du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE) en 1987.

Bien longtemps avant cela, je n'avais connu que quelques Blancs qui voulaient protéger le gibier dans la forêt. Je commençais alors à travailler au poste Demini et la FUNAI m'avait demandé de les accompagner sur le rio Catrimani²³³. J'étais encore très jeune en ce temps. Ces gens voulaient défendre les pécaris, les caïmans, les loutres et les jaguars contre les chasseurs qui volent leurs dépouilles sur notre terre. C'était de nouvelles paroles car, autrefois, le SPI demandait ces mêmes peaux à nos anciens pour les vendre. Ainsi, ont-ils beaucoup chassé et détruit de gibier à cette époque, pour rien, juste à cause de la demande des Blancs. Mais c'était différent avec la FUNAI. Depuis que j'ai commencé à travailler avec eux sur le rio Mapulaú²³⁴, je les ai entendu dire qu'il fallait expulser de notre terre les blancs qui dépouillent le gibier avant de le jeter dans la forêt et ceux qui harponnent les tortues et les dauphins des rivières²³⁵.

Lorsque j'ai accompagné ces protecteurs de gibier sur le rio Catrimani, j'ai vu où, en aval, vivent les chasseurs* et les pêcheurs* blancs qui, comme les orpailleurs, les colons* et les éleveurs*, pénètrent dans notre forêt. Nous avons arrêté à plusieurs reprises leurs pirogues sur la rivière pour confisquer leurs peaux de jaguar et de loutres géantes. Nous les avons aussi obligés à rejeter à l'eau toutes leurs tortues. Leurs yeux étaient furieux mais ils ne disaient rien car ils avaient peur de la Police fédérale*. À cette époque, je ne connaissais pas encore très bien les Blancs et jamais auparavant je n'avais entendu de telles paroles pour protéger le gibier. Alors, j'ai compris que les Blancs que j'accompagnais voulaient vraiment défendre les animaux mais aussi les arbres de la forêt. Cela m'a fait penser droit. Pour la première fois, je me suis dit : « *Haixopë* ! Moi aussi je vais défendre le gibier afin qu'il ne disparaisse pas ! Les animaux sont aussi des habitants de la forêt et ils ne sont pas si nombreux. Si on laisse les Blancs chasser sur notre terre, ou que l'on chasse pour eux, la faim de viande²³⁶ fera bientôt pleurer nos enfants ! C'est vrai !

²³³ En avril 1977 Davi a participé, avec la FUNAI, l'Institut Brésilien du Développement Forestier brésilien (IBDF) (devenu en 1989 Institut Brésilien de l'Environnement-IBAMA) et la Police fédérale, à une expédition contre la chasse clandestine sur le rio Catrimani (état de Roraima). Durant ce voyage ont été rejetées à la rivière 500 tortues et détruites une cinquantaine de peaux de loutres (Monteiro Caltaneão, 1977). La FUNAI rapporte que les membres d'une communauté yanomami, attirés par les Blancs sur le bas Catrimani, « *font commerce de gommes de latex, de noix du Para et de peaux d'animaux de la forêt. Ils sont exploités sans scrupules par les commerçants locaux. Quant à la santé de ces groupes, on y trouve la tuberculose, la rougeole, la grippe, la dysenterie et de nombreux cas de paludisme.* » (Costa, 1977).

²³⁴ Voir chapitre XIII et XIV.

²³⁵ La tortue de rivière et le dauphin amazonien sont des espèces protégées.

²³⁶ On distingue en yanomami « avoir faim de viande de gibier » (*naiki*) et « avoir faim de nourritures

Les arbres de la forêt sont beaux et cela donne aussi peine de les abattre sans mesure ! » Après cela, le temps a passé et je suis devenu vraiment un homme adulte. Mes pensées sur la forêt ont continué à cheminer de l'une à l'autre et à augmenter peu à peu. Depuis ce temps du rio Catrimani puis de celui de Chico Mendes j'ai vraiment appris à connaître les paroles des Blancs sur ce qu'ils appellent « la nature* ». Mes pensées sont devenues plus claires et plus hautes. Elles se sont étendues. Je me suis dit qu'il ne suffisait pas de protéger seulement un petit morceau de forêt autour des miens. Alors, j'ai décidé de défendre toute la terre-forêt et ses habitants, y compris la forêt où les chemins des êtres humains ne vont jamais²³⁷ et même, très loin au-delà de nous, la terre des Blancs. Toute cette terre-forêt c'est pour nous *urihi a pree* - la grande terre-forêt -, ce que les Blancs nomment « le monde entier* »²³⁸.

*

Lorsque les paroles de l'écologie* sont apparues chez les Blancs, nos propres paroles sur la forêt ont pu se révéler avec elles. C'est alors qu'ils ont commencé à m'écouter et à se dire : « *Haixopë* ! Les ancêtres des habitants de la forêt possédaient déjà l'écologie* ! ». Nos paroles ont pu ainsi se propager très loin de nos maisons, dessinées sur des peaux d'images ou capturées dans les télévisions*. C'est pourquoi elles ne sont plus si cachées qu'elles l'étaient auparavant. Nous étions autrefois aussi invisibles que des tortues sur le sol de la forêt. Les Blancs n'avaient jamais même entendu prononcer notre nom. Il n'en est plus ainsi. Jeune encore, j'ai décidé de partir loin de chez moi pour faire sortir nos paroles du silence de la forêt. Au début, je ne savais pas grand-chose. Pourtant, en buvant la *yăkoana* et en devenant chaman, mon image a voyagé avec les esprits de la forêt *urihinaripe* et je suis devenu plus avisé. Avec eux j'ai vu que notre terre allait être détruite par les Blancs. Alors, je me suis décidé à la défendre et j'ai pensé : « C'est bien ! Maintenant que les Blancs ont fait advenir leurs paroles de l'écologie*, ils ne doivent pas se contenter de les proférer en vain pour en faire d'autres paroles de mensonge. Il faut vraiment protéger la forêt et tous ceux qui l'habitent : le gibier, les poissons, les esprits et les êtres humains ! » Je suis un fils des habitants de la forêt et ce sont

végétales » (*ohi*).

²³⁷ En yanomami *urihi komi*, lit. « la forêt bouchée », domaine privilégié des êtres maléfiques *ně wăripě*.

²³⁸ C'est aussi *urihi a pata* (« la grande/ancienne terre-forêt ») ou *urihi a prauku* (« la vaste terre-forêt »). Sur la riche polysémie du concept d'*urihi a*, voir Albert, 2008.

devenu mes paroles. C'est pourquoi je veux les faire entendre pour que les Blancs les connaissent à leur tour. C'est ainsi.

Autrefois, nos anciens ne disaient pas : « Nous allons protéger la forêt ! ». Ils ne pensaient qu'une seule chose : « Les esprits que nous a laissé *Omama* prennent soin de nous ! » C'était tout. Les *xapiripë* possédaient l'écologie* alors que, pour les Blancs, ses paroles n'existaient pas encore. Ainsi, ce sont eux qui, depuis toujours, combattent les êtres maléfiques de la forêt, chassent l'être du temps couvert, *Ruërikari*, font taire les vociférations des êtres tonnerres *yārimaripë*, empêchent la terre de devenir autre et le ciel de s'effondrer. Ce sont eux aussi qui font descendre les être de la pluie *maaripë* pour nettoyer la forêt lorsque le temps devient chaud au point que les humains deviennent spectres ou, au contraire, qui les font remonter dans la poitrine du ciel lorsque le temps sec tarde à venir et que femmes et enfants ont faim de viande. Ce sont eux, encore, qui ouvrent sous la terre la porte du vent de tempête *Yariporari* pour repousser les fumées d'épidémie loin de la forêt. C'est ainsi. Ces esprits de la pluie et du vent, comme celui de la forêt, *Urihinari*, et celui du ciel, *Hutukarari*, sont tous des pères de l'écologie*. Nos ancêtres connaissaient ces paroles des esprits, mais pas celles de l'écologie* que les Blancs ont créé tout seuls. Moi non plus, au début, je ne savais rien de l'écologie*. Mais, comme les *xapiripë* la connaissaient avant que les Blancs ne lui donnent ce nom, nous les avons comprises car les chamans savent ces choses depuis très longtemps. C'est pourquoi, lorsque je les ai entendues pour la première fois, je me suis dit : « Les anciens des Blancs qui parlent ainsi n'ont-ils pas entendu ces paroles de la bouche d'*Omama* ? Ne sont-ils pas l'image des véritables étrangers que celui-ci a créé à partir de nos ancêtres autrefois ? N'ont-ils pas gardé le même sang ? Ne sont-ils pas des gendres d'*Omama* ! ».

*

Lorsqu'ils parlent de la forêt les Blancs ont aussi une autre parole, celle de milieu^{*239}. Cette parole n'est pas à nous et nous ne la connaissons pas non plus. Pour nous, ce que les Blancs nomment ainsi c'est ce qui reste de la terre et de la forêt *blessées* avec leurs machines²⁴⁰ ; c'est ce qui reste de tout ce qu'ils ont détruit jusqu'à présent. Je n'aime pas cette parole de milieu*. La terre ne doit pas être

²³⁹ Davi utilise ici en portugais l'expression *meio ambiente*, un équivalent de notre concept d'« environnement ».

²⁴⁰ Littéralement, *urihi a xee hëaiwi*, le «reste de la forêt» (*urihi a xee*) «qui subsiste encore» (*hëaiwi*).

découpée par le milieu*²⁴¹. Nous sommes des habitants de la forêt et si on la divise ainsi, nous savons que nous allons mourir avec elle. Je préfère que les Blancs parlent de « nature* » ou d'« écologie* » dans son ensemble. Ainsi, si on la défend entière, la forêt restera vivante. Si on la retaille pour n'en protéger que de petites parties qui ne sont que les restes de ce qui a été saccagé, cela ne donnera rien de bien. Avec un reste des arbres et un reste des cours d'eaux, un reste du gibier, des poissons et des humains qui y habitent, son souffle de vie deviendra trop court. C'est ce qui nous inquiète. Si les Blancs se mettent aujourd'hui à parler de protéger la nature*, ils ne doivent parler en vain et nous tromper à nouveau, comme ils l'ont déjà fait avec nos anciens qui en sont tous morts.

Nous, chamans, nous disons simplement que nous protégeons la nature* en entier. Nous défendons ainsi ses arbres et ses nourritures ; ses collines, ses montagnes et ses rivières ; ses poissons, son gibier, ses esprits *xapiripë* et ses habitants humains et même aussi, au-delà d'elle, tous les Blancs. Ce sont là les paroles de nos esprits et ce sont les nôtres. C'est ainsi. Les *xapiripë* sont vraiment les défenseurs de la forêt. Ce sont eux qui nous donnent leur sagesse. En les faisant descendre et danser nos ancêtres ont depuis toujours protégé la nature* entière. Et nous, qui sommes leurs fils et leurs petits-fils, nous ne voulons pas vivre dans un reste de forêt. Les Blancs l'ont déjà presque toute défrichée sur leurs terres et ils en ont entouré quelques restes. Je pense que c'est maintenant ce qu'ils veulent aussi faire avec la nôtre. Cela nous préoccupe et nous rend inquiets. Nous ne voulons pas que notre forêt soit dévastée et n'en recevoir que des restes. Nous ne voulons pas que les Blancs finissent par ne nous céder que des petits morceaux épars de notre propre terre ! Dans ces taches de forêt malade avec des rivières sales, il n'y aurait bientôt plus de gibier ni de poissons, plus de vent ni de fraîcheur. Toute valeur de fertilité de la forêt sera partie. Les *xapiripë* ne veulent pas pour nous de reliefs de forêt mais la grande forêt entière. C'est pourquoi je n'aime pas ces paroles de milieu*. Je ne veux pas de reste de forêt, ni que nous soyons un reste d'êtres humains .

²⁴¹ Davi joue ici sur le double sens, en portugais, du mot *meio* (*milieu*) à partir de l'expression *meio ambiente* (environnement). Ce jeu de mots met en évidence la logique implicite qui, historiquement, nous a conduit de la notion de "nature", vaste océan sauvage encerclant des îles de civilisation, à celle d'"environnement", inverse, où ce qu'il reste de la "nature" ne constitue plus que des espaces résiduels ("parcs naturels", "réserves de biodiversité" et autres "espaces verts") au sein d'un univers industrialisé. Voir sur tout cela Albert, 1993:366.

Nous, au contraire des Blancs, ce n'est pas la forêt que nous mangeons. Nous ne mangeons que son gibier, ses poissons, les fruits de ses arbres, les miels de ses abeilles et les nourritures de nos jardins. C'est de cette manière que nous rassasions notre faim et celle de nos femmes et de nos enfants. C'est bien ainsi car ce n'est pas en défrichant et en incendiant la forêt que l'on peut avoir le ventre plein ! Au contraire, on ne fait ainsi qu'y attirer *Ohiri* l'esprit de la faim et les êtres cannibales des épidémies, c'est tout. Si on la maltraite la forêt, elle deviendra notre ennemie. Les ancêtres des Blancs en ont bien assez détruit autrefois en prêtant l'oreille à *Yoasi* qui a placé la mort dans notre souffle. Aujourd'hui, il doivent enfin écouter les paroles claires d'*Omama* qui a étendu la forêt et créé les *xapiripë* pour la protéger. La protection de la nature*, comme le disent les Blancs, ce sont les habitants de la forêt, ceux qui depuis toujours vivent à l'ombre de ses arbres. C'est pourquoi nous sommes hostiles aux orpailleurs et aux éleveurs* qui ont une pensée d'êtres maléfiques mangeurs de forêt. Ils nous traitent sans cesse d'ignorants mais, au contraire de ce qu'ils pensent, c'est nous qui sommes avisés. Nous avons de l'amitié pour la forêt car nous savons que les esprits *xapiripë* en sont les gardiens. Les Blancs ne savent que la malmener et la ruiner. Ils y détruisent tout, les arbres, les collines, les rivières jusqu'à la rendre brûlante et aride, jusqu'à y souffrir eux-mêmes de la faim. Nous, nous ne mourons jamais de faim dans la forêt. Nous n'y mourrons que des fumées d'épidémies des Blancs.

*

Lorsque j'ai vraiment commencé à défendre la forêt, les Blancs m'ont appelé à Brasilia pour me donner ce qu'ils appellent un prix*²⁴². Ils étaient nombreux à me regarder et à m'écouter car ils voulaient entendre ce que sont les dires d'un fils de ses anciens habitants. Ils savaient que j'étais en colère contre les chercheurs d'or qui saccage notre terre et nos rivières et que je porte la forêt dans ma pensée. C'étaient des gens amis et avisés qui se sont placés à mes côtés. Ils m'ont dit avoir été heureux de m'écouter. Cela m'a donné du courage. Ainsi, ont-ils rendu mes paroles plus solides et les ont-ils aidé à s'étendre plus loin. Ils ont aussi pensé que s'ils me donnaient ce prix* les orpailleurs hésiteraient à me tuer et, ainsi, ils m'ont protégé. À cette époque mon chemin hors de la forêt était encore étroit et ils

²⁴² Allusion au prix Global 500 du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE) attribué à Davi en 1989. La cérémonie de réception a eu lieu le 1/2/89 à Brasilia et le discours de Davi a été intégralement retranscrit dans le quotidien *O Estado de São Paulo* du 14/2/89.

l'ont agrandi. Mes paroles ont augmenté et sont devenue plus hautes. Les Blancs ont commencé vraiment à les écouter depuis des terres lointaines. C'est pourquoi j'ai dit à ceux qui m'écoutaient que même si ce prix* avait de la valeur pour les habitants de la forêt, ce sont les Blancs qui devaient faire entrer cette valeur dans leur poitrine.

Ainsi, malgré tout cela, nombreux sont ceux qui continuent à ignorer nos paroles sur la forêt. Il leur arrive parfois de les entendre, pourtant leur pensée y demeure fermée. Peut-être leurs enfants et leurs petits-enfants pourront-ils un jour les comprendre ? Ils penseront alors que ce sont des paroles de vérité, claires et droites. Ils percevront que la forêt est belle et comprendront que ses habitants souhaitent continuer à y vivre comme leurs anciens l'ont fait avant eux. Ils réaliseront que ce ne sont pas les Blancs avec leurs machines qui ont créé ni la forêt et ni ses habitants et qu'une fois détruits ce n'est pas leurs gouvernements* qui pourront les faire revenir à l'existence, et pas non plus *Omama*, parti depuis très longtemps.

Alors, si les Blancs finissaient ainsi par se mettre à penser droit, mon esprit redeviendrait enfin calme et joyeux. Je me dirais : « C'est bien ! Les Blancs sont maintenant des gens de sagesse. La forêt, les êtres humains et les esprits *xapiripë* sont devenus leurs amis ! ». Alors, j'aurais bien assez voyagé et parlé loin de ma maison pour emplir du dessin de mes paroles tellement de peaux de papier*. Je n'irai plus visiter leur terre que de temps à autre. J'y dirai à mes amis : « Ne m'appellez plus si souvent ! Je veux continuer à étudier* avec les *xapiripë* ! » Je me cacherai alors dans la forêt avec mes anciens pour boire la *yãkoana* et devenir esprit jusqu'à en redevenir très maigre !

XXIV

La mort des chamans

« Tant que les chamans sont encore vivants, ils réussiront à empêcher la chute du ciel, même s'il devient très malade »²⁴³

Davi Kopenawa

Lorsqu'un chaman devient très vieux et qu'il veut cesser de vivre, ou lorsqu'il est très malade et mourant, ses *xapiripë* quittent leur habitation. Moribond, il reste alors seul et vide avant de s'éteindre. Puis, laissée à l'abandon, sa maison d'esprits finit par s'effondrer d'elle-même. C'est ainsi. Les *xapiripë* s'enfuient au loin aussitôt que leur père se meurt. Ils s'en retournent là où ils vivaient autrefois, dans toutes les directions de la forêt, dans les collines dans les montagnes et sur le dos du ciel. Ils ne reviendront vers les humains que bien plus tard, pour danser pour un autre chaman, pour le fils du mort qu'ils ont quitté²⁴⁴. Toutefois, tous les *xapiripë* ne s'enfuient pas avec autant de hâte. Certains d'entre eux demeurent auprès de leur père jusqu'à son dernier souffle de vie. Ils ne s'en vont, en proie à la colère, qu'après l'instant de sa mort. Ces esprits anciens sont celui du jaguar, qui le soutient et lui donne courage, *Poriporiri*, celui de la lune, qui, les yeux grand ouverts, lui garde toute son attention et *Aiamori*, l'esprit de la bravoure guerrière qui ne le quitte qu'au tout dernier moment.

Enfin, il y a d'autres esprits, très dangereux et puissants, qui refusent encore de partir, même après le départ du spectre de leur père vers la poitrine du ciel. Ce sont ses *xapiripë* maléfiques, comme celui du temps sec, *Omoari*, qui protège de ses flèches le tabac de son père mort en protestant contre les cueilleurs qui veulent brûler ses plantations : « Non ! Ne brûlez pas ce tabac, il est à moi ! Ce n'est pas moi qui ait causé sa mort ! ». Il y a aussi ses esprits rapaces *koimaripë*, ses esprits spectres *poreporeripë*, ses esprits soleils *mot^hokaripë* et ses esprits de la nuit *titiripë*

²⁴³ Albert & Kopenawa, 1990 : 13.

²⁴⁴ Ces esprits sont désignés, on l'a vu, par le même terme que les enfants posthumes : *haprapë* (chapitre IV).

et biens d'autres²⁴⁵. Ces *xapiripë* dangereux sont les images d'êtres maléfiques qui habitaient aussi dans sa maison d'esprits. Ils sont très hostiles et veulent à toute force rester auprès des traces de leur père défunt. C'est pourquoi lorsque qu'un ancien y chaman meurt, nous abandonnons la maison où il a vécu. Cette habitation, où les cendres de ses ossements ont été enterrées, est alors brûlée. Puis nous en reconstruisons une nouvelle plus loin, à l'écart, pour continuer à y vivre sans danger. Si nous ne brûlions pas notre maison après le décès d'un grand chaman, nous ne pourrions éviter d'y être attaqué sans cesse par ses esprits maléfiques. Pourtant, même si on cherche à les éloigner ainsi, ces *xapiripë* dangereux protestent avec colère : « Non ! ne détruisez pas notre maison, n'y mettez pas le feu ! Nous sommes innocents de cette mort ! Partez au loin. Nous voulons vivre seuls dans le silence ! ». Alors, ils essaient de reconstruire leurs propres habitations dans les environs et, reprenant force, ils se mettent à attaquer les êtres humains qui se déplacent dans les jardins. C'est ce que fait l'esprit *Omoari* en fléchant la poitrine des enfants qui s'effondrent aussitôt sur le sol, moribonds. C'est ce que font aussi les esprits *anacondas* qui copulent avec les femmes pour les faire mourir en couches. C'est ce que font encore les esprits *frelon Remoripë*, qui nous arrachent la langue ou nous font enfler les yeux, les esprits du vertige *mõeripë* qui nous assènent leur massue sur la nuque ou les esprits des eaux *motu uripë* qui nous font nous noyer.

Le spectre d'un chaman qui vient de mourir est **lui aussi** dangereux et il faut aussi le dissuader de revenir sur les traces du défunt. C'est pourquoi nous déversons d'abord le contenu de sa gourde de cendres dans un trou creusé dans le sol auprès d'un poteau de son foyer. Puis nous y versons aussi du tabac, de la compote de banane et de la poudre de *yãkoana* pour apaiser le revenant. Enfin, nous refermons le trou avec une pierre que nous recouvrons de terre en la tassant soigneusement avec le talon du pied. Alors, les autres chamans s'efforcent de détourner les yeux du revenant loin de son village, vers des ennemis, en lui disant : « Regarde au loin et vas-t-en ! C'est là-bas que tu te nourriras et que tu copuleras avec des femmes ! C'est là-bas que tu attaqueras ceux qui t'ont fait mourir ! ». C'est ainsi. Si le regard du revenant demeurerait fixé sur sa trace et si ses cendres n'étaient pas recouvertes, les vivants ne resteraient pas longtemps en bonne santé.

²⁴⁵ Sur ces esprits d'êtres maléfiques voir le chapitre VII. Davi cite également ici les esprits *xuukaripë* (suitelement céleste), *õkarimaripë* (anacondas), *rioripë* (crues), *ruëripë* (temps couvert), *xinarumaripë* (maître du coton), *poriporipë* (lune) et *krayaripë* (chenille venimeuse).

*

Aujourd'hui nos anciens sont morts les uns après les autres, dévorés par les fumées d'épidémie des Blancs. Il ne faut pas croire qu'ils se sont éteints simplement parce qu'ils étaient très vieux ! Beaucoup des miens ont ainsi disparu dans la forêt depuis mon enfance. Ma colère ne cesse pas à cause de ce deuil. C'est pourquoi la plupart de nos grands chamans a aujourd'hui disparu. Les êtres de l'épidémie, les *Xawaripë*, ont détruit l'une après l'autre leurs maisons d'esprits et c'est ce qui les a fait périr. Autrefois, nos anciens ne nous ont jamais dit qu'une telle chose puisse arriver. Depuis que les orpailleurs sont arrivés dans la forêt, les anciens chamans ont tenté de repousser les fumées d'épidémies qui s'en prennent à nos femmes et à nos enfants. Mais ils ont échoué et ce sont au contraire les esprits cannibales de l'épidémie qui les ont dévorés les uns après les autres. Ces êtres maléfiques, furieux de leurs attaques, s'efforcent ainsi, pour se venger, de les tuer partout où ils le peuvent. C'est pourquoi les grands chamans, autrefois nombreux sur toute l'étendue de notre forêt, y sont aujourd'hui aussi rares. On trouve bien des jeunes chamans ici et là, mais les plus anciens ne font plus entendre leurs chants, surtout dans les hautes terres. C'est pourquoi nous nous aujourd'hui sentons si désemparés et inquiets.

Les *xapiripë* maléfiques des chamans morts deviennent de plus en plus nombreux, furieux de voir leurs maisons détruites par l'ignorance des Blancs. Ils demandent sans cesse aux esprits des chamans vivants : « Qui a mangé notre père ? Dites-le nous ! Ne soyez pas effrayés ! » Et ceux-ci, pour détourner leur vengeance, leur répondent : « Ma ! Ne tentez pas de dévorer les habitants de la forêt ! Ce sont les nôtres ! Personne d'entre eux n'a tué votre père ! Votre colère ne vient pas d'ici ! Allez plutôt vous rassasier chez les Blancs en état d'homicide *õnokae* ! » C'est pourquoi ces esprits en colère abattent les arbres sur les *garimpeiros*, enflent les eaux pour qu'ils s'y noient et s'en prennent même à leurs avions. C'est ainsi. L'esprit de l'ancien spectre *Porepatari* s'interpose sur leur chemin dans le ciel et les précipite vers la terre. C'est arrivé à Paapiú lorsqu'un très grand chaman de la maison du *Hero u* est mort de malaria²⁴⁶. Plusieurs avions des orpailleurs sont

²⁴⁶ Le chaman et "grand homme" (*pata t'ë*) en question est mort en fin 1989, durant la période la plus intense de la ruée vers l'or sur les terres yanomami. Il y régnait alors, selon les termes d'un rapport parlementaire de l'époque, un véritable "far west aérien". Les collisions et les chutes de monomoteurs étaient donc fréquentes.

tombés ainsi les uns après les autres. J'ai vu leurs carcasses fracassées dans la forêt. C'est ainsi.

S'ils continuent à nous être hostiles de la sorte, les Blancs vont finir par en terminer avec le peu qu'il reste de nos anciens chamans. Pourtant, ces gens qui deviennent esprits ont une très haute valeur. Ils boivent la poudre de *yãkoana* depuis toujours pour guérir ceux de leurs maisons, pour chasser les êtres maléfiques, pour retenir sous terre l'être du chaos *Xiwãripo* et empêcher la forêt de se défaire. Ce sont eux qui contiennent la pluie, le vent de tempête et les tonnerres. Ce sont eux aussi qui retiennent le ciel en place et le consolident lorsqu'il menace de s'effondrer. C'est ainsi. *Omama* nous a enseigné à devenir esprits puis il s'est enfui très loin vers l'aval des rivières, vers le levant. Pourtant, bien plus tard, les Blancs qu'il a créé avec l'écume du sang de nos ancêtres sont revenus dans la forêt. Ils y sont devenus de plus en plus nombreux et se sont mis à faire périr ses habitants avec leurs armes* et leurs fumées d'épidémie. Tout cela me préoccupe, car si tous les chamans meurent, la terre et le ciel tourneront au chaos. C'est pourquoi je voudrais que les Blancs rêvent de tout cela et puissent entendre nos paroles car, si les chamans ne font plus entendre leurs chants, eux non plus ne seront pas épargnés

*

C'est ainsi. Les chamans ne repoussent pas les choses dangereuses seulement pour protéger les habitants de la forêt. Ils le font aussi pour les Blancs. C'est pourquoi si tous ceux qui boivent la *yãkoana* et connaissent les *xapiripë* finissent par mourir, les Blancs resteront seuls et désemparés sur leur terre qui commencera à tourner au chaos. Les esprits de l'épidémie et les êtres maléfiques s'y multiplieront partout et ils ne cesseront de les dévorer. Et même s'ils sont très nombreux, leurs médecins* n'y pourront rien. Ils seront peu à peu décimés comme nous l'avons été avant eux. Ils se demanderont pourquoi, mais ce n'est pas nous qui les aurons fléchés ! Ainsi, s'ils persistent à saccager la forêt, tous les êtres dangereux qui l'habitent et la défendent commenceront à se venger. Ils les attaqueront et les dévoreront comme leurs fumées d'épidémies ont mangé les nôtres. Ils abattront leurs habitations sous les vents de tempête et les noieront dans des crues d'eau et de boue. C'est ce qui arrivera. Si les *xapiripë* s'éloignent, furieux de la mort de leurs pères, seuls resteront les êtres maléfiques qui, déjà, nous disent : « *Ma !* Si les gens de la forêt disparaissent, nous, nous serons toujours là et les Blancs ne resteront pas indemnes en état d'homicide *õnokae* ! ». Ce sont des paroles

que j'entends parfois dans mon sommeil, lorsque je suis en état de revenant après avoir bu la *yãkoana* durant le jour. Alors je me dis avec inquiétude : « *Haixopë* ! Si l'épidémie *xawara* nous emporte tous, notre mort sera peut-être vengée par les êtres maléfiques de la nature* ! ». C'est ainsi. Les Blancs peuvent en douter en se disant : « Entend-il vraiment ces paroles des esprits ? » Pourtant, c'est vrai, je suis un chaman et j'entends les chants des *xapiripë* dans le temps du rêve, lorsque je suis étendu dans mon hamac. Je les écoute et les contemple en silence dans la nuit et c'est leur voix qui fait augmenter ma pensée.

Sans chamans, la forêt est fragile et ne tient pas en place. Son sol, **rendu meuble par les eaux** qui coulent dans le monde souterrain, risque toujours de se défaire. Son centre, retenu par le poids des montagnes est plus solide, mais ses bords ne cessent d'osciller avec fracas sous les grands vents. Alors, si les Blancs et leurs esprits de l'épidémie *Xawararipë* augmentent de plus en plus, les **chamans disparaîtrons peu à peu et il n'y aura bientôt plus personne pour l'empêcher de tourner au chaos. Le ciel demeurera toujours noir de nuages** et le jour ne se lèvera plus. *Maxit^hari*, l'être de la terre, *Ruëri*, celui du temps couvert et *Titiri*, celui de la nuit, **seront en colère. Ils pleureront leur deuil et la forêt deviendra autre.** Il ne cessera plus de pleuvoir et un vent de tempête soufflera sans répit. Elle ne connaîtra plus le silence car les voix coléreuses des tonnerres n'arrêteront plus d'y retentir tandis que les êtres éclairs poseront sans répit leurs pieds sur la terre. Alors le sol commencera à se déchirer peu à peu **et tous les arbres s'abattront les uns sur les autres.** Dans les villes les immeubles* et les avions* tomberont aussi. Cela est déjà arrivé, mais Blancs ne veulent rien savoir de tout cela. Ils ne s'en préoccupent pas. Ils veulent seulement continuer à creuser la terre à la recherche de minerais* jusqu'à ce qu'ils atteignent *Xiwãripo*, l'être du chaos, et que la forêt veuille vraiment devenir autre. Pourtant, il n'y aura plus, cette fois, de chamans pour faire remonter **l'être** de la nuit, *Titiri*. La forêt restera plongée et le froid dans l'obscurité pour toujours. **Elle n'aura plus aucune amitié pour nous.** Des **guêpes géantes** piqueront les humains sans répit et les feront se métamorphoser en pécaris²⁴⁷. Les orpailleurs mourront les uns après les autres mordus par des serpents tombés du ciel **ou dévorés par des jaguars sortis de toutes parts de la forêt.** Leurs avions* se fracasseront dans les arbres. La terre se

²⁴⁷ Voir le mythe d'origine des pécaris (M1480) dans lequel des ancêtres, perdus dans l'obscurité et le froid, harcelés par une nuée de guêpes géantes (*xi wãri naki*, "guêpe de transformation"), se transforment en cochons sauvages.

gorgera d'eau et commencera à se putréfier. Puis les eaux la recouvriront et les humains qui resteront commenceront à devenir autre, comme c'est arrivé au premier temps²⁴⁸.

Lorsque les Blancs arrachent des minerais* dangereux au fond de la terre, nous, habitants de la forêt, nous mourons très facilement, les uns après les autres. Notre souffle de vie devient de plus en plus court. Nous ne sommes pas simplement malades, comme autrefois, lorsque nous étions seuls dans la forêt. Cette fois, notre chair et même notre spectre sont imprégnés de fumée d'épidémie. C'est pourquoi nos pères, les anciens chamans morts, sont en colère car ils veulent nous protéger et nous garder en vie. Si notre souffle de vie se tarit, la forêt deviendra vide et silencieuse. Nos spectres iront rejoindre ceux qui, de plus en plus nombreux, vivent déjà sur le dos du ciel. Celui-ci, également malade des fumées d'épidémie, commencera à se plaindre et à se disloquer. Et lorsque tous les chamans seront morts, leurs esprits orphelins en colère découperont la voûte céleste à la hache²⁴⁹. Ils le déchireront ainsi de part en part et en laisseront tomber les lambeaux sur la terre pour venger leurs pères disparus. Un morceau cédera d'abord ici, un autre là, puis un autre encore ailleurs. Il ne pourra plus rester en place tant ils seront nombreux à le frapper avec rage. Ils en couperont peu à peu toutes les attaches et il finira, cette fois, par s'effondrer sur la forêt car il n'y aura plus aucun autre chaman pour le retenir. Ce sera vraiment très effrayant. Le dos du ciel porte une forêt aussi vaste que la nôtre ici-bas. Alors, nous serons écrasés par son poids énorme et tout sera brusquement emporté dans le monde souterrain où nos spectres deviendront à leur tour des ancêtres cannibales *aõpataripë*. Nous périrons avant même de nous en apercevoir. Personne n'aura le temps de crier ou de pleurer. Puis les esprits orphelins finiront par fracasser aussi le soleil, la lune et les étoiles. Alors le ciel demeurera obscur pour toujours.

L'image d'*Omama* et les *xapiripë* nous préviennent de tout cela, même si les Blancs pensent que ce sont des mensonges. Elles ne cessent de leur répéter : « Si vous détruisez la forêt, le ciel se brisera et tombera à nouveau ! » Pourtant, malgré toute leur ingéniosité, ces derniers seront incapables de retenir le ciel et de consolider la forêt car ils ne savent pas devenir esprits et voir avec la *yãkoana*. Ils

²⁴⁸ Voir le mythe d'origine des étrangers M33 et chapitre IX. Sur les manifestations cosmologiques (*heã*) qui accompagnent la mort des chamanes tués en guerre ou par des sorciers ennemis voir le chapitre VIII.

²⁴⁹ Voir le chapitre VIII sur le travail des chamans pour prévenir la chute du ciel.

ignorent ces choses et n'en sont pas inquiets car ils sont très nombreux. Pourtant, si nous, habitants de la forêt, n'existons plus, ils ne pourront jamais y vivre à notre place. Ils périront à leur tour, écrasés par la chute du ciel qui se vengera. Nous ne serons pas les seuls à disparaître. Il ne restera plus rien. C'est ainsi. Tant qu'il y aura des chamans vivants, ils sauront retenir la chute du ciel. Mais s'ils meurent tous, alors il s'effondrera vraiment car seuls les *xapiripë* peuvent le réparer et le rendre silencieux lorsqu'il commence à se rompre. C'est de cela dont nous, chamans, parlons entre nous. Ce que vous appelez le futur*, pour nous, c'est que le ciel ne soit pas malade des fumées d'épidémie des Blancs et qu'il tienne en place.

*

Ainsi, plus tard, nous mourrons peut-être les premiers. Mais les Blancs ne doivent pas penser que nous périrons seuls. Ils ne dureront pas très longtemps après nous. Même s'ils sont très nombreux, ils ne sont pas plus que nous faits de pierre. Leur souffle de vie est aussi court que le nôtre. Ils peuvent nous faire disparaître maintenant, mais, plus tard, lorsqu'ils voudront habiter et travailler sur nos traces - là où nous avons vécu, là où étaient nos maisons et nos jardins -, ils seront à leur tour dévorés par les êtres maléfiques. Lorsqu'en saccageant la terre et la forêt ils détruiront les miroirs des *xapiripë* des anciens chamans, ceux-ci se vengeront. C'est ce qu'ils nous disent : « Ne soyez pas inquiets de mourir ! Nous allons éprouver les Blancs à leur tour ! Nous verrons alors s'ils sont aussi puissants qu'ils le pensent ! Nous les plongerons dans l'obscurité et la tempête ! Nous briserons le ciel et sa chute les emportera ! » C'est ainsi. Nous sommes tristes en pensant que nous pouvons tous disparaître. Mais notre pensée s'apaise lorsque nous pensons que les esprits sont innombrables et qu'eux ne mourront jamais. Nous souffrons maintenant, mais nous savons que les *xapiripë* nous vengeront et que la fumée de la crémation de nos ossements sera une épidémie *xawara* pour les Blancs qui nous ont fait périr. C'est pourquoi, à la mort des nôtres, après avoir beaucoup pleuré, lorsque leurs spectres ont rejoint le dos du ciel, notre douleur diminue. Notre pensée retrouve alors son calme et sa fermeté. Nous redevenons heureux de pouvoir rire et plaisanter.

Les *xapiripë* maléfiques des grands chamans ne cessent de vouloir dévorer les humains. C'est ainsi, même si les Blancs ne le pensent pas. C'est pourquoi nous voulons les prévenir : « Soyez enfin avisés ! Cessez de détruire notre terre car lorsque vos fumées d'épidémie auront mangé tous nos anciens et nos enfants,

lorsque nous aurons tous disparu et que vous voudrez édifier des villes* sur les traces de nos morts, vous vous détruirez vous-mêmes ! Les esprits des chamans que vous aurez fait périr vous dévoreront à leur tour ! Ils vous déchireront les viscères et vous mordront la gorge ! Ils vous fléchiront les yeux ! Vous vous demanderez alors en vain ce qui vous fait souffrir et votre pensée restera dans l'égarement ! ». Ce sont là les paroles de nos anciens, de ceux qui connaissent vraiment les esprits. Mon beau-père me parle souvent de toutes ces choses et me fait penser droit. Ainsi, je me dis souvent que, pour vouloir en terminer avec nous de cette manière, les Blancs doivent vraiment avoir beaucoup de colère et d'hostilité contre les habitants de la forêt. C'est ce que pensent les *xapiripë* lorsque leurs images nous parlent durant le temps du rêve. « Ne craignez rien ! Même si les Blancs croient pouvoir augmenter sans cesse, plus tard, devenus spectres, nous les mettrons à l'épreuve ! » Et c'est bien ce qui pourra arriver lorsque la forêt sera devenue vide et silencieuse. Les *xapiripë* ne mentent pas. Ce sont de vaillants guerriers. Ils ne nous avertissent pas en vain. La mort de leurs pères les met en fureur et attise vraiment leur volonté de vengeance. Les Blancs peuvent penser qu'ils meurent sans raison et que les *xapiripë* ne sont pas aussi puissants que nous le disons. Ils se trompent.

C'est pour cela que nous, chamans, nous n'avons pas peur de mourir. Ainsi, je ne crains ni les armes* des orpailleurs et des éleveurs ni l'épidémie *xawara*²⁵⁰. Je sais que mes *xapiripë* retrouveront qui m'a tué. Alors, les siens enfermeront son corps dans une caisse* de bois et la recouvriront de terre. Il fera peine. Mon spectre, au contraire, ne sera pas écrasé par le poids de la terre. Il montera sur le dos du ciel où il pourra vivre à nouveau. Mes ossements ne resteront pas abandonnés dans l'humidité du sol de la forêt. Les miens les brûleront et enterreront leurs cendres dans notre maison avec leurs invités au cours de fêtes *reahu*. Seuls mes *xapiripë* maléfiques resteront proches de leur trace pour me venger. C'est ce qui arrive, je l'ai dit, à la mort des chamans. Ainsi, lorsque je deviens esprit, j'écoute les paroles de mes esprits qui s'interrogent avec colère : « Pourquoi les Blancs nous sont-ils aussi hostiles ? Pourquoi veulent-ils ainsi notre mort ? Qu'ont-ils contre nous qui ne les maltraitons pas ? Est-ce parce que nous sommes d'autres gens, des habitants de la

²⁵⁰ Davi, déjà souvent menacé de mort par les garimpeiros dans les années 1980-90, l'a été de nouveau récemment (2007) par des grands éleveurs installés sur les marges des terres yanomami.

forêt ? Ne soit pas inquiet, ils te tueront peut-être, mais ils ne resteront pas longtemps indemnes en état d'homicide *ōnokae* ! ».

Les Blancs ne voient pas les *xapiripë* dans leur rêve et ils ignorent ce qu'est la vengeance des anciens chamans devenus spectres. Les gens de la forêt qui font danser les esprits, eux, le savent. C'est pourquoi, très longtemps après leur mort nous continuons à protéger la forêt qui recouvre les anciens jardins où vivent encore leurs *xapiripë* maléfiques. C'est ainsi. Il reste maintenant peu de chamans vivants dans la forêt, mais les esprits orphelins des chamans morts sont nombreux et très dangereux. C'est pourquoi, aussi, nous ne voulons pas que les Blancs la maltraitent. Cela nous met en colère, mais nous ne les fléchons pas pour cela. Les Blancs se pensent avisés avec leurs peaux d'images et puissants avec leurs machines. Pourtant, lorsque les esprits maléfiques des chamans morts partiront en guerre vers leurs villes*, ils feront peine, ignorants de ce qui les atteint, d'avoir pensé que nous leur parlions sans motif. C'est ainsi. Les gens communs ne peuvent être vengés par les *xapiripë*. Ils meurent, sans plus. Leurs spectres se contentent de rejoindre le dos du ciel et c'est tout. Seuls les grands chamans, qui possèdent de très hautes maisons d'esprits, peuvent devenir très agressifs sous forme de revenants. Leurs esprits maléfiques n'hésitent pas, pour venger leur père, à briser les reins des êtres humains et à les dévorer comme du gibier. Nous craignons beaucoup qu'ils ne s'en prennent à nos enfants. C'est pourquoi, à leur mort, les chamans vivants tentent de détourner le regard de leur revenant.

Avec ces paroles des esprits je veux simplement aviser les Blancs pour qu'ils cessent de manger la forêt et d'y répandre leur fumées d'épidémies car ils ne resteront pas riches* longtemps avec les choses maléfiques qu'ils tirent de la terre. La valeur de nos morts sera très haute et ils ne pourront en rendre la valeur avec leurs peaux de papier*. Aucun prix* ne peut acheter la terre, la forêt, les collines et les rivières. Leur argent* ne vaut rien contre la valeur des *xapiripë* et celle des chamans. Ils doivent le comprendre. *Omama* a donné les *xapiripë* à nos ancêtres et leur à appris à devenir esprit à la suite de son fils. Depuis lors nous conservons ses paroles et ce sont les esprits qui font croître notre pensée. C'est pourquoi, si nous ne mourons pas tous à cause des Blancs, nous continuerons à consolider la forêt et à retenir la chute du ciel ainsi qu'ils nous l'ont enseigné.

Les spectres des anciens chamans et leurs esprits maléfiques ont déjà commencé à se venger sur des terres encore lointaines. Les tempêtes, la sécheresse ou les crues n'y cessent plus. Les esprits du ciel *Hutukarari*, du grand vent *Yariporari*, du soleil *Mot^hokari*, de la pluie *Maari*, des éclairs *Yãpirari*, des tonnerres *Yãrimari* et du chaos *Xiwãripo* sont furieux contre les Blancs qui maltraitent la forêt et leurs pères. C'est ainsi. La forêt est intelligente, elle a une pensée comme la nôtre. C'est pourquoi elle sait se venger avec les *xapiripë* et ses êtres maléfiques. Elle ne s'est pas encore déchirée et le ciel ne s'est pas encore effondré seulement parce que quelques grands chamans font encore danser leurs esprits pour les protéger. Mais aujourd'hui les *xapiripë* orphelins sont de plus nombreux et ils ne cessent d'augmenter à mesure que leurs pères meurent d'épidémie *xawara*. Ils finiront ainsi par vraiment vouloir vengeance. Pour l'instant, les esprits des chamans vivants peuvent encore les retenir. Sans leur travail, la forêt et le ciel ne pourraient pas tenir en place, silencieux et calmes, comme nous les voyons !

Il y a quelque temps un grand chaman, que j'appelais père, est mort à Ajuricaba, sur le rio Demini. Et lorsqu'il s'est éteint, le ciel a de nouveau commencé à se disloquer. Ses esprits orphelins se sont mis à le découper avec fureur. Des pans entiers de la voûte céleste ont alors commencé à céder, oscillant à grand fracas, prêts à se détacher. Des craquements sourds retentissaient l'un après l'autre. Je travaillais avec mon beau-père et deux autres chamans de la maison du défunt. Tous ces habitants pleuraient de terreur. Alors, il nous a fallu faire descendre de très nombreux *xapiripë*, venus de toutes les directions de la terre et du ciel. Puis nous les avons envoyés remonter les éclats du ciel et réparer ses failles avec des tiges et des lianes de métal. C'était effrayant. Cette fois, j'ai bien cru qu'il allait nous entraîner dans sa chute ! Pour le tenir en place nous avons dû même faire descendre l'image de l'être du chaos *Xiwãripo* ainsi que celles des racines du ciel et du métal d'*Omama*.

À l'époque où mon beau-père avait commencé à me faire boire la *yãkoana*, j'avais déjà vu l'image du ciel qui se brisait ainsi. J'avais aussi entendu ses plaintes : « Plus tard, s'il n'y a plus de chamans dans la forêt pour empêcher ma chute, je m'effondrerai de nouveau. Je ferai alors vivre sur mon dos d'autres gens que ces Blancs qui vous sont hostiles ! » C'est ainsi. Il m'arrive souvent d'entendre en rêve les craquements du ciel qui se brise. Les esprits des anciens chamans morts le tailladent depuis très longtemps. Il est couvert de blessures et de pans brisés et

réparés par les *xapiripë*. Et si la forêt continue pleine d'épidémies *xawara* qui finissent par manger tous les chamans, il voudra à nouveau se disloquer comme il l'a fait au premier temps, lorsqu'il était encore jeune et peu solide. Cela peut prendre encore du temps, mais cela finira par arriver, je pense. Pour le moment, lorsque les Blancs brûlent sa poitrine avec la fumée du métal tiré de la terre, les *xapiripë* parviennent encore à le guérir en y versant l'eau de leurs montagnes²⁵¹. Mais si les chamans se taisent, il mourra en se consumant peu à peu. Les fumées d'épidémie le rendront aveugle et il s'étouffera. Alors, il deviendra autre et s'effondrera.

Les Blancs ne craignent pas, comme nous, d'être écrasés par le ciel. Mais, un jour, ils finiront aussi peut-être par le craindre. Ainsi, s'il nous précipite tous dans l'obscurité du monde souterrain comme les ancêtres du premier temps, nous disparaîtrons tous. Alors, dans très longtemps, d'autres gens seront-ils peut-être créés à nouveau à notre place. Mais ce seront d'autres habitants de la forêt, d'autres Blancs. Ce sont là les paroles de nos anciens sur le futur*. Les Blancs devraient rêver en pensant à tout cela. Ils finiraient peut-être par voir les choses dont nous, chamans, parlons entre nous. Mais ils ne doivent pas penser que nous sommes seulement préoccupés pour nos maisons et notre forêt ou par les orpailleurs et les éleveurs qui veulent la détruire. Nous nous inquiétons, au-delà de cela, pour la terre en son entier qui pourrait retourner au chaos. Les chamans connaissent les mauvaises choses qui menacent les êtres humains. Il n'existe qu'un ciel et il faut s'en soucier car, s'il se brise, tout sera fini. Cela pourrait se produire plus tard, s'il entre en état de spectre. Ce seront alors nos enfants, leurs enfants et les enfants de leurs enfants qui mourront. C'est pourquoi je donne à mon tour ces paroles de mise en garde que je tiens des anciens. Ce sont les paroles vraies qui viennent de grands chamans des habitants de la forêt. Avec elles nous voulons faire comprendre aux Blancs qu'ils devraient écouter la voix des esprits durant leur sommeil. Je sais bien que la plupart d'entre eux resteront sourds. Ce sont d'autres gens, ils ne nous entendent pas ou ne veulent pas nous écouter. Ils pensent que nos dires ne sont que mensonges. Ce n'est pas le cas. Si nous étions ignorants, nous resterions coi. Mais nos paroles sont très anciennes. Nous pensons, au contraire, que la pensée des Blancs, qui ne savent rien des *xapiripë* et de la forêt, est pleine d'oubli. Pourtant, même s'ils n'entendent pas ces paroles aujourd'hui, je laisse leurs dessins pour que

²⁵¹ Voir le chapitre XX et le rêve du ciel incendié.

leurs enfants et ceux qui naîtront après eux puissent les comprendre un jour. Ils connaîtront alors la pensée des chamans et sauront comment nous avons défendu la forêt. Ou alors, peut-être, d'autres gens comme nous, qui viendront à l'existence très longtemps après nous, finiront-ils pas les connaître à leur tour ?

Paroles d'Omama

« Pourquoi est-ce que je continue à me battre ?
Parce que je suis vivant ! »²⁵²

Davi Kopenawa

Lorsque j'étais jeune et que je n'étais pas encore un chaman, je n'arrivais pas à rêver vraiment et j'étais ignorant. Je dormais comme une pierre ou une hache abandonnée sur le sol de la forêt sans vraiment voir les choses. Par la suite, j'ai compris que je ne devais pas oublier les paroles d'Omama, les paroles de mes anciens. J'ai alors demandé qu'ils me donnent les chants des *xapiripë* pour vraiment pouvoir rêver. Auparavant, je ne voyais dans le temps du rêve que des choses trop proches car je n'avais pas en moi le rêve des esprits pour voyager au loin. Je n'arrivais pas à voir les ancêtres du premier temps ni à connaître vraiment les *xapiripë*. Je ne parvenais pas à voir ce qu'étaient le tonnerre, le ciel, la lune, le soleil, la pluie, l'obscurité et la lumière. Je ne savais rien de tout cela. Ce n'est qu'en ayant bu la *yãkoana* durant très longtemps que j'ai enfin pu véritablement connaître leurs images. C'est de cette manière, je l'ai dit, que les habitants de la forêt étudient*. Pourtant, ce n'est pas une bonne chose pour les Blancs qui sont autres. S'ils boivent la *yãkoana* sans savoir, les *xapiripë* mécontents ne feront qu'enchevêtrer leur pensée et leur ventre tombera de peur. C'est ainsi. Devenu chaman, j'ai commencé à connaître les *xapiripë* et à pouvoir penser droit. Depuis lors, je ne cesse de les appeler à moi et de faire descendre leurs images. Je ne dors presque jamais sans répondre à leurs chants durant la nuit. Je les vois danser dans mon rêve avec des clameurs joyeuses. Lorsque j'étais adolescent et que je ne savais rien encore des esprits, il m'arrivait parfois de penser que, peut-être, les anciens mentaient sous l'effet de la *yãkoana* et qu'ils chantaient sans raison. Cependant, après l'avoir bue moi-même, j'ai compris qu'il n'en était rien et qu'ils répondaient aux chants des

²⁵² Turner & Kopenawa, 1991 : 63.

esprits. Je me suis dit alors : « S'ils mentaient, ils auraient peur du pouvoir de la *yãkoana* et n'en prendraient plus ! Ce sont des paroles sont de vérité ! Les chamans rapportent vraiment les paroles des terres lointaines d'où leurs esprits sont descendus ! ».

Nos anciens ouvrent pour nous les chemins des *xapiripë* et font construire leur maison d'esprits. Alors, si notre poitrine n'est pas sale et si l'on répond à leurs chants, ils sont vraiment heureux et s'y installent durablement. C'est ce que faisaient nos anciens depuis le temps où ils ont été créés. Ils imitaient le fils d'*Omama* et leur pensée était claire. Et, depuis lors, en soufflant la *yãkoana* dans nos narines, ils continuent à projeter en nous le souffle de leurs *xapiripë*. C'est ce qui nous permet de les voir vraiment. Ainsi, un grand chaman possède beaucoup d'esprits et ne peut s'en montrer jaloux. Si quelqu'un lui en demande, il ne peut les refuser. Il fait alors passer leur souffle en lui et ouvre leurs chemins. C'est ainsi que, voulant devenir chaman à mon tour, j'ai demandé ses *xapiripë* au père de mon épouse. Il me les a donnés avec générosité car ses esprits sont très nombreux et leur maison plus haute que le ciel. Adultes, nous vivons une longue période durant laquelle nous sommes encore jeunes. Puis, nous devenons plus vieux. Alors, à moins que des sorciers ennemis ne nous brisent les os ou que l'épidémie *xawara* ne nous dévore, nous vieillissons avec droiture et nous ne mourons pas encore de sitôt. Durant tout ce temps, les *xapiripë* nous protègent et nous guérissent de tous nos maux. C'est pourquoi je répète souvent à mes anciens : « Donnez-moi encore de vos esprits pour soigner les nôtres lorsque vous ne serez plus. Vous êtes de grands chamans, soyez généreux ! Vous ne pouvez vous montrer parcimonieux, sinon tous penseront que vous mentez ! Les *xapiripë* ne sont pas comme nous, ils ne meurent jamais. Vous ne pouvez me les refuser ! »

*

Depuis que le père de mon épouse a commencé à me donner ses esprits, je connais maintenant un peu de leurs paroles. Pourtant, il y a encore beaucoup de choses que je veux connaître ; vraiment beaucoup, car les *xapiripë* et leurs chants sont innombrables. C'est pourquoi, plus tard, je pense recommencer à étudier* avec mon beau-père²⁵³. Plusieurs autres chamans le feront aussi avec moi. Pour. Il nous appellera bientôt pour de nouveau boire la *yãkoana* avec lui et nous donner d'autres

²⁵³ Ces propos datent du début des années 1990. Davi avait alors moins de 40 ans.

esprits afin que nous ne restions pas démunis après sa mort. Il n'y a maintenant presque plus d'anciens comme lui dans la forêt. Dans les hautes terres, tous ont presque tous disparu à cause de la fumée d'épidémie des orpailleurs. Peu à peu, la forêt se vide de ses chamans. Même ici, à *Watoriki*, il est maintenant le seul ancien. C'est pourquoi j'ai hâte de continuer à prendre la *yãkoana* avec lui. Dès que je voyagerai un peu moins chez les Blancs pour défendre notre forêt, je lui demanderai de me donner encore beaucoup de ses *xapiripë*. Pour l'instant, il me dit : « Tu es jeune encore, attends ! Tu es encore trop faible et affamé de viande. De trop penser aux méfaits des Blancs obscurcit ta pensée. Ne soit pas impatient ! Plus tard, les plus anciens *xapiripë* pourront venir à toi et leur maison s'agrandira. Alors, descendront vers toi les esprits des montagnes *maamaripë*, les esprits du ciel *hutukararipë*, les esprits du tonnerre *yãrimaripë*, puis les esprits *insectes warusinaripë* du nouveau ciel et les esprits rapaces maléfiques *kõimaripë* ! » Je lui réponds alors : « *Haixopë* ! Ce sont là des paroles de vérité ! Je demanderai d'autres *xapiripë* plus tard, lorsque le calme sera revenu dans ma pensée ! » Pour l'instant, les Blancs continuent à vouloir s'emparer de notre terre. Il me faut voyager et parler durement partout où je le peux dans leurs villes*. Pourtant, si j'étais comme les autres habitants de la forêt et ne connaissais pas leur langue, je préférerais rester dans ma maison pour prendre la *yãkoana* et faire danser les esprits.

Mon beau-père et les autres chamans de *Watoriki* me dit aussi : « Ne demande pas de nouveaux *xapiripë* en ce moment ! Si tu acquiers des esprits maléfiques, tu voudras leur faire attaquer les Blancs. C'est mauvais. Ta pensée est inquiète et, une fois en colère, tu deviendras agressif. Si les Blancs te parlent mal tu voudras les faire dévorer et, alors, ils voudront alors te tuer pour se venger ! » Ce sont là des paroles avisées. Si j'appelle de nouveaux esprits en vain, sans bien pouvoir répondre à leurs chants, ils seront mécontents et se vengeront contre moi. Et puis, c'est vrai, si je suis trop souvent en colère, les *xapiripë* maléfiques pourront devenir agressifs contre les Blancs malgré moi. C'est pourquoi j'hésite à demander de nouveaux esprits maintenant. Je le ferai plus tard, lorsque mes voyages chez les Blancs cesseront. Pour l'instant, il m'est difficile de demeurer tranquille chez moi. Les Blancs qui sont mes amis m'appellent souvent pour défendre notre forêt dans leurs villes*, très loin de ma maison de *Watoriki*. Ainsi, parfois, je m'inquiète en pensant que je pourrais vieillir ainsi sans rien apprendre. Ma pensée est encore en recherche. Pour vraiment connaître les esprits, Il me faut étudier* de nouveau

longuement avec la *yãkoana*²⁵⁴. C'est ce que je ferai plus tard, lorsque ma pensée sera redevenue plus calme. Lorsqu'elle ne sera plus obscurcie par les mauvaises paroles des chercheurs d'or* et des éleveurs*. Ainsi, s'ils cessaient de salir les rivières, d'abattre tous les arbres et de répandre partout leurs fumées d'épidémies, je pourrais de nouveau boire la *yãkoana* dans la forêt redevenue silencieuse et y fixer à nouveau ma pensée sur les esprits.

*

Malgré tous mes voyages, les *xapiripë* qui habitent ma maison d'esprits ne sont pas en colère. Ils viennent toujours faire leur danse de présentation pour moi. Pourtant certains d'entre eux, qui vivaient dans sa partie la plus haute, au-delà du ciel, m'ont quitté. Ce doit être à cause des aliments que les Blancs m'ont donné à manger. Ce sont des nourritures très salées et grasses qui affaiblissent la poitrine. Leurs odeurs inconnues sont effrayantes pour les esprits ! Et même leur eau qui est pourtant claire est d'une étrange fadeur. Et puis, à force de voyager au loin, d'autres encore, aussi légers que des plumules, ont été emportés par le souffle des moteurs d'avion*. Alors, ils se sont enfuis et s'en sont retournés de là où ils étaient venus. Il me faudra les appeler de nouveau pour qu'ils regagnent ma maison d'esprits. Mais, surtout, je n'ai pas encore pu acquérir les *xapiripë* que nos anciens appréciaient entre tous - ceux des oiseaux cassiques *ayokora*²⁵⁵. Ces esprits voient à l'intérieur des malades et sont capables d'en extraire le mal sans les découper, au contraire des médecins* des Blancs. Ils savent vraiment comment guérir ! Lorsqu'un être maléfique place ses objets de fièvre et de douleur dans l'image de sa victime, ils sont aussitôt capables de les arracher et de les faire recracher par leur père, le chaman. C'est pourquoi au temps où les remèdes* des Blancs n'existaient pas parmi nous, ils avaient vraiment la faveur de nos anciens.

C'est pourquoi, je voudrais, grâce à ces esprits *ayokoraripë*, pouvoir régurgiter à mon tour les objets des êtres maléfiques et les substances de sorcellerie. Je ne veux pas être un chaman pour mentir ! J'ai souvent vu mes anciens guérir avec ces esprits et je veux les imiter. Pourtant, mon père, qui était un homme commun, ne savait pas faire danser ces *xapiripë*. Ainsi ne sont-ils pas venus à moi de leur propre gré. J'ai dû demander à mon beau-père de Toototobi de les faire descendre pour

²⁵⁴ Il est jugé indispensable de refaire, au cours des années, plusieurs sessions d'initiation (deux ou trois) pour devenir un chaman chevronné.

²⁵⁵ Sur ces esprits, réservés aux plus grands chamans, voir le chapitre VII.

moi²⁵⁶. Il a été lui aussi très généreux et me les a donné. Il m'a fait pour cela inhaler la *yākoana* sans répit durant plusieurs jours. Alors, j'ai enfin pu voir, dans le temps du rêve, ces *xapiripë* venir installer leurs hamacs dans ma maison d'esprit. Pourtant, avant même d'avoir vraiment retrouvé mes forces, les Blancs m'ont de nouveau appelé. Alors, durant ce voyage, assis longtemps dans un avion*, le chemin de ces nouveaux esprits s'est brisé à mon insu. À mon retour, mon beau-père a bien tenté de les faire revenir à moi. Mais, je m'en suis rendu compte plus tard, ce fut en vain. Je n'avais pas été assez prudent. J'étais encore trop faible et, en voyageant en avion, leurs chemins avaient dû se rompre. Sinon ils seraient restés auprès de moi. Quelque temps après, un chaman de Toototobi, que j'appelle beau-frère est venu me rendre visite à *Watoriki*. C'est mon ami depuis notre enfance et il possède ces esprits. Nous avons bu ensemble la *yākoana* pour soigner un malade. Alors, j'ai voulu recracher la plante sorcière *hwëri* qui était en lui et j'ai tenté de faire à nouveau descendre mes esprits *Ayokoraripë*. Mon beau-frère était à mes côtés et me guidait. J'ai vraiment essayé avec beaucoup d'efforts. Pourtant, je n'y suis pas parvenu. La sorcellerie que j'ai tenté de recracher a dû tomber dans un autre endroit, hors de notre vue. Je ne suis pas parvenu à la rendre visible. Je pensais encore posséder l'image de l'oiseau cassique *ayokora*. Pourtant je n'avais plus qu'une bouche rendue stérile par un esprit maladroit que nous appelons *ayokorari xapokori a*²⁵⁷. Cet esprit recrache les objets maléfiques, mais il les fait tomber ailleurs, sans qu'on puisse jamais les voir apparaître. Le tube de sa gorge²⁵⁸ est tordu et il projette ce qu'il régurgite derrière lui, sur son propre miroir, et non dans la bouche de son père, le chaman, pour qu'il puisse les produire aux yeux de tous. Avec les véritables *ayokoraripë*, c'est bien différent. Ce sont eux lui que je voudrais posséder dans ma maison d'esprits. Il m'est souvent arrivé de les voir s'y installer lorsque je rêvais mais, à chaque fois, je me suis réveillé sans qu'ils y parviennent. Sans doute d'autres

²⁵⁶ Il s'agit cette fois du second mari de la mère de Davi chaman de la région de Toototobi et non du père de sa femme, son principal initiateur à Demini). La très haute réputation chamanique de cet ancien reposait justement sur sa capacité à régurgiter les objets pathogènes (paquets de feuilles contenant des substances de sorcellerie végétales, pointes de flèches et cotons des êtres maléfiques).

²⁵⁷ *Ayokorari xapokori a* signifie littéralement « l'esprit cassique *ayokora* stérile ». Il est également nommé *ayokorari haasipërima a*, « l'esprit cassique *ayokora* de la gauche ». Il est opposé à *ayokorari yai t'āwi a*, « l'esprit cassique *ayokora* qui fait vraiment » ou *ayokorari kateherima a*, « l'esprit cassique *ayokora* de la droite (ou « le bel esprit cassique *ayokora* »), ou encore *ayokora miaomohami a*, « l'esprit cassique *ayokora* du centre ».

²⁵⁸ Le terme employé ici, *oraka*, désigne le tube d'entrée d'un nid d'abeille ou le col d'unealebasse (*orahi* désigne le cou).

esprits stériles, interposés par des chamans en colère, leur font-ils obstacle. Ainsi, plus tard, lorsque mes anciens seront parvenus à les chasser, peut-être pourrai-je faire vraiment danser ces *xapiripë*.

Ils sont magnifiques mais très farouches. Ils ne viennent habiter la maison d'esprits d'un chaman que si sa bouche n'est pas salée ou brûlée par le gibier. Et ils n'y restent que s'ils le désirent vraiment. Malheureusement, leurs chemins jusqu'à moi ont été rompus. Ils se sont approchés mais ils ont changé d'avis et sont repartis, très loin, d'où ils sont venus. J'ai beau tendre l'oreille, je n'entends plus leurs chants. Les terres lointaines des ancêtres des Blancs que j'ai visitées, en aval de toutes les rivières, sont celles d'où descendent vers nous ces esprits *ayokoraripë*. Pour m'y rendre j'ai voyagé longtemps dans la poitrine du ciel, assis dans des avions*. C'est, je pense, ce qui a fini par briser leurs chemins qui, comme des fils de toile d'araignée déchirés, ont été emportés par le vent. Ils ont alors renoncé à venir à moi en se disant : « *Hou !* les Blancs ont détruit nos chemins ! Nous ne pouvons plus retourner chez notre père ! » Ainsi ma pensée a-t-elle fini par s'obscurcir et s'emmêler. Mon beau-frère de Toototobi, lui, possède encore ses esprits *Ayakoraripë* car il est toujours resté dans la forêt depuis notre enfance et n'est jamais allés chez les Blancs.

C'est ainsi. Mon beau-père, à *Watoriki*, m'avait pourtant mis en garde : « Ne va pas si souvent chez les Blancs ! Et, si tu dois y aller, ne mange surtout pas leurs aliments qui empestent l'oignon* et l'ail*²⁵⁹ et sentent si fort la graisse brûlée ! Si tu voyages sans cesse ainsi, tu finiras par faire fuir les *xapiripë* ! » Pourtant, malgré son avis, j'ai dû voyager chez les Blancs et manger leurs nourritures. La fragrance étrange de leurs savons* et de leurs vêtements a pénétré ma peau. Elle s'est imprégnée de la fumée de leurs cigarettes* et de leurs voitures*. Pourtant, les esprits des cassiques *ayokora* redoutent toutes ces odeurs qu'ils trouvent nauséabondes. Dans la forêt, les nids de ces oiseaux sont suspendus très hauts dans les arbres, loin des odeurs des fumées de nos feux, loin des feuilles de miel de nos femmes et des senteurs fortes des Blancs. Ils ne hument et ne mangent que des choses de la forêt. Ils redoutent nos odeurs et plus encore celles de la ville*. C'est pourquoi ils ont rebroussé chemin. Pourtant, ce sont les *xapiripë* que je désirais le plus et, maintenant, sans eux, je me sens démun. C'est ainsi. J'essaierai de les appeler à

²⁵⁹ Odeurs comparées par les Yanomami à celle des organes génitaux.

nouveau plus tard, avec l'aide de mon beau-père de Toototobi et d'autres grands chamans qui, comme lui, les connaissent vraiment. J'étudierai* de nouveau avec la *yãkoana* en fixant à nouveau ma pensée seulement sur les esprits. Je rendrai visite aussi aux chamans *Xamat^hari* qui sont généreux de leurs *xapiripë*. Je resterai parmi eux durant une ou deux lunes, à une période où les nourritures des jardins et les miels des arbres de la forêt seront abondants. Ils me feront inhaler beaucoup de *yãkoana* et de leur poudre des graines d'arbres *paara hi*. Je serai de nouveau, comme la première fois, très faible et amaigri. Alors, peut-être les esprits *ayokoraripë* viendront-ils de nouveau danser pour moi et je pourrai enfin vraiment soigner comme les grands chamans de nos anciens. C'est ce que je désire vraiment. Je veux voir les esprits et connaître les choses sans repos. Les anciens ne m'ont fait boire la *yãkoana* qu'une fois, au début²⁶⁰. Je ne veux pas me montrer paresseux. Plus tard, je leur présenterai mon nez une autre fois, puis une autre et une autre encore. Alors, les choses se révéleront véritablement à moi. Pour l'instant, je ne les vois pas avec suffisamment de clarté. Il me faut encore boire souvent la poudre de *yãkoana* pour cela. C'est ainsi. Si je ne continue pas à le faire, je redoute que ma pensée ne s'obscurcisse. Je dois me protéger. En allant trop souvent chez les Blancs, je finirai par devenir ignorant. Je veux être, au contraire, aussi avisé que mes anciens et qu'autrefois nos grands-pères avant eux.

*

Les *xapiripë* dansent pour nos anciens depuis toujours et je trouve leurs images et leurs chants magnifiques. C'est pourquoi j'ai voulu les faire danser à mon tour. Si, en buvant la *yãkoana*, nous mentionnons sans les voir vraiment, nous ne serions pas des chamans. Pourtant, nous faisons vraiment descendre leurs images. Nous prenons soin de leurs habitations et nous étudions* leurs paroles sans relâche car ils sont innombrables. Il en était ainsi de nos ancêtres et ainsi sommes-nous à notre tour. C'est la manière d'être des gens de la forêt. Si l'on ne nourrit pas les esprits avec la *yãkoana* et s'ils dorment en silence, notre pensée demeure fermée. Nous ne pouvons pas voir. C'est ainsi. Je porte les paroles des *xapiripë* dans ma pensée. Elles s'étendent au loin, de l'une à l'autre et ne finisse jamais. Les Blancs ne les connaissent pas et s'étonnent en nous regardant devenir esprits. De loin, ils se disent que nous devons prendre la *yãkoana* et chanter sans raison. Cependant,

²⁶⁰ Allusion à la première phase de son initiation décrite dans le chapitre V.

s'ils comprenaient notre langue et s'il se demandaient vraiment : « Que disent ces chants ? De quelles forêts parlent-ils ? », peut-être finiraient-ils par entendre les propos des *xapiripë* sur les terre lointaines, le dos du ciel et le monde souterrain d'où ils viennent. Mais les Blancs restent sourds et se trouvent plus intelligents avec leurs peaux de papiers*, leurs machines* et leurs marchandises. Pour nous, chamans, la valeur de ces choses est bien trop courte. Les paroles que nous révèlent les esprits ont plus de poids et de force que leur argent*. Leur valeur est vraiment très haute. On ne peut pas soulever la terre et le ciel - c'est là la mesure de leur poids. Ce sont les paroles d'*Omama*. Ce que vous appelez le futur*, pour nous, c'est cela. Ce sont nos fils, nos gendres puis leurs enfants, qui, devenant adultes, deviendront chamans à notre place pour étendre à leur tour les paroles des *xapiripë*. Ils les empêcheront ainsi de disparaître et, si les Blancs ne nous font pas tous périr ou n'obscurcissent pas notre pensée, elles continueront ainsi à croître pour toujours.

Nous connaissons la vaillance des *xapiripë*. Avant que les médicaments* des Blancs n'arrivent jusqu'à nous, ce sont eux qui nous ont toujours guéris. C'est pourquoi nous les préférons à tout. Les chamans meurent, les uns après les autres, depuis toujours, mais les esprits ne disparaissent jamais. C'est pourquoi je défends leurs paroles devant l'hostilité des Blancs. Si les anciens chamans mouraient sans donner leurs esprits à leurs fils et à leurs gendres, notre ignorance ferait peine. Si la voix des *xapiripë* devenait silencieuse, la pensée de ceux qui resteraient après nous finirait par s'emplir d'oubli. Cessant de pouvoir devenir esprits, ils vivraient sans raison. Ils ne seraient plus capables de soigner les malades, ni d'empêcher la forêt de retourner au chaos ou le ciel de se briser. Si nous perdions les *xapiripë* et leurs paroles nous perdriions aussi notre langue. Nous deviendrions, au fond de nous, des étrangers. En essayant de devenir des Blancs nous ne réussirions qu'à devenir aussi ignorants et soumis que leurs chiens. Sans les *xapiripë* nous finirions par disparaître. C'est pourquoi, tant que nous serons vivants, nous ne cesseront jamais de les faire danser.

Nos anciens, lorsqu'ils étaient encore seuls dans la forêt, étaient vraiment avisés. Ils préféraient les paroles du chant des esprits à toute autre pensée. Aujourd'hui, les Blancs se sont approchés de notre terre. Leurs dires ne cessent de s'interposer contre la voix de nos anciens. Ainsi, les paroles des *xapiripë* ont-elles ralenti dans la pensée des jeunes gens. Je crains maintenant qu'ils ne se préoccupent trop des choses des Blancs. Certains d'entre eux craignent le pouvoir

de la *yãkoana* et ont peur de devenir chamans. Ils appréhendent de voir les *xapiripë* et redoutent leur hostilité. Alors, je m'efforce de les exhorter pour qu'ils ne deviennent pas des adultes à la pensée fermée : « Ne soyez pas poltrons ! Plus tard vous prendrez femme et vos enfants naîtront. Si vous ne faites pas danser les *xapiripë* comment les soignerez vous ? Devenez chamans ! Si vous vous comportez avec droiture, les *xapiripë* viendront à vous. Ils sont magnifiques et puissants ! » Avant l'arrivée des Blancs, il y avait dans la poitrine du ciel un très grand nombre de maisons d'esprits. Aujourd'hui, beaucoup d'entre elles sont vides et calcinées. Les êtres de l'épidémie *Xawararipë* ont dévoré beaucoup de nos anciens. C'est pourquoi, je me demande parfois, lorsque ma pensée est triste, si, plus tard, il y aura encore des chamans. Peut-être que non. Peut-être les Blancs auront-ils emmêlé la pensée de nos enfants au point qu'ils auront cessé de voir les esprits et d'entendre leurs chants. Sans chamans, ils vivront désespérés et leur pensée se s'égarrera. Ils passeront leur temps à vagabonder chez les Blancs. Ils y seront contaminés par leurs maladies qu'ils transmettront à leurs femmes et à leurs enfants et, ainsi, les feront périr eux-mêmes. Ils ne songeront même plus à défendre leur terre. Parfois, la nuit, cette pensée me rend très inquiet. Pourtant je me dis que, tant qu'il y a des chamans vivants, comme moi et les autres fils des anciens ; tant que les *xapiripë* protègent notre forêt, nous ne disparaîtrons pas. Nous nous efforcerons sans repos de donner la *yãkoana* à nos fils et à nos gendres pour qu'ils fassent danser les esprits à leur tour, comme nous et nos anciens avant nous et, qu'ainsi, les paroles des *xapiripë* ne se perdent jamais²⁶¹.

Les *xapiripë* ne viendraient pas faire leur danse de présentation sans la *yãkoana* qui est leur nourriture. C'est pourquoi les anciens chamans la font boire aux jeunes gens. Ils leur donnent avec elle le souffle et le chemin de leurs esprits afin qu'ils puissent les faire danser à leur tour. Ainsi, les paroles des *xapiripë* n'ont-elles pas de fin. Ils descendent pour nous aujourd'hui comme pour nos ancêtres au premier temps. Rien n'a changé. Leurs paroles sont très anciennes mais toujours neuves. Ce sont des paroles solides qui ne vieillissent jamais. Ce sont des paroles de vaillance car ils nous vengent avec courage contre les maux qui nous affligent. C'est ainsi. Lorsque les anciens chamans meurent, ils ont déjà donné leurs

²⁶¹ Ces propos inquiets ont été enregistrés au début des années 1990. Davi et son beau-père ont, depuis, gagné la bataille de la transmission chamanique. *Watoriki* comptait, en 2007, plus d'une quinzaine de chamans, la plupart des hommes de moins de trente ans, pour une population de quelque 160 personnes.

esprits à leurs fils et à leurs gendres qui, eux-mêmes, les transmettront à leur tour avant de disparaître. C'est ainsi depuis toujours. Ces paroles passent sans cesse d'un chaman à l'autre au long du temps. C'est pourquoi nous devenons esprits aujourd'hui de la même façon que nos ancêtres. Les paroles des *xapiripë* sont innombrables, comme ils le sont eux-mêmes, et nous nous les transmettons depuis qu'*Omama* nous a créés. Autrefois, ce sont mes pères et mes grands-pères qui les détenaient. Je les ai écoutées durant toute mon enfance et, aujourd'hui, devenu chaman à mon tour, je les fais à nouveau croître en moi. Plus tard, je les donnerai à mes fils, s'ils veulent devenir chaman, et ce sera à leur tour de les faire augmenter en eux. C'est de cette façon que les paroles des *xapiripë* ne cessent de se rénover. Ainsi, ne se perdent-elles jamais. Elles ne font que s'accroître de chaman en chaman. Leur histoire* n'a pas de fin. Nous imitons aujourd'hui ce qu'*Omama* nous a enseigné au premier temps. Ses paroles et celles des *xapiripë* demeurent auprès de nous. Elles sont très anciennes mais ne meurent pas. Elles se renouvellent sans cesse en nous et, ainsi, nous n'avons pas besoin de les dessiner pour ne pas les oublier. Leur papier* est notre pensée qui est devenue, depuis les temps anciens, aussi longue qu'un grand livre* sans fin²⁶².

Il n'y a pas, pour nous, d'autres paroles que celles des *xapiripë* contre les choses que nous redoutons. Nous craignons les fumées d'épidémies, les êtres maléfiques et les sorciers ennemis. Nous craignons la chute du ciel et l'être du chaos *Xiwãripo*. Nous redoutons que la forêt ne se putréfie et se déchire sous les crues ou qu'elle soit embrasée par les grands feux du temps sec. Nous redoutons les jaguars, les serpents et les scorpions. Si tous ces maux n'existaient pas, nous ne serions ni inquiets ni effrayés. Pourtant ils nous menacent souvent et seuls les *xapiripë* peuvent nous venger contre eux avec vaillance. C'est pourquoi les chamans travaillent autant pour sauvegarder les gens de leurs maisons²⁶³. Toutefois, Il ne faut pas croire qu'ils ne protègent leur forêt et ses habitants. Ce n'est pas vrai. Les Blancs sont d'autres gens, mais les *xapiripë* les défendent tout autant que nous. Si le soleil s'obscurcissait et les crues ne cessaient plus, les Blancs ne pourraient plus habiter leurs immeubles* ni voler dans leurs avions*. Si *Omoari*, l'être du temps sec, s'installait à demeure, il ne leur resterait bientôt que des filets d'eau sale à boire et ils finiraient par mourir de soif. Si la fertilité du *në rope* de la terre venait à disparaître, ils

²⁶² Davi se réfère ici implicitement à la Bible, *Teosi thë ã oni*, « le dessin des paroles de *Teosi* ».

²⁶³ Les chamans sont désignés ici comme *nomamatima t^hëpë*, « les gens pour protéger ».

souffriraient aussi de la faim. C'est ainsi. Les *xapiripë* nous protègent tous car ils trouvent que les êtres humains sont seuls et désespérés. Nous sommes mortels et cette faiblesse leur fait peine, c'est pourquoi ils nous voient comme des spectres.

*

Omama n'était pas lui-même un chaman. Pourtant, c'est lui qui a créé les *xapiripë* et qui a fait de son fils le premier chaman. Nous ne voulons pas oublier ses paroles. Ce sont celles que nos anciens nous ont laissées et nous les gardons sur toute l'étendue de notre forêt. Ce sont les seules qui nous sont claires. Nous ne comprenons pas les paroles des Blancs. Elles sont autres et nous semblent inquiétantes. Lorsque nous tentons les imiter, alors que notre bouche se tord en s'efforçant de les proférer, notre pensée s'égare déjà en cherchant ce qu'elles veulent dire. Pour nous, ce qui est beau à connaître, ce sont les images et les chants des *xapiripë* que nous voyons et entendons en buvant la *yãkoana*. Ce sont des choses très anciennes et nous les trouvons magnifiques. Nos ancêtres les connaissaient depuis le temps où ils habitaient seuls dans la forêt ; un temps où les Blancs étaient encore loin et où nous ne savions rien d'eux. Ces derniers ne savent rien de tout cela. Ils ont d'autres paroles, celles de *Teosi* et des marchandises. C'est pourquoi ils content tant de mensonges à notre propos. C'est ainsi.

Lorsque nous devenons esprits, l'image d'*Omama* fait sa danse de présentation pour nous, elle amène à sa suite les autres *xapiripë* car c'est lui qui les a fait venir à l'existence. Elle nous donne alors ses paroles pour nous rendre avisés. Il suffit d'écouter les chants des anciens chamans pour l'entendre. Elle prend toujours soin de nous et nous prévient contre la pensée obscure des Blancs : « Soyez vigilants ! Au début, avec toutes leurs marchandises, les Blancs paraissent ingénieux et généreux. Mais ils ne tardent pas à devenir avarés et ignorants. Puis ils se montrent impatients et commence à nous maltraiter. S'ils avaient vraiment de l'amitié pour nous, ils ne se comporteraient pas ainsi ! » Lorsqu'un jeune chaman ne connaît pas encore l'image d'*Omama*, ses anciens lui enseignent son chemin et la font descendre à lui pour la première fois. Lorsqu'il la voit arriver, sa pensée s'ouvre soudain. Il se dit alors avec admiration : « *Haixopë* ! Ainsi était vraiment *Omama* ! Il est magnifique avec ses abondants cheveux noirs, couverts de plumules blanches et bordés d'un bandeau de queue de saki noir. Comme sa peau est belle, enduite de peintures de roucou brillantes ! Quel éclat que cette profusion de caudales d'ara rouge dans ses brassards et ces dépouilles bleues de *hëima si* à ses oreilles !

Comme nous sommes laids et gris comparés à lui ! ». C'est pourquoi, lorsque l'image d'*Omama* fait sa présentation pour nous, les autres esprits sont heureux de danser avec elle en si grand nombre !

On ne devient ainsi vraiment un chaman que lorsque l'image d'*Omama* descend à nous. Sans elle, les autres *xapiripë* n'ont pas vraiment envie de s'approcher. Mais si elle envoie en avant-garde les femmes *xapiripë*, ses filles et ses belles-filles, tous les autres esprits arrivent en nombre pour danser et construire leur maison. C'est ce qui s'est passé pour moi lorsque mon beau-père m'a fait boire la *yãkoana* pour la première fois. J'avais pris une si grande quantité de poudre que j'ai pensé que j'allais me métamorphoser ! J'étais vraiment en état de spectre ! Le souffle des *xapiripë* donné par les anciens avec la *yãkoana* m'avait fait mourir. C'est à ce moment-là que l'image d'*Omama* s'est révélée à moi et ainsi suis-je devenu esprit de la même manière que son fils autrefois, il y a très longtemps. C'est ainsi. Sans devenir autre avec la poudre de *yãkoana*, on vit sans rien savoir. On se contente de manger, de rire, de copuler et de parler, sans plus. On demeure dans l'ignorance et l'on ne s'interroge pas. On ne se demande pas : « Comment étaient nos ancêtres au premier temps ? Comment le ciel est-il tombé ? Que disent les chants et les paroles des *xapiripë* ? » Par contre, si l'on boit souvent la *yãkoana*, comme *Omama* nous a enseigné à le faire, notre pensée peut se diviser et s'étendre au loin. C'est ainsi que l'on commence vraiment à devenir avisé. Malgré cela, les Blancs nous ont souvent menacés pour que nous les abandonnions²⁶⁴. Ils nous disaient : « Vos *xapiripë* mentent ! Ils sont faibles et vous trompent ! Ils appartiennent à *Satanasi* ! » Au début, j'étais très jeune et je redoutais encore ces étrangers, c'est pourquoi il m'est arrivé de douter des esprits et de répondre un temps aux paroles de *Teosi*. Aujourd'hui, tout cela est terminé ! Il y a bien longtemps que je ne me laisse plus abuser par les Blancs et que j'ai cessé de me dire : « Pourquoi ne pas devenir l'un d'entre eux ? » Je suis devenu adulte et mes enfants ont grandi à leur tour. Je ne veux plus jamais entendre de mauvaises paroles sur les *xapiripë*. *Omama* les a créés après avoir dessiné notre forêt et, depuis, ils continuent à prendre soin de nous. Leurs images sont puissantes et très belles. Leurs paroles font croître notre pensée dans toutes les directions. C'est pourquoi nous continuons à les faire danser

²⁶⁴ Nouvelle allusion au prosélytisme des missionnaires de la *New Tribes Mission*, auquel Davi a été confronté dans son enfance sur le rio Toototobi (haut Demini), au cours des années 1960 (voir le chapitre XI).

et à défendre leurs habitations dans la poitrine du ciel. C'est notre manière d'être et ce sont là les paroles que je veux vraiment faire entendre aux Blancs.